This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHÈQUE
E PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

SOCIALISTES
T SOCIOLOGUES

PAR

J. BOURDEAU
Correspondant de l'Institut.

QUESTIONS DE SOCIOLOGIE
THÉORICIENS SOCIALISTES
LE SOCIALISME EN ACTION

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1905

SOCIALISTES ET SOCIOLOGUES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

Socialistes allemands et Nihilistes russes, 2e édition. 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*. . . . . 3 fr. 50

L'Évolution du Socialisme. 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine* . . . . . 3 fr. 50

Pensées et Fragments de SCHOPENHAUER, publiés avec une *Introduction* et des *Notes* par J. BOURDEAU, 19e édition. 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* . . . . . 2 fr. 50

Les Maîtres de la Pensée contemporaine (STENDHAL, TAINE, RENAN, SPENCER, NIETZSCHE, TOLSTOÏ, RUSKIN, VICTOR HUGO), 3e édition, 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* . . . . . 2 fr. 50

LIBRAIRIE HACHETTE

La Rochefoucauld. 1 vol. in-16 de la collection « *Les Grands Écrivains* ».

LIBRAIRIE CALMANN LÉVY

Mémoires de HENRI HEINE, publiés avec une *Introduction* par J. BOURDEAU, 1884.

20-1-05 — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie.

SOCIALISTES

ET SOCIOLOGUES

PAR

J. BOURDEAU

Correspondant de l'Institut

QUESTIONS DE SOCIOLOGIE
THÉORICIENS SOCIALISTES
LE SOCIALISME EN ACTION

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1905

Tous droits réservés

TABLE DES MATIÈRES

I

QUESTIONS DE SOCIOLOGIE

I. L'évolution de la guerre 1
II. L'évolution de l'esclavage. 13
III. L'Etat et l'Individu. 20
IV. Les transformations du pouvoir. 32
V. Economistes et sociologues. 39
VI. L'idée de patrie. 47
VII. L'évolution de la morale. 56

II

THÉORICIENS SOCIALISTES

I. P.-J. Proudhon. 65
II. Sectes socialistes. 74
III. L'hérésie d'Edouard Bernstein. 81
IV. Le socialisme idéaliste. 89
V. Le socialisme et la liberté. 97
VI. Socialisme bourgeois et socialisme ouvrier. . . 105
VII. Le socialisme et l'histoire. 119

III

LE SOCIALISME EN ACTION

I. L'âme des foules. 127
II. Gracchus Babeuf. 139
III. La conquête socialiste. 147
IV. Silhouettes révolutionnaires 154
V. Anarchisme et philanthropie. 166
VI. Les prophéties d'Henri Heine 179

CONCLUSION

Théories du progrès. 187

SOCIALISTES ET SOCIOLOGUES

QUESTIONS DE SOCIOLOGIE

I

L'ÉVOLUTION DE LA GUERRE

Les philanthropes ont gémi de tout temps sur la guerre, mais nul n'a encore trouvé le moyen de la faire cesser. Depuis le jour symbolique où Caïn tua son frère Abel, dès l'aube de l'humanité, les hommes ont versé le sang de leurs semblables. Notre siècle est celui qui compte les plus longues périodes de paix, et pourtant encore aujourd'hui la guerre ne s'éteint sur quelque point du globe que pour se rallumer en un autre.

La guerre est un phénomène non pas seulement humain mais universel. Il faut voir en elle une des lois les plus importantes de la nature. Admirez la fin d'une belle journée d'été, le soir berce déjà la terre : tout semble respirer la paix et le bonheur, alors que tout est lutte, souffrance et carnage. Les herbes se disputent les sucs nourriciers du sol, les plus fortes enlacent et étouffent les faibles. Les arbres vigoureux de la forêt empêchent les arbustes de croître. Poussées par la même nécessité de vivre, de se développer, de

se reproduire, les espèces animales se pourchassent et s'entre-dévorent. Les abeilles se livrent à la piraterie. Il existe parmi les fourmis des castes aristocratiques et guerrières qui en réduisent d'autres en servitude. Durant la saison des amours, les saumons mâles se battent constamment, et leur mâchoire s'allonge en crochet. Longtemps avant Darwin, Voltaire écrivait : « Il n'y a pas jusqu'aux moutons et aux colombes qui n'avalent une quantité prodigieuse d'animaux imperceptibles. Les mâles de la même espèce se font la guerre pour des femelles, comme Ménélas et Paris. L'air, la terre et les eaux sont des champs de destruction. » Si nous avions l'ouïe assez fine, nous entendrions à chaque seconde une immense rumeur de gémissements et de râles d'agonie, telle que Dante l'a décrite dans son *Enfer*. Et quand nous considérons la vie sous cet aspect, nous avons plus de peine à concevoir que le monde puisse être l'œuvre d'une Providence bienveillante et d'une Sagesse infinie. La nature nous apparaît sous les traits hideux d'une marâtre, au sein inépuisablement fécond et aux griffes ensanglantées, qui n'engendre que pour donner la mort, après mille tourments.

L'homme, ce « dieu tombé », ne fait nullement exception, il doit subir la loi commune. Il a les mêmes besoins élémentaires que les autres animaux ; il lui faut à tout prix se procurer des aliments et des compagnes. Il a pu suppléer à sa faiblesse physique par son intelligence jointe à sa férocité. Il a les dents d'un carnassier : il se nourrit de chair et de sang ; il tue parfois son semblable pour le dévorer. Entre les familles, les clans, les tribus, les classes, les partis d'une même nation, à travers les périodes chasseresse, pastorale, agricole, industrielle, on s'est disputé les territoires de chasse, les rivières poissonneuses, les troupeaux et les

pâturages, les champs et les capitaux. Les formes d'usurpation, de spoliation ont eu beau changer, on a toujours convoité l'âne, la femme, le champ et le pécule du voisin. Ce qui distingue les hommes des animaux, c'est qu'ils se sont livrés des combats acharnés, qu'ils se sont persécutés sans trêve et sans pitié, tantôt par religion, tantôt par orgueil, tantôt par cruauté pure et tantôt par ennui.

Dans cet art de faire souffrir, ils ont inventé des raffinements inouïs, déployé une richesse et une variété d'imagination qui surpassent de bien loin les animaux les plus habiles à ce jeu meurtrier. On en trouvera une description très étendue, quoique forcément incomplète encore, dans le livre de M. Letourneau (1); on y verra rivaliser entre elles les cinq parties du monde, pour les savantes et ingénieuses pratiques de la guerre. Nous ne donnerons de son étude qu'un aperçu sommaire, afin d'épargner les nerfs des lecteurs et surtout des lectrices. Qu'il vous suffise d'apprendre qu'en Mélanésie les Vitiens rôtissent sur le champ de bataille les cadavres des vaincus, ou engraissent les prisonniers qui, lorsqu'ils sont à point, forment le plat le plus recherché. Moins raffinés, les Calédoniens se jettent sur les cadavres encore palpitants. En Afrique, dans la vallée du bas Niger, les nègres réservent à leurs chefs les pieds et les mains, considérés comme morceaux de choix. Les Peaux-Rouges se contentent de brûler leurs captifs à petit feu, après les avoir écorchés vivants. Les anciens Egyptiens et les Ethiopiens mutilaient les vaincus d'une façon singulière, et c'est à cette coutume qu'on a fait remonter l'origine de la circoncision. La Bible porte témoignage de l'affreuse méchanceté du Peuple

(1) *La Guerre dans les diverses races humaines* ; Paris, 1895.

élu. L'histoire guerrière de l'Assyrie est ce qu'on peut imaginer de plus épouvantable. Le christianisme n'adoucit point suffisamment les mœurs. Les croisés en terre sainte arrachaient les yeux à leurs prisonniers sarrazins, broyaient les enfants, violaient les femmes, faisaient flamber les juifs dans leurs synagogues, ou les éventraient pour voir s'ils n'avaient pas avalé de l'or. Durant la guerre des Albigeois, il y eut à Béziers vingt mille égorgés, sept mille périrent dans l'église Sainte-Marie-Madeleine. Pendant la lutte des Pays-Bas révoltés contre l'Espagne, ce ne sont que gens poignardés, pendus, hachés par des bourreaux en délire. La guerre de Trente ans fut un déchaînement de démons; au sac de Magdebourg par l'armée de Tilly, il y eut quarante mille victimes. Lors de la Fronde, le brigandage le plus cruel se donna libre carrière. Comparez les admirables eaux-fortes où Callot a retracé les mœurs guerrières de la première moitié du dix-septième siècle aux eaux-fortes de Goya, ce peintre des hécatombes du premier Empire ; vous n'y verrez point de différence dans la terreur ou dans les supplices.

Et la gloire militaire a toujours été la plus estimée. Avec quelle joie Homère narre les hauts faits de ses héros ! Chez les civilisés, comme chez les sauvages, celui-là est le plus estimé qui a tué ou fait tuer le plus d'hommes. Souvent le chef guerrier est en même temps chef religieux et l'inspiré d'un Dieu sanguinaire et vindicatif.

La guerre nous apparaît à travers l'histoire, qui en est remplie, comme la grande passion du genre humain, parce qu'elle a longtemps permis de satisfaire toutes les autres, la soif des richesses et l'ardent désir de commander et de dominer.

Mais à côté des maux de la guerre, il faut aussi voir les bienfaits. Chez l'homme comme chez les ani-

maux, en même temps que l'esprit d'antagonisme, elle suscite l'esprit de solidarité. Les espèces animales concluent des alliances, se groupent en famille, en troupeau, en bande, chacun se dévoue bravement pour défendre la tribu. Les sociétés humaines se sont de même agencées, disciplinées, hiérarchisées en vue des nécessités de la guerre, elles se sont soumises avec abnégation au commandement du plus apte. Comme le remarque Spencer, le succès dans la lutte avec d'autres sociétés implique rapidité, combinaison, ajustements spéciaux à des circonstances qui varient sans cesse : de là est venue la nécessité d'un pouvoir central auquel tout obéisse, d'une coopération de groupes qui se forment dans la guerre, grâce au gouvernement d'un seul. Les conflits élevés entre sociétés ont favorisé le développement de l'organisation sociale. Grâce à ces luttes perpétuelles, les races les mieux douées, les plus viriles, ont pu triompher et la civilisation avancer. La guerre exige des individus les qualités de dévouement utiles à l'ensemble. C'est surtout cet aspect que nos modernes apologistes de la guerre, de Maistre, Proudhon et de Moltke, pour ne citer que les plus célèbres, se sont attachés à mettre en lumière. De Maistre voit, en outre, dans le sang l'engrais qui féconde le génie ; il montre de puissantes générations d'artistes, fils de héros, surgissant après les grands ébranlements des guerres civiles ou étrangères, comme en Italie pendant la Renaissance, en Hollande après la guerre de l'indépendance et en France à la fin du premier Empire. De Moltke parle des bienfaits de la guerre sur un ton de ferveur mystique : « La paix perpétuelle est un rêve et ce n'est pas toujours un beau rêve. La guerre fait partie de l'ordre des choses établi par Dieu. Elle développe les plus nobles vertus de l'homme, le courage, l'abnégation, l'esprit

de sacrifice. Le soldat fait fi de la vie. Sans les guerres, le monde tomberait en pourriture et se perdrait dans le matérialisme. »

Nos guerres modernes ont dépouillé quelques-uns des usages farouches du passé, elles tendent à se civiliser. Les vaincus ne sont plus massacrés, réduits en esclavage; au lieu de passer au fil de l'épée les habitants des villes prises, on se contente de lever tribut ou de les annexer. Enfin, de mal permanent qu'elle était, la guerre est devenue un fléau passager. C'est un orage qui laisse après lui le ciel pur. S'il faut en croire Buckle, cette atténuation de la guerre est tout à fait indépendante du progrès des sentiments moraux; elle a pour cause unique le progrès scientifique. De tout temps, les hommes ont considéré les guerres offensives comme injustes, et les guerres défensives comme justes. Bouddha et Jésus prêchent la mansuétude. Au moyen âge, la religion avait bien plus d'empire qu'aujourd'hui; il y avait plus de prêtres, plus de prosélytisme; et pourtant, pas une semaine ne se passait sans guerre et sans violence. C'est que les sociétés humaines ne se modifient pas selon les vues morales et les bonnes intentions de leurs membres; elles sont soumises à des conditions auxquelles elles ne peuvent se soustraire. C'est la découverte d'un nouvel art de tuer qui a rendu la guerre moins fréquente.

D'après Buckle, l'invention de la poudre à canon, au treizième siècle, a eu pour résultat imprévu de produire des circonstances très utiles à la paix. L'usage de la poudre a mis du temps à se répandre. Montaigne écrit encore au seizième siècle : « Les armes à feu font si peu d'effet, sauf l'étonnement des oreilles, qu'on en quittera l'usage.» Mais il en est résulté une révolution dans l'art de combattre. Jusque-là, les armées permanentes n'étaient pas connues : il n'y avait que des milices

rudes et barbares. Les professions pacifiques restaient universellement méprisées. Sauf les ecclésiastiques, toute l'Europe portait des armes; il n'était question que de guerre et de théologie, de sermons et de batailles : le commerce, les arts utiles se répandaient à peine. Un grand changement résulta de l'emploi de la poudre. Jusque-là, pourvu de l'arc et de l'épée qu'il héritait de son père, tout homme se trouvait équipé pour le combat; le nouveau système du mousquet coûtait cher, était difficile à manœuvrer. Il fallut recruter des corps spéciaux, uniquement voués à la profession militaire, les dresser, les séparer des conditions communes. Dès le quinzième siècle les troupes de mercenaires, ainsi formées, ruinèrent les anciennes milices. Grâce à cette division du travail, la séparation se fit entre soldats et civils; les classes intellectuelles purent naître et se développer; du seizième au dix-huitième siècle une opinion publique se forma pour combattre les abus du gouvernement et tenter de les réformer. Finalement la poudre à canon eut pour effet d'atténuer l'ardeur belliqueuse.

Les découvertes de l'économie politique, parallèlement à celles de la science et au développement de l'industrie, agirent dans le même sens. Les hommes trouvèrent des moyens de s'enrichir moins meurtriers que ceux de la guerre. On connaît la parole prophétique de Saint-Simon : « Le monde ancien fondé sur la conquête a dû s'organiser en vue de la conquête; le monde moderne fondé sur le travail s'organisera nécessairement au profit du travail. » Encore imbues de la vieille tradition militaire, les masses cependant commencent à ouvrir les yeux. Les économistes font ce qu'ils peuvent pour les éclairer. M. Novicow s'est plu à dresser le bilan des guerres, en capitaux et en hommes. Durant la guerre de Trente ans, la moitié de la population fut

détruite, et l'Allemagne a mis plus de deux siècles à retrouver son ancienne prospérité. La guerre de Sept ans ne faucha pas moins de neuf cent mille hommes, la fleur des générations. Les guerres ruineuses du premier Empire profitèrent seulement aux maréchaux et à la famille impériale. 32.463.000 francs de rente furent distribués par l'Empereur à 4.970 personnages. Masséna reçut 683.000 francs, Ney 728.000 francs, Davout 910.000, Berthier 1 million de rente. La guerre de Sécession a coûté aux Etats-Unis 35 milliards, et, si on tient compte des bénéfices non réalisés par suite de la suspension de la vie industrielle, 60 milliards. La victoire de 1870, la plus lucrative de l'histoire, a procuré à 28 personnes des donations de l'empereur d'Allemagne s'élevant à 15 millions de francs, mais les 5 milliards de contribution, en les supposant divisés entre chaque habitant, lui vaudraient 609 francs, soit 30 francs de rente. Or, il faut mettre en balance le poids des impôts, les armements ruineux, fruit de la conquête, et dont on ne saurait prévoir la fin. Il est douteux que l'Allemagne ait pris la voie la plus économique pour réaliser son unité; et, d'autre part, qui pourrait calculer ce que coûte à l'Europe ce gouvernement de hobereaux prussiens qui s'est incarné en la figure haineuse du prince de Bismarck? Au total, 400 milliards 484 millions ont été payés comme tribut depuis deux siècles à l'idole de la guerre, et l'œuvre de la civilisation s'en est trouvée ralentie d'autant.

L'esprit démocratique est hostile à l'esprit guerrier; à mesure qu'il prévaut, il tend à l'affaiblir. Il diminue la hiérarchie des classes, remplace la subordination et la coercition par les rapports contractuels, identifie enfin l'armée avec la nation. De là résulte que les gouvernements ne pourront plus entreprendre que des guerres vraiment nationales, et que ces guerres

devront être courtes, car la vie d'un peuple entier ne peut rester suspendue longtemps. En outre, elles deviendront nécessairement plus rares, à mesure que les engins de destruction deviennent plus terribles. L'intérêt des masses populaires pousse à la formation de vastes alliances entre tous les Etats. Les sociétés prennent conscience de la solidarité de leurs membres.

Mais nous ne devons pas nous abandonner à des espérances trop optimistes. Bien loin de supprimer les luttes au sein des sociétés humaines, l'ère industrielle n'a fait que les transformer. Le progrès consiste en ceci que les hommes ont trouvé d'autres modes d'exploiter leurs semblables sans les massacrer. La mort du vaincu n'était pas le but, mais seulement le moyen pour s'enrichir de ses dépouilles. On a renoncé d'ordinaire à cette *ultima ratio* : mais toujours règne le droit du plus fort à satisfaire un appétit inextinguible de la chose d'autrui. Au lieu de se disputer, les armes à la main, la femme qu'ils convoitent, les hommes rivalisent devant elle d'esprit et d'élégance dans un salon. Pour opérer une razzia fructueuse, plus n'est besoin de recruter des bandes armées et de battre la campagne; il suffit d'un crayon et d'un carnet savamment employés dans l'enceinte de nos Bourses. On ne vous assomme plus à coup de massue, on vous ruine par la concurrence. Dans la guerre industrielle avec les patrons, les ouvriers se contentent de croiser les bras. L'esclavage est aboli dans les colonies : n'est-il pas plus simple de presser les indigènes comme un citron plutôt que de les fouailler?

La façon la plus commode de rançonner un pays, c'est encore de détenir le pouvoir politique. Il est inutile d'occuper les terres, si l'on dispose de l'impôt et du monopole des places. C'est l'entreprise la plus fructueuse : de là, dans nos démocraties modernes,

cette lutte acharnée des partis à la conquête du gouvernement. Sous l'ancien régime, pour une somme de 100 francs, le paysan français payait 53 francs à l'État, 14 francs au seigneur, 14 francs à l'Église. Sa situation s'est améliorée de beaucoup en ce sens qu'il ne paye plus que un cinquième. Toutefois, les abus ne sont pas supprimés, mais seulement déplacés, et nous avons à subvenir à l'entretien d'une nuée de fonctionnaires parasites, clients de la majorité qui opprime la minorité.

Dans la lutte des partis et des classes, au combat à main armée on a substitué la bataille des votes. Moderne condottiere, le politicien racole non des lansquenets mais des électeurs. Une fois élu, il les paye en places et en faveurs ; il fait rentrer dans la poche de quelques-uns l'argent perçu sur tous; à ce point de vue on a spirituellement défini les représentants du peuple « des répartiteurs d'impôts ». Ils jouissent de peu d'estime, et forment dans la République de Washington et de Franklin, qu'ils administrent, la classe la plus corrompue et la plus méprisée. Dans notre démocratie française, l'armée demeure la portion forte et saine de la nation.

Les luttes industrielles et politiques n'ont pas supprimé les guerres. Le développement de la grande industrie, écrit M. Letourneau, que l'on supposait devoir être pacifique, a créé de nouveaux motifs de conflits, avivé les haines sociales, exaspéré les rivalités économiques, armé les nations jusqu'aux dents, comme pour un retour à la barbarie. En 1872, l'Europe pouvait au plus mettre sur pied sept millions d'hommes, elle en compte aujourd'hui plus de douze millions et demi. Enfin, le passé nous a légué tout un levain de haine et de vengeance qu'il faudra bien régler un jour. C'est une erreur des économistes de croire

que les hommes ne se laissent guider que par des intérêts matériels. Ils sont esclaves de leurs passions, ils aiment à laver les affronts dans le sang, ils ne marchandent point le prix de la gloire.

Même si une Ligue de paix s'établissait entre les pays civilisés, il faudrait compter avec les barbares. Ce n'est point une quantité négligeable, si l'on songe à leur prodigieux accroissement en Asie et en Afrique. Ils sont fort susceptibles d'apprendre le maniement de nos armes, de mettre à profit notre tactique, comme on le voit par l'exemple du Japon. Il n'y a rien d'invraisemblable à prévoir pour l'avenir des conflits gigantesques, des batailles de races où l'Europe serait contrainte de s'unir pour sauver la civilisation d'Occident.

Tout en se félicitant de voir la guerre passer de l'état chronique à l'état aigu, et peu à peu disparaître ce qu'il y a de trop inhumain dans la pratique de nos armées, on doit s'écarter de ces rêveurs chimériques qui croient déjà toucher à l'heure où les batailles vont cesser. On n'abolira pas plus la guerre que l'assassinat, car la folie est éternelle et l'empire de la raison toujours fragile. L'homme carnivore ne se transformera point en herbivore, et le monde n'est pas à la veille de devenir une idylle ou une bergerie. La période belliqueuse ne sera peut-être jamais close ; une coordination absolue ne sera jamais réalisée. « La paix perpétuelle, dit Kant, est impraticable, mais indéfiniment approximable. » Notre planète restera l'arène d'alliances et de luttes qui dureront sans doute aussi longtemps que l'espèce humaine. L'homme n'est appelé à goûter la paix durable que dans le tombeau.

Et la conclusion pratique de tant d'histoire et de philosophie, c'est qu'il n'est pas bon pour une nation

d'affaiblir en elle l'esprit militaire à côté de voisins belliqueux. Si les idées énervantes venaient à l'envahir elle marcherait à une ruine méritée. Le monde est ainsi fait, que quiconque n'a pas la force de se défendre est condamné à périr.

II

L'ÉVOLUTION DE L'ESCLAVAGE

Qui n'a contemplé, au musée du Louvre, *les Deux Captifs* de Michel-Ange ? L'un garde jusque dans le sommeil l'expression de la douleur et de l'accablement ; l'autre, par un effort désespéré, tente de briser la torture de ses liens éternels. C'est le symbole de la tragique et séculaire histoire de l'esclavage. Il remonte à l'aube de l'humanité, il sévit encore aujourd'hui aux frontières de la civilisation, il justifie le mot de Hobbes : « L'homme est un loup pour l'homme. »

Si l'on veut comprendre cette histoire, ce n'est pas toutefois en philanthrope qu'il faut l'aborder. Les grands penseurs de l'antiquité, les savants et les sages, Platon, Aristote, Socrate, Marc-Aurèle, Epictète lui-même, qui fut esclave et qui valait certainement mieux que son maître, n'ont point condamné l'injustice de l'esclavage. Les demi-philosophes du dix-huitième siècle, les « altruistes » du dix-neuvième l'ont envisagé comme le plus monstrueux des abus de la force : « Le cri pour l'esclavage, dit Montesquieu, est celui du luxe et de la volupté, non celui de l'amour et de la fidélité publiques. » L'esclavage viole « le droit naturel » ; mais il n'est que trop en harmonie avec la nature humaine, dans sa brutalité primitive

soumise à des nécessités sociales qui, heureusement, se transforment et s'atténuent.

L'esclavage existe chez les animaux. Les sociétés animales, anarchiques, égalitaires, monarchiques, aristocratiques, offrent des solutions de la *question sociale* presque aussi variées que celles que l'on rencontre dans l'espèce humaine. Les termites et les fourmis possèdent des classes qui correspondent à la division du travail : reproducteurs, guerriers, esclaves. Certaines fourmis *amazones* opèrent des razzias de fourmis *noir-cendrées*, les réduisent en esclavage, mais les traitent avec bienveillance.

Dans les sociétés humaines, l'esclavage a commencé par les femmes. Les hommes ont exercé sur elles un despotisme analogue à celui des grands singes sur les femelles qui les cajolent et les épouillent. Elles servent de machines à plaisir, dont les charmes se pèsent ; de machines à travail, que l'on mène à coups de trique. Elles sont vouées aux travaux domestiques ; elles jouent le rôle de bêtes de somme ; encore aujourd'hui les Chinois, les Touareg, les attellent à la charrue. A part cette sujétion des femmes, certaines sociétés primitives, les Fuégiens, les Hottentots, les Peaux-Rouges, qui vivent par petits groupes, ne connaissent ni maîtres ni esclaves. Les tribus chasseresses, obligées de se disputer de vastes territoires, ne s'embarrassent point de prisonniers inutiles : les captifs sont massacrés, torturés, engraissés pour la boucherie, dépecés, rôtis, dévorés en des festins de cannibales. Plus sédentaires, les peuplades pastorales et agricoles emploient les vaincus à toutes les rudes besognes. A mesure que la société s'accroît, le travail se complique, les classes se forment. Les prêtres, recrutés parmi les faibles, les épileptiques, s'imposent par les sortilèges, ébauchent les premiers rudiments d'une culture intellectuelle et

morale ; les guerriers défendent et étendent la cité, les marchands l'enrichissent, les esclaves s'acquittent de toutes les œuvres serviles. La division du travail permit à la civilisation de naître. C'est à cette division que nous devons les savants, les poètes, les artistes, les conducteurs de peuples, les spécialistes dans tous les genres.

Le monde gréco-romain fut essentiellement aristocratique et guerrier. Il est absurde de parler de démocratie dans l'antiquité. Les luttes entre patriciens et plébéiens eurent toujours pour large piédestal l'esclavage. Spartacus, à la tête des esclaves insurgés, ne songeait point à changer l'ordre social ; il voulait seulement renverser les rôles, imposer le joug aux tyrans.

Le lent progrès de la philosophie et des mœurs finit par adoucir le sort des esclaves. On s'aperçut qu'ils appartenaient à l'espèce humaine. La loi leur reconnut des droits. Le maître pouvait vendre son esclave, mais non le tuer, le mutiler. Il l'associait à ses entreprises, l'affranchissait parfois. Le pécule permettait d'acheter la liberté. Des esclaves remplissaient à Rome les fonctions de précepteurs, de secrétaires, de médecins. A mesure que leur condition s'élevait, les classes supérieures tombaient en décadence.

Le signe le plus manifeste de cette transformation fut l'avènement du christianisme, cette religion d'esclaves, d'opprimés, qui bientôt renversa le paganisme, la religion des maîtres. L'expansion de l'Evangile fut prodigieuse, parce qu'il apportait la bonne parole de consolation et d'espérance. Il exaltait les humbles, il prêchait une morale, une charité égales pour tous. Nulle mention, il est vrai, n'y est faite de l'esclavage, qui survécut au triomphe de la religion nouvelle. On a vu, jusqu'à nos jours, des possesseurs d'esclaves chrétiens et pratiquants.

Une demi-servitude, le servage, s'établit en Europe avec le régime féodal, déterminée par de nouvelles conditions économiques. Son origine la plus fréquente fut l'invasion de tout un pays, asservi au profit des vainqueurs. Ceux-ci jugèrent plus pratique, plus lucratif, de laisser les habitants de vastes exploitations rurales attachés moins à la personne du conquérant qu'à la terre conquise : le seigneur féodal prélevait un tribut sur leur travail, en échange de la protection qu'il leur assurait. En ces temps de violence, l'insécurité était si grande, la liberté si dangereuse, que l'on se mettait parfois volontairement en servage. L'arbitraire du seigneur était, d'ailleurs, limité par son intérêt comme par la coutume. Mais chaque fois que les paysans, trop écrasés, se crurent assez forts, ils se soulevèrent en des jacqueries. La dernière, au début de la Révolution française, resta victorieuse. La nuit du 4 août mit fin au servage. Précédemment supprimé en Angleterre, il a disparu, dans le courant du siècle, d'Allemagne et de Russie.

Aboli en Europe, l'esclavage renaît à partir du seizième siècle, dans le nouveau monde, par la traite des nègres d'Afrique. Montesquieu justifie avec une spirituelle ironie cet asservissement d'une race inférieure : « Le sucre serait trop cher, si on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves. Les nègres ont le nez si écrasé, qu'il est presque impossible de les plaindre. Il n'est pas probable que Dieu, qui est très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir. Et la preuve que les négres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez les nations policées, est d'une si grande conséquence. » La propagande anti-esclavagiste, honneur de notre époque,

a mis fin à la servitude des nègres chez tous les peuples civilisés.

Une croisade s'organise en faveur de l'émancipation des femmes. Maltraitées jadis, elles sont aujourd'hui, dans les classes cultivées, l'objet d'égards et de respects sans nombre. Dès que la femme sera proclamée civilement l'égale de l'homme, disait un humoriste, il n'y aura plus d'égalité : l'homme deviendra définitivement esclave.

L'humanité se divisait autrefois en une minorité d'hommes libres et une majorité d'asservis. Est-il vrai que cette liberté et cette égalité, désormais proclamées, soient purement factices, que, dans nos sociétés modernes, la condition d'innombrables prolétaires salariés soit pire que celle du serf, voire même de l'esclave ?

Le machinisme et la liberté du travail ont bouleversé l'existence des classes ouvrières, protégées, sous l'ancien régime, par les corporations. Une armée de travailleurs sans feu ni lieu, hâves, pauvrement vêtus, s'amasse autour des vastes usines ; ils reçoivent des salaires amoindris par les nécessités de la concurrence, sont exposés à des chômages, à des privations de toute sorte, à des chances particulières de maladie et de mort, à une vieillesse lugubre, après avoir traîné, pendant une misérable vie, le sentiment de leur dépendance. Du moins, l'esclave était nourri, soigné par son maître. La liberté si vantée de l'ouvrier consiste à mourir de faim.

Mais consentirait-il à se soumettre à l'esclavage ? Ce sombre tableau n'est vrai que de la fin du dix-huitième à la première moitié du dix-neuvième siècle : il ne reflète plus la réalité. Libéré par la Révolution, mais condamné à l'isolement, l'ouvrier a conquis le droit de vote, de réunion, d'association ; il tient entre

ses mains les armes de son émancipation finale. Le suffrage universel, pour la première fois dans l'histoire, déplace la souveraineté, crée le privilège du nombre.

Le mouvement politique des classes ouvrières témoigne non de leur misère, mais d'un accroissement de culture et de bien-être. Durant les périodes où les classes sont séparées par un abîme, il n'y a pas entre elles de combat possible. C'est lorsqu'elles commencent à se rapprocher qu'elles se disputent le pouvoir. Cette lutte, entamée depuis un siècle, a déjà parcouru une évolution analogue à celle de l'esclavage. Guizot remarque qu'en 1789 le peuple avait considéré les gens de naissance, les riches, commes des ennemis personnels, aboli leurs titres, brûlé leurs demeures, les vouant eux-mêmes à l'exil ou à la mort, mais qu'en 1848 le peuple les traitait comme des *esclaves*, comme une classe qu'il fallait non chasser, mais garder en réserve, et *consommer* de temps en temps, au fur et à mesure des besoins populaires. Tocqueville trouvait la remarque juste, il constatait dans l'esprit du peuple cette transition graduelle de la haine du riche à l'indifférence, et, en dernier lieu, à cette sorte d'affection que l'on ressent pour une vache à lait, ou pour un animal de basse-cour (1).

« Exproprier » les riches, ou du moins dépouiller une fois pour toutes ceux qui par leurs aptitudes spéciales, par leur esprit d'épargne, développent la richesse, n'est peut-être pas le meilleur moyen de la répandre. Une tête met en mouvement des milliers de bras; quel avantage auraient ces bras à couper cette tête ? N'est-il pas plus expédient d'exploiter les classes

(1) Nous empruntons cette citation au livre d'un si présent et vivant intérêt que M. Eugène d'Eichthal a consacré à Tocqueville, ce prophète clairvoyant de la démocratie.

possédantes que de les supprimer ? C'est le programme des radicaux avisés.

Les collectivistes ont des ambitions autrement vastes : tout le mal vient, d'après eux, de la concentration des richesses entre quelques mains ; pour y remédier, concentrons-les entre des mains uniques, celles de l'Etat ou de la société. Supprimons les classes, bien qu'elles résultent d'une division du travail, toujours croissante. Dans la société de l'avenir, il n'y aura plus ni classe dominante, ni classe dominée, ni maîtres ni esclaves, pour cette raison très simple que tout le monde sera réduit en quasi-servitude, sauf les fonctionnaires temporairement élus, directeurs et gardiens de ce pénitencier universel. Ce serait une organisation sociale analogue à celle de l'ancien Pérou, à peu près unique dans l'histoire du travail et où régnait un despotisme immuable et tempéré. Mais cet idéal nous semble une survivance du passé, plutôt qu'une anticipation d'avenir.

L'évolution s'est accomplie, jusqu'à présent, dans le sens d'une liberté toujours plus grande de l'individu : espérons qu'il n'y aura point de régression. L'esclavage fut une tutelle obligatoire dans l'intérêt du maître ; le servage, une subordination moindre. Les différentes couches sociales s'affranchissent successivement de toutes les *tutelles imposées*, religieuses, politiques, économiques, et tendent à les remplacer par des tutelles volontaires, c'est-à-dire par l'association libre, cette force naissante dont l'avenir dépend de nos progrès dans la capacité de nous gouverner nous-mêmes (1).

(1) *L'évolution de l'esclavage dans les diverses races humaines*, par CH. LÉTOURNEAU ; Paris, 1897.

III

L'ÉTAT ET L'INDIVIDU

Ce sujet, d'apparence purement philosophique, présente, en réalité, l'intérêt le plus actuel et le plus pressant, car le conflit entre les idées d'autorité et de liberté, dans le double domaine politique et économique, ne fait que refléter la lutte des partis et des classes qui, depuis un siècle, se sont disputé le pouvoir. Elle se continue chaque jour dans le Parlement, dans les journaux, à l'église et à l'usine, au club et au cabaret, elle se décide chaque fois dans la salle de vote. Il n'est pas de question sur laquelle il soit plus important d'être éclairé, et l'on ne saurait trouver pour l'ensemble de meilleur guide que M. Henry Michel (1).

L'ancienne monarchie concevait les rapports de l'individu et de l'État dans le sens le plus strict : elle ne se préoccupait guère de ses sujets qu'au point de vue de l'armée et de l'impôt. Le dix-huitième siècle a vu se produire la théorie et la pratique du despotisme éclairé, où le souverain prenait souci de ses sujets, non plus seulement comme soldats et contribuables, mais en tant qu'hommes. Le mouvement individualiste, qui est un des traits les plus originaux de l'époque,

(1) *L'Idée de l'État* ; Paris, Hachette et Cie.

s'en prend au despotisme éclairé, aussi bien qu'à l'absolutisme d'État. Trois noms surtout le résument : Montesquieu, Rousseau, Adam Smith. Le premier s'inspire de la Constitution anglaise. Rousseau ignore l'histoire, il soutient que l'homme est bon par nature, et que par conséquent tous les hommes ont les mêmes droits. Génie malsain, parfois sur la marge de la folie, imagination enflammée, cœur amer et passionné, plébéien de goûts et d'habitudes, il a donné une voix éloquente aux souffrances et aux appétits du petit peuple opprimé. — L'affranchissement politique ne suffit pas pour l'individu. Adam Smith demande la liberté économique; l'individu travaille non en vue de la société, mais dans son intérêt personnel; il déploiera un surcroît d'énergie, il prendra un surcroît de valeur quand l'État aura renoncé à le conduire sans cesse par la main, à étendre sur lui sa tutelle. L'esprit indépendant des pionniers américains se retrouve chez l'auteur de *la Richesse des nations*.

Le mouvement individualiste aboutit à la Déclaration des droits de l'homme de 1789 ; mais la Révolution est aussi armée d'un zèle de justice sociale qui trouve son expression dans la Déclaration des droits de 1793. Les historiens récents de la période révolutionnaire l'ont bien montré : par certains côtés, la Révolution, le Consulat, l'Empire continuent l'ancien régime, la monarchie administrative, le despotisme éclairé ; mais, dit M. Henry Michel, le régime moderne est un tout complexe et compliqué où l'esprit individualiste agit à la façon d'un ferment.

Le dix-huitième siècle poursuivait un but négatif, l'affranchissement de l'individu. L'effort des réformateurs était d'assurer les droits, les libertés individuelles, de détruire surtout les privilèges des hautes classes, de décharger les basses classes des charges trop pe-

santes. Mais après la destruction révolutionnaire une œuvre d'organisation s'imposait, de nouveaux problèmes surgissaient sous l'influence des transformations économiques. La Révolution avait surtout favorisé les bourgeois et les paysans. Or, ces deux classes perdaient de leur importance, par suite des découvertes de la science, des applications de la mécanique et de la vapeur, de l'avènement de l'industrie, de l'extension croissante des grandes villes. Une nouvelle distribution de la population en résultait et exerçait une grande influence sociale. Un quatrième État était appelé à l'existence, plus nombreux que le Tiers Etat, au profit duquel la Révolution s'était effectuée. Par là étaient soulevées des questions nouvelles touchant le droit de propriété, la concurrence, le capital et les salaires. Discutées d'abord dans les écoles, ces questions commencèrent à passionner les classes ouvrières à partir de 1830, et les animèrent du désir d'une révolution bien plus compréhensive et complète que celle du dix-huitième siècle ; désir si intense qu'il tient du fanatisme religieux. Il ne faut jamais perdre de vue ce fondement économique, quand on étudie l'histoire des théories politiques en France depuis la Révolution.

La réaction politique contre l'individualisme de Rousseau et de la Révolution commence dès la fin du dix-huitième siècle avec Saint-Martin et de Maistre qui procède de lui ; elle se continue avec Bonald, Ballanche, Lamennais. D'après Kant et Rousseau, la société est faite pour l'homme ; d'après Bonald, l'homme n'existe que pour la société, et la société pour elle-même. Où donc, demande Joseph de Maistre, rencontre-t-on l'homme isolé ? Vous ne le voyez jamais qu'incorporé à un groupe, famille, tribu, cité, État. Il ne faut donc pas dire *moi*, mais il faut dire *nous* (Bo-

nald). De Maistre combat les abstractions et l'optimisme : l'homme est naturellement mauvais. Aucune société ne s'est faite de toutes pièces, ne s'est construite sur table rase. Le présent plonge ses racines dans le passé. Mais l'école historique célèbre ce passé avec autant d'exagération que Rousseau l'état de nature: elle le colore à son gré. Elle a fabriqué avec des faits choisis un faux moyen âge, présenté comme un âge d'or des classes ouvrières sous la tutelle de l'Église, qu'elle voudrait voir renaître.

Après les apologistes de l'Église viennent ceux de l'État; après les théocrates, les étatistes. Cette doctrine a trouvé en Allemagne ses plus ardents apôtres. Hegel attribue à l'État une sorte de pouvoir spirituel : l'État est tout, l'État est Dieu. Ce philosophe est le promoteur de la théorie que l'Etat *a une mission à remplir*. Hegel n'a fait que maximer la pratique de l'État prussien. Cette idée mystique devait fleurir sur les sables du Brandebourg; le militarisme et la bureaucratie ont créé la Prusse, comme les libertés parlementaires ont contribué à la grandeur du peuple anglais. L'opposition des écoles politiques tient à des différences de géographie et de race.

A côté de la réaction politique contre l'individualisme, se produit la réaction économique et sociale. Aussi vivement que les catholiques ultramontains, de Maistre, Bonald, Lamennais, — Saint-Simon considère la société comme malade (elle l'est toujours plus ou moins). Il professe une grande admiration pour les institutions de l'Église; il est, par certains côtés, homme d'ancien régime; il emprunte, en partie, son idéal au passé, mais il regarde aussi l'avenir. Il comprend que la science et l'industrie sont en voie d'accomplir la transformation la plus importante des temps modernes, que la Révolution a fait l'ouvrier libre,

mais isolé, qu'il s'agit d'organiser non l'armée de la guerre, mais l'armée pacifique du travail. Il fait appel à l'État pour cette amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; il favorise même le despotisme en vue de réaliser cette fin désirable. Le socialisme a beaucoup puisé chez lui. Il invoque enfin le sentiment religieux, fonde le nouveau christianisme en vue du bonheur terrestre. Le tolstoïsme est en germe dans Saint-Simon. Buchez et Pierre Leroux tirent de ses doctrines la religion du Progrès et de l'Humanité, qui renferme sans doute une belle idée morale, l'aspiration à une perfectibilité continue, mais qui contient aussi un levain de fanatisme, qui justifie les moyens par la fin. Buchez réhabilite les crimes historiques, les violences de la Révolution. Il écrit : « La Convention a voulu réaliser le principe chrétien », et il oublie que les conventionnels devinrent pour la plupart les fonctionnaires blasonnés et pensionnés de Napoléon.

L'école aboutit au socialisme autoritaire de Louis Blanc, qui prétendait posséder la recette pour organiser le travail, et qui n'organisa que le désordre et la guerre civile.

L'exagération dernière se trouve dans le communisme de Cabet, dans les mirages de l'« Icarie ».

M. Michel note, en passant, le caractère de ce nouveau socialisme ; il l'oppose au socialisme antique, à la doctrine grecque du sacrifice ascétique fait à la cité. Mais cette doctrine ne s'adressait qu'à des aristocrates et à des guerriers étrangers aux œuvres serviles. Le socialisme contemporain parle aux masses populaires non de l'égalité des devoirs, mais de l'égalité des jouissances : il excite les convoitises. Les riches sont voués à l'exécration, parce que les pauvres aspirent à se partager leurs richesses.

Après les socialistes purs, il faut citer les socialistes mitigés, tels que Sismondi, qui signale les maux causés par l'introduction des machines, mais ne trouve d'autre remède à proposer que d'en modérer la multiplication. Les socialistes chrétiens tels que Villeneuve-Bargemont protestent en faveur des déshérités, invoquent l'intercession de l'Église et font appel à l'État.

La littérature de l'époque avec George Sand, Victor Hugo, Eugène Suë abonde dans le sens socialiste. Le premier live de Renan, *l'Avenir de la science*, est tout imprégné de cet esprit. Lassalle emprunte à Louis Blanc son socialisme d'État. Karl Marx puise ses théories dans toutes nos écoles françaises.

La révolution de 1848 marque le point culminant de ce mouvement d'idées. Le progrès démocratique, qui s'accomplit à cette date par l'introduction du suffrage universel, fut accompagné d'une grave menace pour la liberté individuelle. Nourrie d'autres doctrines, la démocratie aurait peut-être montré moins de goût pour le pouvoir personnel, qui nous a été si funeste.

En opposition au courant d'idées que nous venons d'indiquer, la tradition libérale, individualiste du dix-huitième siècle, se continue avec Mme de Staël et Benjamin Constant. Doctrinaires et libéraux soutiennent la même cause. Théoricien de la Restauration, comme Benjamin Constant de la monarchie de Juillet, Royer-Collard montre le vide de cette formule sacrosainte : *la souveraineté du peuple*. Tocqueville étudie la démocratie comme un fait inéluctable; il en signale les dangers imminents, le penchant qu'il y a, dans les sociétés démocratiques, à se faire une opinion très haute des privilèges de la société, et fort humble des droits de l'individu, la tendance à multiplier les fonctions et les fonctionnaires, à fortifier et à déve-

lopper l'autorité centrale. Il appréhende que la démocratie ne nous prépare un nouveau despotisme assez doux, sauf les temps de crises et de violences, qui dégrade les hommes sans les tourmenter. En présence de l'inévitable progrès de la démocratie, il voudrait sauvegarder la liberté politique. Lamartine, le poète de la révolution de 1848, poursuit de même, avec moins de clairvoyance, la réalisation d'une démocratie libérale. Vacherot, Jules Simon, Rémusat, Paradol s'inspireront de principes analogues dans leur opposition à l'empire autoritaire.

De même que la liberté politique, la liberté économique a ses défenseurs. J.-B. Say clarifie, vulgarise les idées d'Adam Smith. Il veut la liberté, non seulement pour l'individu, mais pour le capital ; il ne se tourne pas vers l'État, mais vers la libre entreprise. On lui a toutefois prêté faussement la formule anarchiste : « L'État est un ulcère à extirper » ; car il reconnaît des droits à la communauté. Bastiat se fait l'avocat non moins énergique de l'individualisme.

Fourier et Proudhon poussent l'idée individualiste jusqu'au paradoxe. Fourier est un optimiste comme Rousseau : toutes les passions sont bonnes, si l'on sait en tirer parti. Il méprise Saint-Simon, et prétend résoudre la question sociale, non par l'autorité, mais par la liberté. L'État n'a pas de place dans son système ; il le remplace par l'association libre, le *phalanstère*. Son œuvre contient une critique profonde de l'évolution capitaliste, des vues géniales, jointes à des rêves insensés.

La plupart des théoriciens réformateurs et des utopistes de ce siècle appartiennent à la classe aristocratique ou à la bourgeoisie : Proudhon sort de la classe ouvrière. Son goût d'indépendance sauvage, son esprit de révolte, fait de lui non un socialiste, mais un extrême individualiste, radical, révolutionnaire, anar-

chique : il ne flatte pas les ouvriers, comme Louis Blanc, il leur dit, au contraire, de dures vérités. Bon père et bon mari, il méprise les femmes, ne veut pas entendre parler de leur émancipation. Il croit à la perpétuité de la guerre. Il combat la théorie du progrès : les richesses, les arts, les sciences peuvent augmenter et l'homme se détériorer. Ce qui le distingue encore des socialistes, c'est qu'il veut qu'on vise non à l'abondance, mais à l'universelle pauvreté. Le luxe, la richesse conduisent à la corruption. Il parle sans aucune sentimentalité de la dureté de vie du prolétaire. Il est moral et antireligieux, considère toute autorité, toute tutelle comme dégradante. Le problème social consiste, selon lui, à détruire l'État pour lui substituer non le communisme, dont il a fait une critique pleine d'horreur et de dégoût, mais l'association libre. L'*anarchie* doit aboutir à l'ordre volontaire et spontané. Avec Proudhon s'exaspère l'antithèse, qui n'existait pas au dix-huitième siècle, entre l'individu et l'État.

La polémique des écoles autoritaires et des écoles libérales continue dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, mais avec un caractère nouveau. Elles rejettent de plus en plus dans l'ombre le point de vue moral et philosophique de la fraternité et de la justice, qui était celui du romantisme, et prétendent n'emprunter leurs arguments qu'à la science positive. Toutes s'accordent à proclamer que les théories restent sans influence sur les créations inconscientes de l'histoire, que les sytèmes ne sauraient prévaloir sur les instincts. Toutes se défendent d'imaginer des remèdes rationnels aux maux sociaux pour l'avenir des sociétés; toutes proclament que la vraie méthode doit commencer non par la raison, mais par l'observation des faits, qu'il n'est d'autre moyen de modifier les choses naturelles que de se soumettre à leurs lois, que cela

est aussi vrai en sociologie qu'en physique ou qu'en chimie... Mais admirez la contradiction : il n'y a qu'une chimie, qu'une physique, qu'une histoire naturelle, mais il existe autant de sociologies que de sociologues.

Bien qu'il prétende fonder uniquement sur la science sa sociocratie, Auguste Comte (1) procède de Saint-Simon, de Condorcet, de Joseph de Maistre. Il finit par établir à son profit l'infaillibilité d'un Pape scientifique.

Le Play est un « Bonald rajeuni », habillé selon les nouvelles modes de la « science ». A une remarquable méthode d'observation, à un sincère amour des classes ouvrières, surtout des classes rurales, il mêle des préoccupations théocratiques. L'observation des faits le ramène au régime conservateur et patriarcal. L'observation des faits conduit Karl Marx à la révolution qu'il annonce comme fatale, à la prévision d'une dictature prochaine du prolétariat, destinée à préparer le collectivisme de l'avenir. Loin d'être affranchi de toute tradition d'école, Marx procède à son tour de Saint-Simon, de Fourier, de Proudhon, de Hegel, de l'esprit prussien.

Auguste Comte, Le Play, Karl Marx représentent sous des formes diverses, et pour des buts différents, le principe d'autorité; Herbert Spencer appuie sur une science encyclopédique ses revendications énergiques en faveur de l'individu, son réquisitoire éloquent contre les législateurs et contre l'État. Il procède, à son tour, d'Adam Smith, du wigghism anglais. La réaction antiétatiste et antisocialiste, qui est allée en s'accentuant durant les trente dernières années, a

(1) Auguste Comte appartient à la première moitié du dix-neuvième siècle, mais le positivisme n'a commencé à se répandre que dans la seconde.

pour initiateurs les esprits les plus éminents, les mieux pénétrés des méthodes scientifiques. C'est Littré, qui abjure, dans la seconde moitié de sa vie, ses erreurs positivistes de 1848, et qui travaille à fonder en France une République progressive, mais libérale. C'est Taine qui, après avoir écrit dans sa jeunesse un éloge des Jacobins, étudie leur « psychologie » quand il a vu leurs disciples à l'œuvre sous la Commune ; il proteste contre la tyrannie des majorités au nom de la conscience et de l'honneur individuels, réduit l'Etat au rôle de « chien de garde ». Renan est bien revenu des illusions de son socialisme « scientifique » de 1848. La science lui enseigne désormais que le progrès des sociétés dépend des grands hommes et non des foules qui n'ont d'autre devoir que de les produire et de les laisser agir à leur guise. L'aristocratisme renanien s'exaspère enfin dans l'individualisme affolé de Frédéric Nietzsche.

Les meilleurs esprits cherchent en vain à réagir contre le courant : nous assistons à une progression croissante du socialisme d'État, par le fait même de la démocratie et du suffrage universel. La classe la plus nombreuse et la moins fortunée réclame en sa faveur l'intervention de l'État. Ce recours à la protection est un symptôme de faiblesse. On ne peut obtenir un État fort avec des êtres faibles, car l'énergie nationale n'a d'autre source que les énergies individuelles. La solidarité sociale, imposée par l'État, est par elle-même une atténuation des forces de la nation. Il s'agit toujours, en définitive, de faire contribuer les membres les plus valides, les plus actifs, les plus prévoyants, les plus économes, à l'entretien des membres les plus chétifs, les plus paresseux, les plus insouciants, les moins munis au physique et au moral, ceux que la sélection naturelle dans la rigueur désolante

de ses procédés aurait sacrifiés comme obstacles (1).

A la solidarité imposée, M. Henry Michel oppose la solidarité volontaire, librement consentie, qui n'est nullement contraire à l'individualisme. La doctrine de l'individualisme ne contredit en rien celle du dévouement, du renoncement à soi, car individualisme n'est pas synonyme d'égoïsme. Il n'y a, comme l'écrivait un jour M. Montégut, qu'un être arrivé à la perfection de son individualité qui puisse pratiquer le renoncement, et il ne faut jamais l'attendre des êtres chez qui l'individualisme n'est pas développé. « Mais, continue M. Montégut, il faut bien se garder de prêcher trop haut cette doctrine du dévouement, surtout dans une société démocratique, car elle n'est réellement sans danger que dans les sociétés aristocratiques et monarchiques. Si vous voulez arriver à faire réduire en esclavage, et cela très rapidement, la partie la plus noble, la plus éclairée, la plus digne d'intérêt de l'humanité, vous n'avez qu'à prêcher cette théorie avec insistance... C'est à l individu et dans le tuyau de l'oreille qu'il faut l'insinuer, mais si vous la prêchez devant les masses, elles concluront très vite qu'elles ont un droit au dévouement des meilleurs et se garderont bien de croire qu'elles sont tenues à aucune réciprocité. »

En dernière analyse, la société a besoin d'être organisée et l'individu a besoin d'être libre : l'organisation et la liberté ont un lien nécessaire. L'individu fait des sacrifices à l'État, mais dans son intérêt propre, et il ne veut pas abdiquer entièrement, sauf dans des cas exceptionnels. L'autorité s'est presque toujours trouvée restreinte par la résistance des individus. La féodalité est aussi bien une manifestation

(1) COURNOT, *La Marche des idées.*

d'indépendance que d'obéissance. L'Église a limité la sphère de l'État, et, dans l'Eglise même, la Réforme a introduit le principe du libre choix et du libre examen. A mesure que la société devient plus complexe, les fonctions de l'État s'accroissent, mais une large portion de la vie humaine reste soustraite à son contrôle : dans nos sociétés civilisées, les hommes sont plus libres qu'ils ne l'ont jamais été. Si toutefois l'émancipation des classes laborieuses, qui est le but de la démocratie, devait avoir pour résultat l'asservissement des classes les plus intelligentes, les plus actives et les plus capables, nous aurions peine à concevoir cette évolution comme un progrès.

IV

LES TRANSFORMATIONS DU POUVOIR (1).

M. Tarde s'est formé une conception aristocratique et idéaliste de l'histoire. L'humanité, selon lui, monte vers l'avenir, guidée, sinon exclusivement par les héros chers à Carlyle, du moins par une élite religieuse, économique, politique, esthétique, scientifique, qui lui ouvre les voies nouvelles.

Soumises aux organisations les plus diverses, les sociétés animales obéissent à un instinct collectif, à une volonté inconsciente : elles agissent, en quelque sorte, mécaniquement. Aucun changement, aucun progrès ne se manifeste dans l'activité, éternellement monotone, d'une ruche ou d'une fourmilière.

Mais le cerveau de l'homme s'est affranchi de plus en plus de l'instinct aveugle. Les désirs opposés, les idées contradictoires se disputent l'empire de sa volonté consciente et personnelle, la direction de ses actes. De même les sociétés humaines ne luttent pas seulement, comme les espèces animales, les unes contre les autres : dans le sein de chacune d'elles se

(1) *Les transformations du pouvoir*, par G. Tarde, de l'Institut. Paris, F. Alcan, 1899. — Il faut lire encore de M. G. Tarde, dans le même ordre d'idées : *les Lois de l'imitation*, *l'Opposition universelle*, *les Transformations du droit*, *les Lois sociales* et *la Logique sociale*, publiés à la même librairie.

ıent des partis hostiles, des groupes de tout genre, cherchent à empiéter et à prévaloir, à imposer 's idées, leurs intérêts, leurs désirs et leurs 'ances. La concurrence de ces partis, entravés ou ›xcités, constitue la vie politique. Chacun cherche emparer de l'État, détenteur du pouvoir, à le tre à son service. Telle est la cause des change- ıts indéfinis dans les sociétés humaines.

'autorité, le pouvoir de se faire obéir, nous appa- , comme la richesse, très multiforme. Il se cen- ise ou s'éparpille, se confère par hérédité, sélec- , ordination, aux mieux adaptés, sinon aux lleurs, à la vieillesse, à la force corporelle, au cou- ›, à la fortune, voire à la demi-folie. Il s'exerce la contrainte ou la persuasion.

pencer prétend, il est vrai, que les chefs, les me- rs qui paradent sur le devant de la scène ne pos- ›nt du pouvoir politique que l'apparence : c'est le ur qui les dirige, c'est l'opinion et la volonté munes qu'ils reflètent et qu'ils exécutent.

. Tarde combat cette théorie démocratique, plus e peut-être pour le présent, où les foules envahis- . le théâtre de l'histoire, que pour le passé. ›rès lui, c'est la minorité, l'élite des meneurs, tantôt ›otes et terroristes civils et militaires, tantôt pro- ›es et sorciers, chefs de clan, patriarches, tribuns, licateurs, suzerains féodaux, orateurs, journa- s, qui conduit le troupeau. Seulement, la ques- se pose de savoir si le troupeau ne les suit docile- .t que parce qu'ils le conduisent là où il veut aller ; ıe se laisse persuader que parce qu'ils expriment passions et ses désirs. Ainsi seulement s'explique esoin général de subordination et d'obéissance qui is naissance dans la famille, et qui semble aussi ırel à l'homme que le goût de la liberté. La liberté

même consiste, la plupart du temps, à choisir sa servitude. Bien loin de disparaître, le principe d'autorité, le respect et la discipline ne font que se déplacer, passer des anciennes croyances aux nouvelles, des autorités sociales d'autrefois aux meneurs révolutionnaires d'aujourd'hui.

Les modifications de l'autorité, les transformations du pouvoir proviennent des changements opérés dans les désirs et les croyances par les inventions et les découvertes; les novateurs influents suggèrent aux multitudes de nouvelles idées, de nouveaux besoins contagieux.

M. Tarde combat les théories exclusives de Gumplovicz, qui attribue le progrès des peuples à leur seul contact belliqueux; de Gobineau et de Fustel de Coulanges, qui mettent au premier rang les idées religieuses et ne tiennent pas assez compte des intérêts matériels; de Marx et de Loria, qui exagèrent l'influence de ces intérêts, et prétendent prouver que le pouvoir, au service exclusif de la richesse, suit les évolutions de la propriété. La richesse provient elle-même des inventions industrielles qui déplacent les fortunes. Et le pouvoir est ainsi fils de l'invention et de la découverte. Les doctes répandent la science; les riches, en s'appropriant les inventions, répandent la richesse qu'ils croient monopoliser. Le pouvoir appartient aux classes dont on ne peut se passer. Taine a démontré que le clergé et la noblesse dominèrent tant qu'ils rendirent des services. Il en sera de même pour la bourgeoisie industrielle.

M. Tarde met en évidence la portée considérable des dogmes religieux, des idées philosophiques, surtout du développement de la science : l'invention de la poudre, de l'artillerie, qui brisèrent le pouvoir féodal au profit de la monarchie; de la boussole, sans laquelle

la découverte de l'Amérique était impossible; du télescope, de la vapeur, des sciences biologiques, psychologiques et sociales, au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, qui ont porté atteinte à la tradition et ébranlé tous les pouvoirs; de l'imprimerie et de la presse, merveilleux instruments de suggestion, d'imitation et d'opposition. La presse a beau se déconsidérer par sa vénalité, sa partialité, son influence s'accroît par le besoin presque alcoolique d'information. Elle alimente la lutte des partis, accélère les transformations du pouvoir.

La civilisation a commencé à fleurir dans un jardin, avant de s'épanouir en pleine terre. Dans tous les domaines, qu'il s'agisse de commerce, d'agriculture, d'industrie, de guerre, d'art, de science, de dilettantisme, c'est l'élite qui donne le branle. M. Boutmy prouve que l'aristocratie, seule, a pu fonder en Angleterre le régime parlementaire. Les courtisans, en France, par l'habitude qu'ils avaient de se traiter entre eux sur un pied d'égalité, répandirent, à leur insu, les idées égalitaires parmi les autres classes empressées à les suivre.

Désormais la distinction aristocratique n'est plus conservée par l'hérédité. Elle se renouvelle par la sélection, avec plus ou moins d'abondance, selon la qualité des peuples, et tend à se concentrer dans les grandes villes, qui, chacune, ont leur caractère, militaire, économique, esthétique, etc.

M. Tarde assimile le rôle des capitales à celui des noblesses, qu'elles tendent à supplanter : elles en étalent les qualités et les vices, la supériorité, l'orgueil, l'immoralité, l'affinement, la rapide usure. Elles attirent à elles tous les prestiges. Rome, Carthage, Venise, Londres, Paris, Athènes... ont allumé les foyers les plus intenses de civilisation.

La vie municipale à son apogée marque l'avènement de la vie nationale. Le rôle des capitales est loin d'être terminé ; mais elles travaillent à se rendre inutiles. Leur absolutisme est ébranlé par le progrès même de la représentation nationale. Lorsque Paris s'est insurgé en 1871, il a été vaincu par l'Assemblée nationale de Versailles. Comparez la commune de Paris en 93, maîtresse de la France, au Conseil municipal d'aujourd'hui.

Dans cette évolution du pouvoir, qui, de rural et familial, est passé à la noblesse, puis aux capitales pour devenir national, M. Tarde distingue trois aspects, qui rappellent la trilogie hégélienne de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse : l'imitation, l'opposition et l'adaptation, dont il a, dans d'autres ouvrages, étudié le rôle en sociologie.

Toute innovation se propage par imitation. En politique, l'esprit du temps, c'est l'*esprit-mode*. L'imitation joue un rôle dans les révolutions les plus novatrices. L'anglomanie, au dix-huitième siècle, servit à dénigrer l'ancien régime. L'État démocratique omnipotent du *Contrat social* est un souvenir de l'absolutisme de Louis XIV. Le peuple souverain, c'est l'image du Roi-Soleil, monnayée en gros sous.

L'opposition la plus ardente ne vient souvent que du désir d'imiter. La démocratie égalitaire aspire à supplanter les classes supérieures en les copiant. « La question ouvrière, écrit judicieusement Funck-Brentano, ne s'est transformée en question sociale ou plutôt politique, qu'une fois que les besoins, les sentiments, les idées des classes moyennes ont pénétré les classes ouvrières. » Le socialisme pourrait être défini, à ce point de vue : un *pan-bourgeoisisme*.

D'après Loria, les partis correspondent à des formes de propriété. Les tories, par exemple, représentaient

les propriétaires fonciers; les whigs, les capitalistes, banquiers, industriels. Taine et Bluntschli ont cherché à établir une concordance entre les partis et les âges de la vie : le radicalisme exprime les opinions tranchantes et inconsidérées de la jeunesse; le libéralisme, celles de la maturité; les idées conservatrices sourient à la vieillesse. Mais le temps est passé, remarque M. d'Eichthal, où l'on voyait, comme en Angleterre, deux partis en concurrence se succéder régulièrement au pouvoir. La presse multiplie les factions, attise les querelles, qui la font vivre et prospérer. C'est la presse qui a enflé jusqu'à ces proportions gigantesques l'affaire Dreyfus, et coupé la France en deux : M. Tarde attribue à la presse, dans le présent et pour l'avenir, un rôle immense. Il suffit, d'après lui, d'une dizaine de journaux pour conduire par le nez trente-cinq millions de Français. Mais le public, à son tour, n'exerce-t-il point une action sur les journaux ? Si M. Drumont, M. Clémenceau, M. Rochefort transportaient leurs gazettes à Londres, on les verrait changer de sujets et de manière, sous peine de ne plus trouver de lecteurs, et ils devraient commencer par ne pas signer leurs articles.

Bismarck, avec ses reptiles, n'a pu parvenir à mater l'opposition en Allemagne. Taine voulait qu'un ministre de l'intérieur se fît apporter chaque matin le journal à un sou le plus répandu, afin de savoir de quel côté soufflait le vent : mais il ne connaîtrait guère par là que l'humeur quotidienne du directeur. Il existe des opinions éparses et silencieuses, qui dominent les journalistes eux-mêmes. On écoute ces derniers surtout lorsqu'ils réussissent à les exprimer.

Après l'imitation et l'opposition se produit l'adaptation. Une question politique, une fois qu'elle a triomphé, devient une institution sociale. Spencer a

défini l'évolution : une différenciation croissante, un passage de l'homogène à l'hétérogène. M. Tarde modifie cette formule : pour lui l'évolution est un passage de différences extérieures et contradictoires à des différences intérieures et homogènes. En évoluant de l'aristocratie féodale à la monarchie, puis à la démocratie, les États ont imité les villes, d'abord formées de quartiers séparés, fortifiés, hostiles; puis centralisées, pour se diviser de nouveau, mais avec accord et harmonie, en services multiples.

M. Tarde prévoit, dans l'avenir, un accroissement considérable non de la liberté, mais de l'autorité, armée d'une administration aux longs tentacules, et d'engins de contrainte qui lui procureront une rigoureuse obéissance. Le pouvoir, moins protecteur que directeur, s'étendra et grandira à mesure que les droits à défendre deviendront plus considérables, et dépassera celui des Alexandre, des César, des Napoléon, des Bismarck. Mais il s'exercera pour le bien. L'optimisme aristocratique de M. Tarde lui inspire la foi dans la généreuse initiative des individus : les meilleurs, bien qu'en infime minorité, finiront par l'emporter. Il méconnaît la tendance des démocraties à la corruption. Il est persuadé que nous verrons augmenter le nombre des inventeurs en morale, de ceux qui étendent le champ de la solidarité : tel un Léon XIII, lorsqu'il prêche la tolérance à ses prêtres, ou un Nicolas II, quand il réunit la Conférence de La Haye. Le tsarisme et la papauté constituent des souverainetés permanentes. La démocratie ne tolère que des maîtres éphémères, limités pour le bien comme pour le mal : la rapide succession des partis au pouvoir est peut-être la meilleure sauvegarde contre leur tyrannie.

V

ÉCONOMISTES ET SOCIOLOGUES

Il n'est guère d'étude qui surpasse en intérêt immédiat l'économie politique. Buckle estime que le livre d'Adam Smith, *la Richesse des nations* (1776), qui l'a pour ainsi dire fondée, est peut-être le plus important qui ait jamais été publié. Le mot de Guizot, qu'on lui a tant et si injustement reproché, bien qu'il ne l'ait jamais lui-même mis en pratique : « Enrichissez-vous », est devenu le mot d'ordre général, pour les individus comme pour les peuples. De là vient le rôle capital d'une science et d'un art qui cherchent les vraies sources des richesses, les causes de leur inégale distribution, d'où naissent aujourd'hui tant de troubles sociaux. Les questions économiques, dites questions sociales, prennent, sous un régime démocratique, chaque jour plus d'ampleur et rejettent la politique à l'arrière-plan. Rien n'est plus souhaitable et de plus urgent que de voir nos législateurs s'instruire de ces données élémentaires, et de combattre sans relâche les utopies et les sophismes par lesquels les politiciens sans scrupules flattent les espérances de la multitude et sur lesquelles ils cherchent à édifier leur propre fortune.

Frappés de l'inégalité des conditions et des maux

qui résultent, d'après eux, pour les classes ouvrières, de la concurrence et de la propriété privée des moyens de production, les socialistes prétendent substituer à la lutte égoïste et inégale de tous contre tous, l'action solidaire, supprimer l'héritage, établir la société sur une base collectiviste, et répartir entre tous les travailleurs ce qui a été obtenu par le travail de tous.

Un de leurs principaux arguments est emprunté à la théorie de la valeur. M. Colson examine cette pierre angulaire de la théorie de Marx, qui veut que la valeur d'un objet soit déterminée par le temps de travail employé à le fabriquer (1). De cet objet, qui est son œuvre exclusive, l'ouvrier devrait recevoir le prix intégral, au lieu du salaire réduit que lui donne l'entrepreneur, sur lequel ce dernier a prélevé la part du lion. Mais cette théorie élémentaire a été abandonnée par Marx lui-même, dans les notes posthumes, comme ne pouvant s'appliquer qu'à un mode de production tout à fait primitif. La vérité, c'est que la valeur n'a pas une seule cause, qu'elle en a plusieurs, qu'elle est en rapport de mutuelle dépendance avec une infinité de causes (2).

Sur cette question des salaires, que M. Colson envisage justement comme le nœud des questions sociales, il établit par des chiffres, de la façon la plus convaincante, que, bien loin d'amener la paupérisation croissante des masses salariées et spoliées du fruit de leur travail, le capital, à mesure qu'il progresse, augmente considérablement les ressources dont dispose la masse de la population, et que ces ressources se sont accrues beaucoup plus que ne s'est élevé le prix des denrées. Le fait est si évident qu'il s'est imposé aux socia-

(1) *Cours d'économie politique*, professé à l'Ecole nationale des Ponts et Chaussées ; Paris, Guillaumin, 1902.

(2) VILFREDO PARETO, *Cours professé à l'Ecole des Hautes Etudes sociales*.

listes eux-mêmes. Ils sont obligés de reconnaître cette amélioration considérable du sort des classes laborieuses dans les pays de grand capital et de grande industrie, mais ils en tirent un argument de plus pour exalter les convoitises et revendiquer de nouveaux droits.

M. Colson estime que le droit de propriété privée, en faveur duquel tous les autres droits ont pour ainsi dire été créés, fondé sur la nature humaine, le travail, l'épargne et au besoin la prescription, est conforme à l'intérêt général et notamment à celui des classes ouvrières. Le collectivisme repose sur la plus fausse psychologie ; il suppose l'ensemble des hommes capables ou de vivre sous une affreuse tyrannie, ou d'abdiquer leur intérêt particulier et de n'agir que dans l'intérêt général. Et ils ne méritent ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Le collectivisme vise à une égalité impossible à établir, car si les droits acquis par un particulier ne sont pas valables, on ne sait pas sur quel argument une ville ou un peuple se fonderaient pour se réserver les avantages dus à une plus grande fécondité du sol qu'ils occupent.

M. Colson n'est pas moins l'adversaire de cette forme insidieuse et plus dangereuse encore du socialisme, dite socialisme d'État, longtemps en faveur en Allemagne, et, qui, en France, représentée au pouvoir, suscite de si dangereuses espérances, et laisse prévoir de si cruelles déceptions. Cette doctrine, renouvelée du jacobinisme, de l'État sorte de maître Jacques, architecte, ingénieur, maître d'école, théologien, dame de charité, intendant, espionnant, écoutant aux portes, réprimandant, dépensant pour nous notre argent, et choisissant pour nous notre opinion, chargé de faire nos affaires, et surtout de soulager toutes les misères qui pèsent sur les classes inférieures, implique que

l'État possède la compétence, la raison, le désintéressement universels. Mais, en réalité, qu'est-ce que l'État? sinon la réunion d'hommes au pouvoir, qui prélèvent et dépensent et trop souvent gaspillent les revenus publics, gouvernants choisis par le caprice des votes populaires, les organisations, les combinaisons des politiciens, et qui ne représentent que de la façon la plus incomplète les opinions de la majorité. Quelle vraisemblance y a-t-il pour que l'Etat fasse mieux nos affaires que nous ne les faisons nous-mêmes, et pour que la libre association produise de moindres résultats que la tyrannie et la contrainte?

Tout l'effort de preuves et d'arguments considérables qui remplissent le livre de M. Colson tend à établir d'une façon inébranlable cette vérité : « Que c'est grâce à l'accroissement constant de la richesse publique, stimulé par le droit de posséder, que la production se développe de plus en plus, que la baisse du taux de l'intérêt coïncide avec l'augmentation des salaires, que le sort des travailleurs continue à s'améliorer plus sûrement que par une intervention législative en contradiction avec les nécessités économiques, ou par des bouleversements opérés en vue de donner à la société une organisation en contradiction avec la nature humaine. »

Le livre de M. Colson est œuvre d'enseignement et de discussion. La psychologie économique de M. Tarde (1) est une critique de la science même, qui porte non sur les conclusions identiques, mais sur les divisions et la méthode; c'est le résumé d'un cours professé au Collège de France, et l'on sait que le Collège de France est un laboratoire de recherches. L'esprit si curieux, si ouvert, si ingénieux de M. Tarde,

(1) *Psychologie économique* ; Paris, F. Alcan, 1902.

mais si sûr, a résisté à cet engouement pour les nouvelles modes sociologiques, qui sévit à la Sorbonne.

Le but que s'est proposé M. Tarde, c'est de faire sortir l'économie politique de son isolement majestueux et décevant, de l'incorporer en quelque sorte à l'ensemble des sciences sociales. Comme toutes ces sciences, elle est l'étude méthodique des mobiles généraux inspirés aux hommes, réunis en société, pour satisfaire la variété de leurs désirs et de leurs besoins. Mais, d'après M. Tarde, la psychologie de l'économie politique classique est étriquée. C'est la conception de l'homme, en faveur au dix-huitième siècle, et qui remonte à La Rochefoucauld. Or, la passion joue peut-être dans le monde un plus grand rôle que l'intérêt bien entendu. L'ardeur de prosélytisme dans les classes populaires, les grèves de solidarité ne s'expliquent pas uniquement par la recherche des avantages immédiats. Songez encore au rôle de l'illusion, de la croyance, de la réclame et le parti qu'en tirent les faiseurs, les lanceurs d'affaires. M. Tarde fait rentrer de même l'industrie religieuse et l'industrie guerrière dans l'économie politique. Bien loin d'opposer, comme le fait Spencer, l'état industriel à l'état guerrier, il considère pour chaque pays l'industrie guerrière comme la protectrice de toutes les autres.

Réciproquement, les données de l'économie politique devraient s'étendre aux autres sciences sociales. Considérez, par exemple, l'importance de la population, de l'espace et du nombre, en matière de morale sociale. La densité de la population détermine les mœurs régnantes : on passe des pratiques de la vendetta ou de l'hospitalité traditionnelle d'un village corse ou arabe, au sentiment plus large de justice pratiqué dans une grande nation.

M. Brunetière a renouvelé l'histoire littéraire par le

darwinisme. La statistique comme mesure de la valeur des œuvres littéraires, récemment appliquée aux pièces classiques, nous éclaire mieux sur les goûts du public, nous instruit mieux que l'opinion des critiques. Il y a une concurrence, une surproduction des livres. Les actions des divers poètes montent ou baissent à la Bourse du Parnasse, et il est intéressant de constater ces variations de cours qui se traduisent par la vente de leurs ouvrages. Les prix que distribue l'Académie peuvent être considérés comme une mercuriale de la foire aux vanités littéraires.

Mais le but que poursuit M. Tarde n'est pas seulement de pousser en tous sens ses explorations. Il prétend refondre tous les faits économiques dans son grand système, les éclairer à la lumière des lois de l'évolution telles qu'il les a exposées et formulées dans ses précédents ouvrages, lois de l'*Imitation*, de *l'Opposition* et de l'*Adaptation universelles*.

Il brise les cadres de l'économie politique classique, production, circulation, consommation des richesses. La circulation rentre dans la division du travail; la consommation n'est qu'un fait de jouissance personnelle. Dans la production, il ne faut voir qu'une *reproduction*, une imitation. L'ouvrier qui fabrique une assiette ou une locomotive ne la crée pas, il la copie servilement, machinalement. Le véritable créateur, le producteur de richesses nouvelles, c'est l'inventeur. Sans invention, et avec tout le travail possible, l'humanité ne serait jamais sortie de sa sauvagerie primitive.

La création, la reproduction, l'échange des richesses forment une source permanente de concurrence, d'opposition universelle entre vendeurs et acheteurs, entre ouvriers et entrepreneurs, de crises de surproduction, de guerres industrielles.

Mais, en même temps, se développe l'union, l'adaptation, l'association des intérêts, la concentration des industries. Une tendance se manifeste vers l'harmonie et l'équilibre.

De ces lois de l'évolution, M. Tarde tire des arguments nouveaux contre le collectivisme. Le vrai créateur de la valeur, c'est celui qui invente, c'est l'entrepreneur qui découvre de nouveaux débouchés. C'est l'esprit d'invention que l'on trouve à l'origine de toute entreprise, de toute association féconde. Ce sont les inventeurs qui auraient souvent lieu de se plaindre d'être lésés, de n'être point rémunérés pour leur surtravail. Et si les hommes étaient raisonnables, c'est aux inventeurs qu'ils réserveraient l'admiration due aux vrais bienfaiteurs de l'humanité.

D'autres arguments anticollectivistes sont empruntés à la psychologie des foules. L'égoïsme collectif, l'égoïsme de l'esprit de corps est peut-être plus monstrueux encore que celui de l'individu. Et il n'est guère vraisemblable que, dans une société où la propriété individuelle serait anéantie, les groupes les plus favorisés renonçassent à leurs avantages, abdiquassent leur privilège dans un partage fraternel. « On ne verra jamais la nuit du 4 août des nations. » Le collectivisme organisé par un État ne serait qu'un appât de plus pour les États voisins.

M. Tarde met tout son espoir d'avenir dans les vertus fécondes de l'association libre, cette nouvelle force qui s'est révélée dans le monde moderne et dont nous ne pouvons mesurer la portée. Il estime avec M. Gide que, si nulle brutalité révolutionnaire ne vient interrompre ce grand travail d'association, il y aurait lieu d'en espérer une régénération assez rapide des peuples contemporains, enrôlés pacifiquement sous les bannières multicolores de groupes infiniment variés.

Nous ne suivrons pas M. Tarde dans ses brillantes et pittoresques vues d'avenir. Il serait seulement à souhaiter que les socialistes, au lieu des critiques partielles de l'économie politique et de la sociologie qui leur sont hostiles, nous donnent à leur tour des vues d'ensemble. Ils manquent d'esprit généralisateur.

Mais la meilleure réfutation de leurs utopies sera celle que leur infligera toute application de leur système, si, comme ce n'est pas improbable, au train dont nous allons, il leur est permis d'en faire quelque expérience.

VI

L'IDÉE DE PATRIE

D'habitude, le patriotisme, sauf pour ceux qui en font métier et marchandise, s'exprime plutôt par des actes que par des paroles ; mais qu'il vienne à être seulement effleuré, c'est alors que nous sentons et que nous éprouvons le besoin de dire par quelles fibres la patrie nous tient au cœur. De même c'est quand la patrie nous manque que nous en connaissons le prix infini. Nous avons peine à vivre avec nos chers compatriotes, mais il nous est encore plus malaisé de vivre sans eux : la nostalgie, le mal du pays conduit parfois au suicide. L'histoire officielle de la dernière guerre par le grand état-major allemand rend hommage à ceux de nos officiers qui cherchèrent la mort plutôt que de survivre à tant de désastres. Quel cri du patriotisme blessé que l'Ode sublime de Léopardi, *All'Italia* : « O ma patrie, je vois les murailles, et les arcs, et les colonnes, et les citadelles désertes de nos aïeux ; mais la gloire, je ne la vois pas, je ne vois pas le laurier et le fer dont étaient chargés nos vieux pères... »

Depuis la guerre on disserte souvent, en France, sur l'idée de Patrie : M. Renan (1), M. Brunetière (2)

(1) *Qu'est-ce qu'une nation?* par Ernest Renan ; Paris, Lévy, 1882.
(2) *L'Idée de Patrie*, par F. Brunetière ; Paris, Hetzel, 1896.

ont prononcé sur ce thème d'éloquents discours ; M. Legrand (1) en fait l'objet d'une étude approfondie. Ne serait-ce pas là un symptôme un peu inquiétant ? Aurions-nous donc besoin qu'on nous expliquât ce que c'est que la patrie et les motifs que nous avons de l'aimer ? Soumettre à l'analyse un sentiment inné, c'est l'affaiblir. Croit-on que les Espagnols à Saragosse, les Russes à Moscou, les Français à Châteaudun, fussent soucieux de déduire les raisons pour lesquelles ils se sacrifiaient à leur pays ? Si toutefois, ainsi que le constate M. Brunetière, la patrie est, avec le culte des morts, la seule religion qui nous reste, certaines idées cheminent, qui menacent cette religion, et c'est faire œuvre pie que d'en signaler le danger.

Qu'est-ce donc que la patrie ? C'est, par étymologie même, le pays des pères, le lien des générations sur le sol natal. La patrie est née de l'instinct social, du sentiment qu'a l'homme isolé de sa faiblesse, de la nécessité inéluctable de l'union, de l'appui mutuel dans la lutte pour la vie, pour la défense et la conquête de la terre nourricière, — de l'invincible besoin de se protéger et de s'accroître inhérent à tous les êtres.

La patrie, c'est aussi le patrimoine moral ; l'ensemble des traditions, des coutumes, des lois, des croyances communes : les tombeaux et les autels en furent le premier symbole.

Au début, la patrie ne dépassait guère la famille : le patriarche, le chef de clan a souci de tous les membres. Puis elle s'étend à la tribu, à la cité, à la nation formée d'agrégats ethniques plus ou moins homogènes, jusqu'à ce qu'enfin l'espèce humaine prenne conscience de son unité.

(1) *L'Idée de patrie*, par LOUIS LEGRAND, conseiller d'Etat, ministre plénipotentiaire ; Paris, Hachette et Cie.

Dans l'ancien monde, les populations étaient politiquement et religieusement indépendantes et hostiles. La cité antique avait fixé le patriotisme entre les murailles de la ville: chacun invoquait ses divinités tutélaires. Rome, par la conquête, unit les peuples. L'empereur, centre de toutes les autonomies, est vénéré comme un dieu. A ce moment précis apparaît le Christ, et de lui date l'ère nouvelle qui sépare le nouveau monde de l'ancien : en place des divinités jalouses, il proclame l'unité de Dieu, il fait de tous les hommes les enfants d'un même père, il distingue les vertus privées et les vertus publiques, il sépare la cité de la religion.

La Papauté, qui succédait aux Césars, se donna pour but grandiose de réaliser cette Internationale céleste. Elle ne réussit qu'imparfaitement. Les peuples du Nord, convertis par l'Église, brisèrent sa catholicité. Les nations chrétiennes s'entre-déchirèrent. La tentative de créer un saint empire romain effectif avait échoué. L'idée de patrie, plus générale que dans l'antiquité, mais non moins vivace, est demeurée unie au christianisme, mais ne s'est point laissé absorber par lui.

Dix-huit siècles après l'avènement du Christ, une seconde tentative fut faite par la Révolution française de rappprocher les nations, non plus par la foi religieuse, mais par la raison philosophique, de faire descendre l'égalité et la fraternité du ciel sur la terre, en proclamant les droits de l'homme, et en légiférant pour le genre humain.

M. Legrand considère la Révolution française comme une source de patriotisme; c'est oublier quelles en furent les conséquences.

Dans son livre, si plein de documents, nous ne trouvons nulle part citées les pages remarquables où Mon-

tégut (1) réfute cette erreur. La Révolution fut cosmopolite dans son essence. Le torrent impétueux et dévastateur ne pouvait couler dans un lit aussi étroit que l'idée de patrie. La Révolution maudit l'œuvre des ancêtres, sa mission est de faire table rase de tout le passé, de dater la civilisation de l'an I de la République ; elle viole les tombeaux, renverse les autels, altère l'ordre ancien de la famille, supprime les provinces, comme si la première condition pour aimer la grande patrie n'était pas d'être attaché à la petite par un culte superstitieux. Elle dissout les Associations, dissémine les Français en une poussière d'atomes, sous la domination de l'Etat. A la religion vivante et chaude de la patrie, elle substitue un patriotisme abstrait qui ne parle plus à l'âme des foules.

De la Révolution jaillit, il est vrai, une flamme d'enthousiasme. Après avoir exercé leur fureur contre eux-mêmes, les Français tournèrent contre l'étranger leur ardeur de conquête, de pillage et de prosélytisme et, puissamment secondés par les cadres de l'ancien régime qui subsistaient encore, ils promenèrent les aigles victorieuses à travers l'Europe, sous la conduite de Bonaparte, qui rêva de fonder sur les ruines des vieilles monarchies le saint empire de la Révolution. Mais cette propagande armée contre les tyrans réveilla partout l'esprit national, qui se tourna contre la France et la laissa mutilée.

Encore une fois l'idée de patrie triomphait de l'idée cosmopolite dont la France était l'apôtre et dont elle devint la victime.

Un siècle ne s'était pas encore écoulé depuis la Révolution qu'une association internationale se constituait en Europe et tenait son premier Congrès, à Genève,

(1) *La Révolution et l'Idée de Patrie*, dans le volume intitulé : *Libres Opinions* (Hachette).

en 1866, date aussi importante que celle du serment du Jeu de Paume. En 1789, c'était l'élan idéal de la bourgeoisie réclamant l'égalité des droits : l'Internationale du quatrième Etat exige l'égalité des biens. Elle fait appel aux prolétaires de tous les pays, à cette classe nouvelle de salariés libres, créés et enrégimentés par la grande industrie, arrachés à la terre, à la famille, campés dans les grandes villes, transportés d'un lieu à un autre selon les besoins du marché, exposés à ses fluctuations et vivant dans l'incertitude du lendemain. A ces prolétaires, les internationalistes crient qu'il n'y a plus de patrie, qu'il n'y a plus que deux partis en présence dans le monde entier : ceux qui possèdent en face de ceux qui ne disposent que de la force de leurs bras. Ceux-ci doivent donc s'unir par-delà les frontières, et substituer à la guerre des nations la lutte implacable des classes.

Certains internationalistes se proclament, il est vrai, patriotes; d'autres aiment la France parce qu'elle est le pays de la révolution cosmopolite. Mais beaucoup disent : « Que la patrie périsse et que la révolution soit sauvée ! » La patrie est à leurs yeux l'inverse de la civilisation. Il y a incompatibilité absolue entre l'armée et le peuple, entre le préjugé étroit de la patrie moderne et les intérêts des travailleurs (1).

C'est à leurs actes qu'il faut juger les internationalistes. De la révolution qu'ils nous prédisent nous avons subi le prologue, la Commune de 1871. Bien qu'elle soit née dans un capharnaüm de passions et de doctrines, l'esprit antipatriotique s'en dégage avec éclat. Elle fusilla les prêtres, abolit la famille, en donnant aux enfants naturels les droits des enfants légitimes, et coucha sur un lit de fumier la colonne Vendôme, ce

(1) Lire dans *Le Devenir social* de novembre 1897 « La Crise du nationalisme », par P. et CH. BONNIER.

monument de la guerre, en présence de l'armée allemande, qui occupait quarante départements français.

Par une contradiction singulière, et qui prouve à quel point l'instinct de patrie hante l'imagination du peuple, la Commune, en dépit de son cosmopolitisme, fut, comme l'indique son nom même, un retour au type communal primitif. Dès que la classe populaire, remarque Montégut, s'est trouvée libre d'agir à sa guise, elle a renouvelé immédiatement l'histoire des Flandres et du moyen âge, et cherché, à l'encontre de la Révolution, à recréer la petite patrie locale !

A côté de ce courant d'internationalisme, nous assistons au réveil général des nationalités. Partout les nations aspirent à leur autonomie. Les Etats tels que l'Autriche, formés de races disparates, semblent toujours à la veille de se disjoindre en autant de nationalités distinctes. Malgré le panslavisme, Tchèques, Serbes, Bulgares, revendiquent leur indépendance. Des peuples d'Extrême-Orient, qui semblaient à jamais momifiés dans la routine, rajeunis soudain par un patriotisme ardent, entrent en concurrence avec les grandes puissances. Les peuples asservis comme l'Irlande, démembrés comme la Pologne, témoignent d'une vitalité indomptable, et entretiennent dans leurs temples et à leurs foyers la flamme d'un patriotisme mystique.

Le trait le plus caractéristique nous est donné par le peuple juif, cet échantillon d'antiquité qui date d'avant les Pyramides. Jamais race d'hommes, quoique dispersés dans le monde entier, ne forma un faisceau aussi tenace, aussi opiniâtre, aussi patriote, aussi *séparatif* des autres peuples, et en même temps ne contribua plus à la propagande internationale. C'est par les Communautés juives que le christianisme commença à se répandre. M. James Darmsteter a rattaché à l'esprit juif l'œuvre de Voltaire et de la Révo-

lution française, ce qui est sans doute exagéré. Mais des juifs, à commencer par Karl Marx, qui a exercé sur le mouvement prolétarien une influence analogue à celle de Rousseau sur la Révolution française, sont, en Allemagne et en Autriche, à la tête de cette Internationale rouge qu'ils opposent à l'Internationale dorée des capitalistes où d'autres juifs jouent un rôle prédominant (1). — Or, voici que nous voyons poindre chez quelques-uns d'entre eux la velléité nostalgique d'entreprendre un nouvel exode vers leur pays d'origine, la Judée, de recouvrer la patrie perdue depuis leur dispersion. La Bible, la Synagogue, le Comptoir ne leur suffisent plus. Las de ses pérégrinations éternelles, Ahasverus, le Jean-Sans-Terre entre tous les peuples, secoue de ses sandales la poussière des grands chemins, et ne veut plus fouler que le sol sacré de Sion. C'est qu'entre lui et les autres peuples, malgré les principes de 89, la tolérance, les lumières, il ne peut régner qu'une sympathie imparfaite : trop de siècles d'injure, de mépris et d'oppression, d'une part; de haine, de dissimulation, de vengeance masquée, d'autre part, entre leurs pères et les nôtres, ont affecté le sang des enfants (2). La brèche de mortelle inimitié est irréparable. De cette conviction est né le mouvement *sioniste*.

Ainsi, fait infiniment remarquable et sur lequel on ne saurait trop attirer l'attention, tandis que les doctrines, les découvertes, les institutions capables de rapprocher les hommes, se multiplient, par un phénomène concomitant les nations et les races tendent partout à accuser leur personnalité, à faire prévaloir leur

(1) M. VANDÉREM a mis ce contraste en relief dans son roman : *Les Deux Rives*.

(2) CH. LAMB, *Essais*.

génie propre, leurs passions maîtresses, leurs aptitudes esthétiques, leur tour d'esprit, leur caractère moral, leurs qualités et leurs défauts. Un instinct invincible les pousse à la concurrence dans la conquête de la planète, à la lutte pour la prééminence dans l'œuvre de la civilisation.

La France, qui joua dans cette œuvre un rôle si glorieux, n'y renonce pas pour l'avenir. Un des chapitres les plus remarquables du livre de M. Legrand est consacré à la formation historique de la patrie française. Dans le présent nous avons à vaincre la tradition révolutionnaire, à contenir la démocratie aventureuse par la démocratie laborieuse. A travers les épreuves la nation a donné de telles marques de vitalité qu'on ne doit pas désespérer de l'avenir. En même temps que l'expansion coloniale d'une plus grande France, un mouvement décentralisateur se propage en faveur des plus petites Frances, des patries locales, qui apprennent à chérir la grande (1). L'armée, c'est-à-dire la nation en armes, est devenue la plus haute expression de la patrie intangible. L'armée prussienne a fait l'Allemagne unie et forte : la flotte anglaise maintient la richesse et la puissance du Royaume-Uni. C'est sur l'armée que reposent nos espérances. Nous pourrions, à la rigueur, nous passer de professeurs de philosophie, de stylistes, d'ironistes, de pornographes, de rhéteurs, de critiques, de grammairiens, de philologues, de paléographes et de lexicographes, d'*intellectuels* et de *déracinés*, mais nous ne pourrions vivre indépendants sans soldats à nos frontières, sans chefs énergiques, habiles et respectés.

« Il n'est pas de plus beau spectacle, a écrit un his-

(1) *La Décentralisation*, par Ch. Maurras, brochure. (*Revue encyclopédique.*)

torien, M. Hanotaux, que celui de millions d'habitants d'une même terre, qui s'imposent pendant des siècles une même discipline pour créer une force supérieure, faite du concours et du sacrifice de toutes les volontés. » Si ce concours, ce sacrifice viennent à manquer, la décadence est proche, et la verge de fer du conquérant n'est pas loin.

VII

L'ÉVOLUTION DE LA MORALE

Nul n'aurait songé, il y a quelques années, à entretenir le public de morale, à troubler de ces questions le lecteur frivole. Mais on s'étudie maintenant à réformer les mœurs; cela ne nous rappelle-t-il pas le goût du dix-huitième siècle finissant pour la sensibilité de la vertu?

Plût au ciel que ces polémiques retentissantes engagées sur la question sociale et la question morale se réduisissent à une querelle philosophique! Parmi les combattants, certains occupaient hier le pouvoir et conspirent par tous les moyens à s'en emparer demain : ils ne cachent pas leur volonté d'imposer des théories d'éducation et de gouvernement. Chacun de nous est menacé.

On se souvient encore du bruit que souleva naguère une brochure intitulée : *le Devoir présent* (1). Elle venait à l'heure propice : on était écœuré d'un naturalisme brutal. L'auteur, M. Paul Desjardins, inaugurait en France la prédication laïque à la manière anglaise, alliait l'esthétique à la morale. Son apostolat, plein de grâce littéraire et d'onction, non point naïve, mais sérieuse, s'est élargi, depuis, dans une « Union

(1) Paris, Armand Colin.

pour l'action morale (1) » et a dépassé la portée d'un changement de conversation dans la loquace société parisienne, toujours à l'affût des nouveautés.

M. Desjardins ne travaille qu'à nous persuader, à nous séduire. M. Léon Bourgeois, un politicien doublé d'un professeur d'altruisme, prétend nous contraindre. Il ne vise à rien moins qu'à supprimer l'égoïsme, refondre la nature humaine sur le type néo-jacobin. A la solidarité (2) obligatoire, il donne comme sanction non plus le couperet de la guillotine, mais les doigts crochus du fisc.

Dans cette œuvre d'intérêt social, M. Brunetière a plus confiance en l'Église qu'en l'État, en la foi qu'en la science (3). Il revendique énergiquement (4) contre M. Berthelot (5) les droits de la croyance, parce qu'il estime que la société en retire d'immenses bienfaits.

Nous n'avons ni qualité, ni autorité qui nous permettent de nous mêler à ce débat. Avant de risquer une solution, nous aurions à chercher la bonne méthode qui nous y conduise. On n'est que trop porté, sur ces matières, à s'inspirer d'idées préconçues : on ramène l'humanité à un type abstrait, on se plaît à l'embellir ou à l'enlaidir d'une façon systématique. Les uns adoptent la théorie de Rousseau : l'homme est bon par nature, restituons-le à sa bonté native en atténuant ou en supprimant l'inégalité des conditions. Les autres, avec Joseph de Maistre, jugent les hommes incurablement viciés par la tare originelle, et ne voient

(1) Cette Union publie un Bulletin qui porte le même titre.

(2) *La Solidarité*, brochure; Paris, Armand Colin.

(3) *La Renaissance de l'idéalisme*, brochure ; Paris, Didot.

(4) Préface au livre de M. Balfour, *Les Bases de la croyance*; Paris, Mongredien.

(5) *Science et Morale*, par M. Berthelot; Paris, Calmann Lévy.

de remède possible que dans les disciplines religieuses. Les sceptiques, enfin, estiment que la plupart des humains témoignent de moins de folie et de méchanceté que de médiocrité foncière, parfois de bassesse et de platitude, et n'aperçoivent guère le moyen de les métamorphoser en vrais chrétiens ou en stoïciens, en serviteurs du devoir.

Le parti pris empêche d'ouvrir les yeux, de regarder autour de soi, de rectifier ses jugements, selon l'occurrence. Avant de se demander comment les hommes devraient agir, l'essentiel serait de pouvoir se rendre un compte assez exact de leur conduite véritable. La morale positive est une science d'observation. C'est bien ainsi que l'a comprise Herbert Spencer. Son dernier livre porte ce titre caractéristique : *La Morale des différents peuples* (1).

Spencer constate l'extrême variété des mœurs, aux diverses époques, sous les différentes latitudes. Ici, c'est une gloire de tuer son semblable: là, un crime ; une honte de posséder plusieurs femmes ou de ne jouir que d'une seule. La piété commande tantôt d'assommer ses parents, au premier signe de vieillesse; tantôt de prolonger leurs vieux jours. La pudeur exige que le visage soit couvert ou s'accommode de l'absence de tout voile. Des contradictions non moins flagrantes subsistent entre les peuples civilisés sur l'honneur, la justice, etc. Sous l'influence du préjugé national, Spencer lui-même envisage la perte de nos provinces comme le châtiment mérité de notre humeur agressive.

Il ne pousse pas l'analyse assez avant. Au sein d'une même nation, les mœurs et la morale se nuancent et se diversifient entre les classes, les groupes sociaux,

(1) Paris, Guillaumin.

les conditions, les individus. Ici encore, Spencer nous en fournit à son insu un piquant exemple : il préconise, au nom de la morale, l'habitude anglaise de boire entre amis, « du vin même en grande quantité », coutume tenue en abomination par les Sociétés de tempérance. Aucune enquête méthodique n'a encore été conduite, au point de vue des mœurs, sur les différentes couches sociales. Nous ne connaissons rien d'analogue à l'œuvre économique de M. Booth sur le *Peuple de Londres*, sauf. dans le domaine du roman, *la Comédie humaine*, de Balzac, plus instructive peut-être que tant de traités de sociologie dont on nous accable.

Nous y puisons la juste idée que tout état social se compose d'espèces aussi variées que le monde animal, ayant chacune des façons particulières de pourvoir à leur subsistance, de s'ébattre, de s'unir, de lutter contre les espèces voisines, et de formuler sur tous les actes des jugements conformes aux intérêts du groupe. Les mobiles, toujours les mêmes, poussent à agir, selon les circonstances, dans des directions très opposées. La confusion de la pensée morale provient de cette diversité des mœurs. Les types du bien et du mal, du juste et de l'injuste, ou, pour parler comme Nietzsche, la table des valeurs morales, se modifient avec les traditions, les usages, les nécessités. Les conditions sociales n'étant pas les mêmes, le bien-être social apparaît sous un jour changeant. Chaque morale n'est que l'utilité sociale d'une pratique mise en maxime. En réalité il faut entendre par ce mot morale : *les mœurs régnantes et l'opinion sur les mœurs, déterminée par le caractère de chacun et le milieu social où il vit.*

Tant de morales de la vie quotidienne et de l'expérience ne s'accordent guère, il est vrai, avec la morale idéale, la morale de protestation contre les mœurs, une, absolue, universelle, des philosophes et des livres saints.

On se conforme à la morale du dimanche, qui reçoit tant d'accrocs dans la semaine, en aimant le prochain *in abstracto*, et en le jugeant avec une affreuse sévérité *in concreto*.

Est-ce à dire que le niveau de la moralité générale demeure toujours aussi bas et qu'il faille désespérer de tout progrès ? Spencer rappelle que l'histoire de l'Europe fut remplie, pendant mille ans, de guerres perpétuelles, publiques et privées, de meurtres et de rapines. La paix est devenue plus longue et plus fréquente. L'idée de justice, avec des pénalités régulières et de plus en plus adoucies, s'est dégagée peu à peu de la vendetta farouche et aveugle. La générosité, le pardon jouissent de l'estime générale. La véracité même, qualité rare et précieuse, tend à s'accroître. D'après Spencer, les hommes d'État anglais se montrent aujourd'hui beaucoup moins faux qu'au temps de la reine Élisabeth ; et il déplore comme un fâcheux paradoxe, presque comme un scandale, l'engouement de M. Gladstone pour Homère et son héros Ulysse, le prince des menteurs.

Ces améliorations successives, dont chacun complètera aisément le tableau, à quelles causes, à quelles influences devons-nous les rapporter ? On comprendra sans peine l'importance capitale de la réponse : tout système d'éducation en dépend et en découle. L'école positiviste cherche les preuves d'un développement parallèle de la moralité et de la science. Buckle a soutenu qu'aucune découverte n'a été faite en morale depuis le temps de Confucius et de Hillel. L'institution religieuse contribue à maintenir la somme de moralité existante ; elle ne peut l'accroître, car elle est soumise elle-même aux conditions supérieures qui déterminent l'État social. La science, au contraire, étend l'adoucissement des mœurs d'une part,

en diminuant la folie des imaginations, l'aveuglement des superstitions, d'autre part, en modifiant profondément par ses inventions les conditions de la vie, et, par suite, les rapports des hommes entre eux. Dans l'état de guerre absolu, les sociétés humaines ne pouvaient se maintenir, s'accroître que par la conquête : de là une morale de l'inimitié au dehors, une coopération forcée, autrement dit le despotisme au dedans, l'esprit d'agression, de ruse et de mensonge. Au fur et à mesure du développement industriel qui procure aux hommes le moyen d'étendre indéfiniment leur bien-être, la morale de la paix internationale gagne du terrain : les contrats sont mieux respectés, parce que chacun trouve son intérêt à leur observance; la coopération devenant volontaire, l'obéissance politique est restreinte. Les peuples se sentent plus libres et plus heureux.

Autant que la morale sociale, la morale individuelle tire profit de cette évolution. La sanction de la conduite tend à se dégager de l'autorité temporelle et spirituelle, à s'affranchir de l'idée de châtiment et de récompense, voire même des jugements de l'opinion, à se transporter dans la conscience. Ce n'est sans doute encore que le cas d'une élite restreinte. Mais, selon Spencer, cette élite ira toujours s'accroissant, à mesure que l'homme comprendra mieux son intérêt, qu'il verra dans l'honnêteté la meilleure des politiques, qu'il éprouvera mieux l'avantage des sacrifices réciproques, qu'il rencontrera dans les sentiments *ego-altruistes* généralisés les meilleures conditions du bonheur. Dans son *Essai d'une morale sans obligation ni sanction* (1), M. Guyau a poussé ces raisonnements optimistes à leurs dernières conséquences. Il prévoit un état de l'humanité où l'homme pourra se

(1) Paris, F. Alcan.

passer non seulement d'un Dieu et d'un maître, mais même d'une foi et d'une loi, parce qu'il sera devenu d'une bonté *organique* : la contrainte lui sera aussi étrangère que le repentir. Il fera de plus en plus son devoir, tout en ayant perdu la notion du devoir, parce qu'il l'aura dépassée. La conclusion de M. Berthelot couronne ces grandes espérances. Sur la terre, désormais riante et commode à tous, grâce aux progrès de la chimie, les hommes n'éprouveront plus ni douleurs morales, ni l'inquiétude du problème de leur destinée, ni l'effroi de la mort.

Partis de l'observation, nous aboutissons ainsi au pur prophétisme. Hâtons-nous de constater que, tout à l'opposé de Tolstoï, Spencer est bien loin de croire que *les temps sont proches*. L'humanité accomplit son acheminement vers la perfection à pas de tortue boiteuse, parfois même à pas d'écrevisse. Il lui faudra peut-être des milliers et encore des milliers d'années pour se rapprocher sensiblement de son idéal. Jetez quelques ombres sur le tableau enchanteur, considérez le revers de la tapisserie.

La civilisation par certains côtés ressemble fort à une maladie. Même pour ses privilégiés, elle distille un mécontentement sans fin, elle exaspère les désirs, elle affaiblit les volontés, et il semble que l'homme, à mesure qu'il gagne de l'empire sur la nature, soit exposé à en perdre sur lui-même.

Des fléaux ont disparu de la surface du globe; la peste et la lèpre ne seront bientôt plus qu'un souvenir; mais est-il un seul vice, orgueil, dureté, défaveur, cupidité, animosité, joie du mal, qui soit anéanti ? Tous fleurissent, au contraire, au sein des sociétés avancées, avec plus d'éclat peut-être que chez les tribus primitives. La volonté mauvaise est seulement tempérée par la réflexion et la prudence. On n'assas-

sine plus par le poignard, mais par la calomnie. Une âpre concurrence a succédé à la guerre privée. Il est insensé de croire que l'ère des conquêtes va se clore. Nous ne sommes pas anthropophages, mais nous restons *sociophages*. Aux yeux de Spencer, les Anglais jouent en Afrique le rôle de sauvages vêtus de gros drap en face d'autres sauvages couverts de peaux de bêtes. Il cite le sermon d'un évêque anglican sanctifiant la guerre. Une mince couche de christianisme et d'humanité, toujours prompte à s'écailler, recouvre ainsi un fond épais d'antique barbarie.

Gardons-nous donc de ces utopies dangereuses qui reçurent en France, à la fin du siècle dernier, un démenti si cruel et si imprévu.

THÉORICIENS SOCIALISTES

I

P.-J. PROUDHON (1).

Proudhon commença sa carrière d'écrivain socialiste, en 1840, par un Mémoire retentissant qui, à la façon du paradoxe de Rousseau, le tira soudain de l'obscurité. Le titre : *Qu'est-ce que la propriété?* rappelait la brochure de Sieyès. Proudhon emprunte sa réponse à Brissot : *la Propriété, c'est le vol*, non sans se flatter qu'il donnait par là le signal de la révolution sociale, comme Sieyès avait donné le signal de la révolution politique.

D'après Proudhon, la société actuelle repose sur les trois colonnes du despotisme, de l'inégalité, de la propriété; au-dessus flotte la justice qui devrait être à la base. Les deux premières injustices sont les suites de la troisième, car la propriété crée l'inégalité, et le despotisme n'existe que pour la maintenir. Or, *justice* est pour lui synonyme d'*égalité*.

(1) *P.-J. Proudhon, sa Vie, son Œuvre, sa Doctrine*, par ARTHUR DESJARDINS; 2 vol. in-12, Paris, Perrin, 1896. M. HENRY MICHEL (*L'Idée de l'Etat*), M. FLINT (*La Philosophie de l'histoire en France*) et surtout M. K. HILLEBRAND (*Histoire de la monarchie de Juillet*).

Remarquez ici l'erreur fondamentale de Proudhon. L'idée de *justice* et l'idée d'*égalité* ne se pourraient concilier que si les hommes étaient égaux. Mais la physiologie, la psychologie et la simple observation nous révèlent que la nature, aristocrate incorrigible, établit entre les hommes des distances bien autrement grandes que celles de la fortune et du rang, des différences qui ne se laissent pas abolir. Dès lors la stricte justice exigerait que *chacun fût traité selon ses capacités, et chaque capacité selon ses œuvres*. Proudhon n'a pas assez de sarcasmes pour cette formule des saints-simoniens : « Qui jaugera les capacités? s'écrie-t-il : l'estimation des capacités est une offense à la dignité personnelle. » Si tous les hommes ne sont pas identiques, tous les hommes se valent : « Il n'y a pas de supériorité réelle. Le plus beau génie est un enfant sublime. Le talent est l'attribut d'une âme disgracieuse. La part prélevée par le talent est une rapine. » Proudhon écarte même la propriété littéraire.

Cette thèse aboutit donc à nier sinon le rôle de l'intelligence, du moins son droit à une rémunération. Trois facteurs concourent à la formation et à la distribution des richesses : l'intelligence, le travail et le capital. Pour Proudhon, comme pour la plupart des socialistes, il n'y a que le travail manuel qui compte. L'inventeur, l'entrepreneur, l'ingénieur, qui font mouvoir des milliers de bras, prélèvent, par le profit qu'ils se réservent, un tribut sur le salaire de l'ouvrier qui se trouve ainsi spolié. *A fortiori* l'intérêt du capital, malgré les risques qu'il court, ne se peut justifier. Le propriétaire récolte, bien qu'il n'ait pas semé, consomme, bien qu'il ne produise pas, jouit, bien qu'il ne travaille pas. La propriété rend par conséquent le vol possible. C'est le dernier privilège, que la Révolution

a démasqué après avoir abattu tous les autres, le dernier des faux dieux.

Proudhon s'est attaché à réfuter les théories sur l'origine de la propriété, et il a lui-même formulé à ce sujet trois théories successives. Nous renvoyons, sur ce point, le lecteur à M. Desjardins.

Aux maux qui résultent de la propriété privée, Proudhon n'oppose pas, comme les autres socialistes, le bienfait de la communauté des biens. Le remède serait pire que le mal. Prétendre enrichir tout le monde en dépossédant chacun, obvier aux inconvénients de la concentration de la richesse entre quelques mains en achevant de la concentrer entre les mains d'un propriétaire unique, l'État, lui semble de la dernière absurdité. Il combat par les mêmes arguments l'impôt progressif des radicaux. Tout communisme repose sur l'idée de la bonté naturelle de l'homme, sur l'illusion monstrueuse que, par l'établissement de la communauté des biens, l'altruisme va prendre aussitôt la place de l'intérêt personnel dans l'organisme social, que nul ne songera plus à empiéter sur son voisin, à l'exploiter. Or, d'après Proudhon, sur cent individus, on peut compter quatre-vingt-dix-sept coquins. L'idéal communiste, c'est l'humanité attachée comme des huîtres côte à côte sur le rocher de la fraternité, dans une uniformité béate et stupide : en réalité, le communisme aboutit, comme à Sparte et au Paraguay, à un joug de fer, à l'anéantissement de la personnalité insoumise de l'homme, de la libre activité, de la responsabilité; et cela au profit des inertes, des paresseux et des incapables. La propriété privée conduit à l'exploitation des faibles par les forts, le communisme, à l'oppression des forts par les faibles. L'humanité ne progresse que par un éternel combat sous forme de concurrence ou de guerre. Proudhon est un

avocat de la guerre ; il va jusqu'à concilier le droit de conquête et la justice.

Il n'est pas plus tendre pour l'économie politique que pour le communisme : il déclare que les solutions des économistes, leurs hypothèses, leurs lois de l'offre et de la demande, de la liberté du travail, organisent le privilège de la misère. Proudhon croit tenir la balance entre les traditions économistes et les utopistes. La vérité qu'il prétend démontrer n'est pas très convaincante pour les gens pratiques.

Il conserve la propriété privée sous forme de possession perpétuelle, même l'héritage, ainsi que le mode de production privée ; il s'agit seulement d'en écarter le principal inconvénient, l'argent et l'intérêt qui créent l'inégalité, permettent au capitaliste de vivre sans rien faire. Pour cela, il suffirait de constituer des banques populaires d'échange. Le tailleur apporterait son habit à la banque et recevrait un bon de travail, qui lui permettrait de se procurer n'importe quel objet équivalent. Mais comment établir la valeur fixe de chaque objet ? Proudhon — l'anarchiste ! — en arrive à proposer un tarif général, un *maximum* ayant pour base la matière première et le temps de travail employé à façonner la marchandise, et il charge l'Académie des Sciences d'établir ce *maximum*. Les bons en papier seraient un succédané de la monnaie. Il ne songe pas que la spéculation pourrait s'en emparer et le crédit de l'ouvrier en souffrir, puisque celui-ci ne saurait vendre une promesse de travail. Il voit bien d'ailleurs ce qui échappe d'ordinaire aux socialistes, à savoir que, si son but était atteint, il en résulterait non l'abondance mais la gêne. Il s'en félicite, car la pauvreté est la condition du travail. La mesure du progrès ne doit être cherchée ni dans les arts, ni dans le luxe

immoral et corrupteur, mais dans tout ce que l'individu gagne en virilité, en indépendance, en justice, en égalité.

Lorsque Proudhon tenta de passer de la théorie à l'application et d'organiser sa banque d'échange, il aboutit à un fiasco. La panacée du *Mutuellisme* alla rejoindre le *Phalanstère* et l'*Icarie*.

La philosophie politique de Proudhon, l'*anarchie*, se rattache étroitement à sa doctrine économique. Les gouvernements ne sont là que pour maintenir au pouvoir les classes possédantes. Il combat donc le pouvoir, comme il a combattu la propriété. Ennemi juré de l'État, qu'elle qu'en soit l'étiquette, monarchique ou jacobine, il ne veut pas le réformer, mais le détruire. Plus d'Assemblées, plus de tribunaux, plus de diplomatie, plus d'armée, plus d'autorité quelconque. L'*an-archie* ne doit cependant pas être confondue avec le désordre et le chaos. Elle représente, au contraire, la plus haute expression de l'ordre et se concilie avec l'égalité absolue. Absence de maître, de souverain, mais non absence de règle, d'organisation. La société se constitue elle-même par associations locales, professionnelles, par groupes corporatifs unis en de libres contrats, et avec leur police pour en assurer l'exécution. La production nationale et internationale sera réglée au moyen des statistiques que fournira l'Académie des Sciences. Au gouvernement des personnes, on substituera ainsi l'administration des choses. L'anarchie de Proudhon est la négation engendrée par le socialisme d'État de Louis Blanc.

Un régime anarchique ne peut évidemment s'établir avec de grandes nations. Aussi Proudhon était-il violemment hostile au principe des nationalités. Il voulait voir les peuples se dissoudre en petites communautés. C'est l'idée de la Commune. Il dut reconnaître

finalement que l'anarchie est un idéal qui ne peut être atteint : l'on devait se contenter de la décentralisation sous forme de Fédération.

Ruiner l'autorité temporelle n'est rien, si on laisse debout l'autorité spirituelle. Proudhon s'attaque avec une égale furie à l'idée de Dieu et à l'Église catholique. Dieu c'est le mal, Satan c'est le bien. Il reprochait presque à Renan de lui avoir volé son sujet, en écrivant la *Vie de Jésus*. Il oppose la justice à la piété, la moralité à la religion. Il est un des Pères de la morale indépendante.

L'influence de Proudhon se retrouve dans les écoles les plus opposées du socialisme contemporain. De l'anarchisme « scientifique » procède l'anarchisme mystique et destructeur de Bakounine. Proudhon s'était arrêté à mi-chemin. Mais, à quoi bon s'affranchir de la tyrannie extérieure d'un Dieu ou d'un Pape, si vous faites de votre conscience morale votre tyran ? A quoi sert de crier : *Ni Dieu, ni Maître*, si vous n'ajoutez aussitôt : *Ni foi, ni loi* ?

Karl Marx a traité Proudhon du haut de sa grandeur. Le marxisme est une doctrine autoritaire, dictatoriale, aux antipodes de l'anarchisme. Marx se rit des idées romantiques d'égalité, de justice; il prétend fonder son collectivisme sur l'observation des faits, sur une évolution fatale. Mais la pierre angulaire de son système, la théorie de la valeur, de la *plus-value* dérobée par l'entrepreneur au travail de l'ouvrier, est identique à celle de Proudhon. Si Proudhon n'a point, comme Marx, systématisé la guerre des classes, il l'a violemment prêchée. Nul plus que lui n'a contribué à séparer la bourgeoisie et le prolétariat en deux camps irréconciliables, à donner à la République de 1848 « un masque de Gorgone ». « Ou la République, disait il, emportera la propriété, ou la propriété em-

portera la République. » La réaction césarienne n'a pas eu de meilleur allié.

Quand, à la suite de la liberté octroyée par l'empire, le mouvement ouvrier commence à renaître, à s'organiser, vers 1863, à la veille de la fondation de l'internationale, les hommes modérés qui le dirigent sont des disciples de Proudhon. Son influence est sensible dans le manifeste des *soixante*, qui demandent que la classe ouvrière soit représentée au Parlement, qui ne veulent plus faire servir les souffrances du peuple à la rhétorique et à l'ambition des avocats et des journalistes que Proudhon traitait de *pourceaux*. Reléguant ses théories dans un lointain avenir, Proudhon recommandait aux travailleurs d'abandonner la politique aux politiciens, de faire passer au premier plan l'émancipation économique. L'instrument des réformes sociales lui importait peu et il se fût accommodé de Napoléon III comme de Louis-Philippe. Il jugeait bon de faire l'économie d'une révolution. Son cœur saigne pour les ouvriers, ses frères ; mais il ne les flatte pas comme les socialistes bourgeois tels que Louis Blanc ; il leur dit de dures vérités. « Sous la violence de ses formules, il cache la modération de ses conseils. » Point de cruautés, point de spoliations : qu'ouvriers et patrons se tendent la main. Il espère voir le patronat insensiblement remplacé par l'association; la participation aux bénéfices sera de même un acheminement vers le mutualisme. L'esprit de révolution et l'esprit de réforme se contredisent et se combattent chez Proudhon, et le second parfois l'emporte.

La réfutation de Proudhon nous est fournie par Proudhon lui-même, par sa correspondance et par sa vie qu'il faut prendre comme la contre-partie de son œuvre, ainsi que l'a fait si judicieusement M. Desjardins. Dans une lettre à Charles Edmond, écrite de

Sainte-Pélagie en 1852, après des déceptions et des déboires qu'il prévoyait dès le début de 1848, il renie sa théorie égalitaire, il juge les hommes comme pourrait le faire le plus autocrate des esprits, un Renan, voire un Nietzsche :

L'humanité, ce ne sont pas ces masses brutales, toujours prêtes à crier : « Vive le roi ! Vive la Ligue ! »

L'humanité, c'est cette élite, qui constitue le ferment des siècles et qui fait lever toute la pâte.

Dès lors tout le système proudhonien s'écroule comme un château de cartes. Sacrifier l'élite à la foule serait un crime de lèse-humanité.

Après avoir détruit théoriquement la propriété, illégitime dans son principe, il la rétablit pratiquement comme légitime dans son but, la constitution de la famille. Sur l'institution de la famille, Proudhon, homme de mœurs austères, cordiales et simples, n'a jamais varié. Il voudrait la voir constituée en patriarcat, avec l'autorité illimitée du père de famille. Cet égalitaire farouche n'admettait point l'égalité des sexes. La femme, c'est la bête à gésine, la laitière de l'homme, créature passive ou lascive, ménagère ou courtisane. La femme devrait toujours dire à son mari « Monsieur ». Le divorce n'est qu'un encouragement au libertinage. Mieux vaudrait la femme recluse qu'émancipée, car son émancipation marque l'avènement de la *Pornocratie*.

A côté de la famille et de la propriété, il tolère enfin la religion. Il lui est arrivé d'écrire que Rome est la seule garantie de la morale. Nous nous souvenons de l'ironie q u'inspirait à Mme Ackermann la vue d'un crucifix suspendu dans la chambre de Mme Proudhon.

On conçoit, après cela, que M. Paul Lafargue traite Proudhon de réactionnaire et qu'un autre socialiste

ait invité les filles des conservateurs à planter des rosiers sur son tombeau. Mais Proudhon a fait un grand mal. Talent supérieur, âme chaleureuse, orgueilleux sophiste, si épris qu'il fût de vérité, il a puissamment contribué à embrouiller les têtes, à enflammer les cœurs. Il a eu beau essayer de reprendre, d'atténuer ses idées, la flèche n'appartient plus à l'archer dès qu'elle a quitté l'arc et ses flèches sont souvent empoisonnées.

II

SECTES SOCIALISTES

Au pur point de vue doctrinal, et en écartant l'anarchisme, qui se subdivise en plusieurs sectes, il existe en France trois écoles socialistes. Le socialisme empirique de M. Brousse s'attache surtout à rechercher les applications possibles dans la commune, par l'organisation des *services publics* (1). L'école éclectique, dont il faut chercher l'expression dans *le Socialisme intégral* de M. Benoît Malon et dans *la Revue socialiste*, est un système assez flottant, qui prétend embrasser toutes les aspirations sociales du siècle. Avec le marxisme, au contraire, nous sommes en présence d'une conception du monde à la fois très vaste et très liée, et qui exclut tout élément étranger. Nous ne possédons pas, il est vrai, sur l'œuvre de Marx et d'Engels une de ces belles synthèses (2) comme M. Faguet nous en a donné, par exemple, sur Saint-Simon et Auguste Comte. Mais on en trouvera les éléments dans les brochures de M. Lafargue, dans *le Capital*, résumé par M. Deville, et son

(1) Voir *La Propriété et les Services publics*, brochure par PAUL BROUSSE, 1883, et la critique de M. GUESDE : *Services publics et Socialisme*, 1883.

(2) Voir l'étude de M. W. SOMBART sur *Frédéric Engels* ; Berlin, 1895.

livre déjà cité *Principes socialistes*, enfin dans la revue intitulée *Le Devenir social*, fondée presque exclusivement, en 1895, pour l'élucidation de la philosophie et de l'économie marxistes, et qui comptait parmi ses collaborateurs M. Kautsky, le dépositaire de la doctrine depuis la mort d'Engels.

Le système de Marx et d'Engels, malgré son unité, n'est pas sorti tout armé de leur cerveau. Il a ses origines dans la philosophie allemande, le socialisme français, et le mouvement ouvrier anglais au milieu du siècle. A Hegel, Marx a emprunté l'idée du perpétuel devenir; famille, propriété, religion, n'ont rien d'immuable, de sacré. Le matérialisme marxiste se rattache à celui de Feuerbach. L'idéal n'est que le reflet du réel dans l'esprit de l'homme. Toute la sociologie de Marx découle de sa psychologie, qui le rapproche de ce dédaigneux aristocrate La Rochefoucauld, et ne diffère pas sensiblement de celle des économistes classiques. Ce sont les mauvais instincts, c'est le *Bœse*, à quoi nous devons, comme le veut Hegel, la marche vers le progrès. Le marxisme n'est pas immoral, il est *amoral*. Les intérêts créent des groupes d'intéressés, c'est-à-dire des classes sociales en lutte les unes avec les autres. Marx et Engels ont emprunté à Augustin Thierry, à Guizot, leur théorie de la *lutte des classes :* M. Plechanow le montre surabondamment dans un article du *Devenir social*. Depuis 1830, la bourgeoisie triomphante voit se dresser devant elle le prolétariat créé par la grande industrie; et cette transformation industrielle porte dans ses flancs une société nouvelle. Il ne s'agit, en effet, dans toutes les luttes de l'histoire, que des intérêts matériels, le développement économique étant, d'après Marx, le fondement de toute vie sociale. C'est là le résumé trop succinct de sa conception matérialiste de l'histoire.

Toutes les sociologies se ramènent à un premier principe différent. Renan aperçoit surtout dans le développement de l'humanité l'aspect religieux. Buckle pose, en unique loi du progrès, l'accroissement de l'intelligence et de la science; et M. Tarde a repris cette thèse, en donnant un rôle prépondérant à l'invention et à l'imitation. Marx ne voit à travers l'histoire que des transformations économiques, dominant la vie sociale, politique, religieuse, intellectuelle. Cette thèse n'est pas le dernier mot de la sociologie; mais elle jette des rayons de lumière sur des faits laissés dans l'ombre par les historiens; elle éclaire l'histoire d'un nouveau jour.

On a comparé Marx à Darwin, on l'a rapproché de Balzac. Sous toutes les passions et les institutions humaines, Balzac dévoile le rôle, l'importance de la richesse, de la question d'argent.

Dans une étude sur les mœurs bourgeoises, publiée par *le Devenir social*, M. Bonnier fait alterner les citations de Balzac avec celles de Marx. On a considéré l'évolution des genres littéraires au point de vue du darwinisme : M. Lafargue observe l'évolution de la langue, avant et après 1789, l'école romantique sous l'Empire et la Restauration, à la lumière de la théorie marxiste des classes, et se rencontre avec Mme de Staël, qu'il faudrait ainsi ranger parmi les précurseurs de Karl Marx.

A la philosophie marxiste de l'histoire se rattache étroitement le système d'économie socialiste de Marx. Autrefois, avec le système du petit atelier, la production était individuelle, ainsi que le profit. Les progrès du machinisme tendent de plus en plus à concentrer les capitaux entre quelques mains, et à prolétariser les masses ne vivant que de salaires, exposées aux crises et au paupérisme. La production est collective, la répar-

tition, individuelle. Le résultat est fatal : les expropriateurs seront expropriés. Ainsi, la société capitaliste fournit elle-même les instruments de sa ruine.

Dans son livre *le Capital*, Marx analyse cette évolution du capital. Il a un point de contact avec Proudhon, lorsqu'il prétend établir que les profits capitalistes sont faits de travail non payé, prélevés sur le salaire normal de l'ouvrier. Mais, dans son troisième volume, n'a-t-il pas restreint au passé cette théorie qui n'est guère soutenable dans le présent ? On se souvient de la curieuse discussion qui s'est élevée à la Chambre sur ce sujet entre M. Deschanel et M. Guesde. M. Guesde contestait à M. Deschanel une citation empruntée à Engels lui-même dans *le Devenir social*, et lui reprochait, le premier jour, une coquille matérielle, et, le second jour, après vérification, une coquille intellectuelle; lorsqu'il semble bien, d'après une note de *la Société nouvelle*, que c'est M. Guesde qui n'a pas compris Marx. D'ailleurs, *le Capital*, de l'aveu de Liebknecht, est comme la Bible : on l'interprète dans tous les sens, en se dispensant souvent de le lire. La noix est si dure que les exégètes risquent de s'y casser les dents.

La théorie marxiste, aussi bien historique qu'économique, a pour but principal d'animer les masses de l'esprit de lutte des classes et de leur donner une sécurité absolue, quant au résultat de cette lutte, présenté comme une nécessité de nature.

Les marxistes ont fondé, dans tous les pays, des partis qui ont leur centre de gravité en Allemagne. En France, le parti marxiste a commencé à s'organiser à partir de 1877, sous l'influence de M. Guesde, de M. Lafargue, de M. Deville.

Le marxisme porte l'empreinte indélébile du temps où il a été conçu. Au même titre que la philosophie

de Taine, l'esthétique de Flaubert, la peinture de Courbet, il est une froide et dure réaction contre le spiritualisme et le romantisme révolutionnaires qui aboutirent à l'échec de 1850.

Mais on s'est également lassé du naturalisme. Vers 1885 un vent d'idéal s'est mis à souffler du ciel bleu. A l'école du *plein air* a succédé celle du clair-obscur, du symbolisme ; à la peinture de Courbet, celle de Carrière et de Puvis de Chavannes. Le petit monde socialiste n'a pas échappé à cette influence. Comme on a vu les disciples les plus fidèles de M. Zola publier un manifeste contre lui, MM. Malon, Rouanet, Fournière, Veber, se séparèrent avec éclat des marxistes en 1885, et en donnèrent les raisons dans la *Revue socialiste*. Sans répudier Marx, les idéalistes revendiquent, pour les socialistes français, la gloire d'avoir les premiers formulé les doctrines essentielles du collectivisme. Dans sa thèse latine pour le doctorat (1891), un néophyte, M. Jaurès, après avoir passé en revue la philosophie allemande et le socialisme allemand, concluait par un magnifique éloge du socialisme intégral de Benoît Malon : *In eo socialismum... quasi ipsam humanitatem videmus*. Il a soutenu contre M. Lafargue une conception idéaliste de l'histoire opposée au matérialisme.

Mais les marxistes ont toujours poursuivi par le fer et le feu les socialistes dissidents, non moins méprisés par eux que les représentants de l'économie politique « bourgeoise ». M. Deville a traité les broussistes de « clique » ; quant au socialisme de Benoît Malon, dans lequel M. Jaurès voit « se refléter l'humanité tout entière », M. Deville le juge tout au plus bon « pour les francs-maçons et les spirites ».

En réponse à M. Deville, M. Renard, dans la *Revue socialiste*, raille à son tour les marxistes, qui ont intro-

nisé Marx Pape infaillible. Il fait remarquer que le premier volume du *Capital* est seul traduit en français, tout le reste est encore plongé dans l'ombre du sanctuaire, en sorte que les fidèles sont obligés de suppléer par la foi à la familiarité du texte sacré.

Mais ce serait une grande erreur d'attacher à ces querelles théoriques plus d'importance qu'elles n'en ont en réalité. En dépit du désaccord sur Benoît Malon, M. Jaurès a fait un grand éloge du livre de M. Deville. Les sectes se divisent, non sur des questions de théorie, mais sur la tactique et la discipline, c'est-à-dire sur la meilleure méthode pour réaliser le premier but du socialisme, qui est de s'emparer du pouvoir. C'est sur ce point que les blanquistes, les syndicaux révolutionnaires, les anarchistes se séparent des marxistes.

En matière de tactique, les marxistes français et allemands ont eux-mêmes varié. Ils maintiennent intangible le principe de la lutte implacable des classes, jusqu'à l'expropriation définitive des capitalistes ; mais ils faisaient autrefois appel à la force, « accoucheuse des sociétés ». Aujourd'hui qu'ils pénètrent dans les corps élus grâce au suffrage universel, ils ne veulent plus entendre parler que de conquête légale du pouvoir par le bulletin de vote. Ils répudient la « grève générale » et mettent au second rang la lutte économique.

Enfin il est une question sur laquelle les marxistes français, et une partie des Allemands, répudient absolument l'autorité de Marx et d'Engels. Ils corrigent la doctrine marxiste, ce que M. Deville reproche avec tant de sarcasme à Benoît Malon. La théorie fondamentale se transforme sous les nécessités de la tactique en matière de propagande agraire. Les formules d'expropriation et de collectivisme n'inspireront jamais

aucun enthousiasme chez les petits propriétaires paysans. Pour obtenir les voix paysannes, les marxistes sont obligés d'emprunter une partie du programme des réactionnaires : Engels le leur a reproché amèrement. Dans l'introduction de son résumé du *Capital* (1883), M. Deville voulait hâter la disparition inévitable de la petite propriété rurale. Dans ses *Principes socialistes* (1896), il ne veut plus « qu'on pousse à la roue de l'expropriation, de la prolétarisation des paysans, sans lesquels on ne peut rien ». En sorte que le titre de son livre, *Principes socialistes*, pourrait être pris dans un sens ironique, car le mot « principe » implique des vérités immuables ; l'auteur aurait dû ajouter : *Tactique socialiste*, la tactique étant, de sa nature, subordonnée aux circonstances.

Quant à la société de l'avenir, ce sera le communisme, tel qu'il existait à l'origine et qu'il a subsisté chez certaines tribus.

Les marxistes sont en général très sobres dans leurs descriptions de la société collectiviste. *Fata viam invenient.* Les idéalistes, au contraire, donnent libre carrière à leur imagination. M. Jaurès nous a tracé un plan prophétique d'organisation future; mais il en est de la société de l'avenir comme du monde de l'*au-delà* : nul voyageur n'en reviendra jamais. L'avenir dépend non des vœux de M. Jaurès, mais de la volonté des dieux, c'est-à-dire de la nature des choses.

III

L'HÉRÉSIE D'ÉDOUARD BERNSTEIN

Le socialisme, tel qu'il se développe dans chaque pays, reflète le caractère national. En Angleterre, aux Etats-Unis, en Australie plus que partout ailleurs, les classes ouvrières ne visent qu'à des résultats immédiats ou prochains, à une diminution du temps de travail, à une augmentation de salaire, obtenus soit par la puissance syndicale, soit grâce à l'intervention de l'État. Ce socialisme exclusivement réformiste, étranger à l'esprit révolutionnaire, ignore ou dédaigne les doctrines. Interrogé sur ce qu'il entendait par socialisme, un ouvrier de Melbourne faisait cette réponse typique à M. Métin : *Socialism ? Sir, ten shillings a day* (1). Tout se réduisait pour lui à gagner ses douze francs par jour.

En France, le socialisme des sectes n'a pas dépouillé le verbiage et la tradition de 93. Les théories, depuis un demi-siècle, y jouent un rôle secondaire. Il vit de la pensée allemande, combinée à l'humanitarisme et à l'anticléricalisme jacobin et franc-maçon.

En Allemagne, le dogme socialiste se rattache à toute une conception du monde, à la philosophie de

(1) *Le Socialisme sans doctrines ;* Paris, F. Alcan, 1901.

l'histoire, à la sociologie, et l'on est étonné d'entendre traiter ces hautes questions à ses Congrès. Examinons en quoi consiste exactement cette critique savante de Bernstein qui a soulevé une tempête au Congrès de Lübeck (1901).

Aucun nom n'est plus souvent cité que celui d'Édouard Bernstein. D'origine sémitique, comme Marx et Lassalle, Bernstein se montra d'abord marxiste orthodoxe des plus ardents. Chassé d'Allemagne par la loi contre les socialistes, il rédigeait à Zurich *le Social demokrat*, devenu l'unique organe du parti. On l'expulsa de Suisse et, en 1888, il allait rejoindre à Londres Marx et Engels. Mais le spectacle de la prospérité et de la puissance toujours croissante des classes ouvrières, et de l'esprit de réforme des classes dirigeantes, modifièrent insensiblement les idées de Bernstein et l'amenèrent à entreprendre une revision consciencieuse des théories officielles de son parti.

Bernstein n'est assurément pas le premier socialiste qui ait changé d'idées : c'est le cas de presque tous, sans excepter Marx lui-même ; nous possédons en France de zélés socialistes ministériels qui prêchèrent autrefois l'émeute, et jusqu'à l'assassinat des tyrans et la propagande par le fait. Mais l'intérêt politique, sinon l'intérêt personnel, est en jeu dans leur conversion. L'originalité de Bernstein, c'est sa probité intellectuelle, sa parfaite bonne foi.

Dans sa première brochure, *les Hypothèses du socialisme et la tâche de la démocratie socialiste*, Bernstein passe en revue les formules brèves et précises qui forment le programme des socialistes allemands : théorie de la valeur, de la plus-value et du surtravail, concentration des fortunes entre quelques mains, disparition des classes moyennes, paupérisation des masses prolétariennes, crises de surproduction et catastrophe der-

nière inévitable, — formules dont quelques-unes ont été atténuées par Marx lui-même ; et, s'appuyant sur des données certaines, il arrive à cette conclusion que ce sont là non autant de lois générales, mais des vérités relatives. Un bouleversement prochain, qui amènerait au pouvoir le prolétariat des usines, n'est, d'après lui, ni probable ni souhaitable, surtout au point de vue socialiste, attendu que la classe ouvrière serait incapable de gouverner l'État et de diriger la production économique. Il s'agit donc de substituer une activité d'organisation ouvrière et de réformes démocratiques, à la propagande révolutionnaire, et au lieu de se laisser hypnotiser par des buts vagues et éloignés, de s'attacher à la tâche de chaque jour, en se persuadant qu'il ne peut y avoir de grands changements, qui transforment la face du monde, qu'il n'y en aura jamais, que la société de demain ne peut se distinguer de celle d'aujourd'hui qu'en degré, et non en nature.

Les économistes ont donné d'aussi forts coups de bélier dans l'édifice majestueux du marxisme officiel. Mais pour les socialistes ces réfutations n'existaient pas. Le bruit et le scandale causés par la brochure de Bernstein venaient de ce que l'auteur était un socialiste. Ce n'est pas la vérité qui frappe les hommes, ce sont ceux qui la disent.

Au Congrès de Hanovre, la brochure de Bernstein fut l'objet d'une discussion longue et orageuse. Un mot spirituel d'Auer exprime bien le genre de reproche qu'on adressait à l'hérésiarque : « Mon cher Édouard, lui écrivait-il, tu es un âne : on n'écrit pas ces choses-là, on les fait. » En d'autres termes, on doit se garder d'ériger l'opportunisme en principe, il faut abriter une politique de compromis sous le drapeau des principes immuables et intangibles.

Les portes de l'Allemagne se sont rouvertes pour

Bernstein. Une conférence faite par lui aux étudiants des sciences sociales à l'Université de Berlin qui la sollicitaient, et en présence du professeur Ad. Wagner, a rallumé les anciennes polémiques au sein du parti, avec plus de violence encore.

Comment le socialisme scientifique est-il possible (1)? Telle était la question posée par Bernstein dans sa conférence. Bernstein ne nie pas, comme on l'a répété bien à tort, qu'il ne puisse y avoir un socialisme fondé sur la science, mais il cherche quelles conditions ce socialisme doit remplir pour justifier ce caractère. Il constate que presque toutes les prétendues lois sur lesquelles se fondait la certitude d'un avènement nécessaire du collectivisme, à commencer par la loi d'airain, ont été reconnues fausses et abandonnées, ou bien sont aujourd'hui discutées. Jamais, dit-il, le socialisme ne sera une science pure, car il renferme toujours un désir, une volonté, un idéal, un au-delà. Cet idéal n'est pas forcément en opposition avec la science, mais il doit s'éclairer, se limiter, se protéger par la science contre l'utopie fantastique. Le socialisme ne peut se développer de l'utopie à la science qu'en renonçant à la vérité dernière et définitive. Il doit se modifier à l'unisson des phénomènes sociaux, perpétuellement changeants. C'est là du marxisme pur; car le marxisme consiste à ne refléter que la réalité des choses. Bernstein exige des sciences sociales qu'elles demeurent inébranlablement fidèles au criticisme de Kant, également éloigné du dogmatisme qui affirme et du septicisme qui nie, et qui fixe, avant toutes choses, les limites de la pensée humaine, lorsqu'elle est avide de preuve et de certitude.

(1) *Wie ist wissenschaftlicher Socialismus mœglich*; Berlin, 1900.

A ce point de vue, la sociologie, l'histoire ne présentent nullement le caractère des sciences exactes. Il leur manque absolument la prévision. Les sociétés manifestent les développements les plus imprévus. Et nous ne parlons pas seulement des accidents particuliers, mais des faits réguliers, du mode de production, de cette infrastructure économique où Marx cherche la cause déterminante des luttes sociales et des changements sociaux. Car ces faits réguliers ont été la conséquence de découvertes, la poudre à canon, l'imprimerie, la route des Indes, les machines, la vapeur, la grande industrie. l'électricité, demain, peut-être, la navigation aérienne, dont nul ne pouvait mesurer la portée.

Il suit de là que nous ne saurions nous faire aucune image de ce que sera dans un siècle, par exemple, l'organisation sociale, et que toute spéculation sur la société future est absolument vaine. Un professeur d'économie politique à l'Université de Paris, M. Bourguin (1), a dépensé beaucoup de science et de dialectique à réfuter les systèmes collectivistes les plus récents, depuis celui de M. Jaurès, qui vient d'abdiquer, il est vrai, toute prétention au prophétisme, jusqu'à la naïve utopie de M. Brissac, sans oublier l'ingénieux essai de construction sociale dû à M. George Renard. Mais on peut dire de ces exercices ce que M. de Talleyrand disait de la théologie ; ils servent surtout à donner de la subtilité à l'esprit. La science historique les écarte *a priori* par une fin de non recevoir. C'est ce qu'indique, avec beaucoup de force, M. Bernstein.

Ce petit discours de la méthode en matière de sciences sociales excita parmi les socialistes allemands une émotion, une fureur plus grandes encore que la

(1) *Revue politique et parlementaire*, avril, mai, juin 1901.

première brochure : il y avait récidive. Ces vues théoriques ont une importance pratique. Dépouiller le socialisme du prestige de la science, c'est éteindre l'auréole d'infaillibilité des chefs devant les masses urbaines, lorsqu'ils leur annoncent la révolution à brève échéance, voire même à date fixe, comme ils l'ont fait tant de fois. Ils se trompent, s'ils sont sincères, et ils trompent leurs auditeurs. La meilleure devise à inscrire au-dessus de toutes les autres, dans les réunions socialistes, serait ce mot que nous entendîmes prononcer au Congrès de Lyon par un des plus brillants orateurs : « Qui trompe-t-on ici ? »

Quant au gros du public social-démocrate, ce qui le frappait tout d'abord dans l'hérésie de Bernstein, c'est cette ovation dont le socialisme incertain de l'ancien confident de Marx et d'Engels fut l'objet de la part des étudiants, cette approbation de la presse libérale, qu'il aurait dû repousser.

Au Congrès de Lübeck, les autoritaires, tels que Singer, allèrent jusqu'à dénier tout droit de critique à l'égard du programme, sacré comme les tables de la Loi. Le grand-prêtre du marxisme Kautsky, qui jadis encourageait Bernstein dans ses libres critiques, n'admet plus qu'on puisse exprimer publiquement ses doutes, jeter le trouble et l'hésitation dans les consciences socialistes, si on n'a pas une solution nouvelle à leur offrir. Enfin Bebel, interprète de la majorité, reconnaissait le droit de critique, mais reprochait à Bernstein de s'y livrer d'une façon partiale, unilatérale, de diriger ses traits uniquement contre les socialistes, au lieu de s'attaquer à leurs adversaires.

Bernstein, qui avait pour lui les politiques Vollmar, David, Heine, Auer, les intellectuels, les Syndicats ouvriers, a déclaré qu'il tiendrait compte du désir exprimé par le Congrès, puisqu'il n'impliquait aucune

défiance, mais que lui, Bernstein, ne pouvait changer ses convictions. En réalité, Bebel donnait inconsciemment la plus grande satisfaction possible à son contradicteur, puisqu'il annonçait que le programme du parti devait être modifié sur certains points ; mais cette modification ne pouvait appartenir à l'initiative individuelle. Ce serait l'œuvre d'une commission, d'un collège de cardinaux rouges, nommé par le Congrès de Munich.

Ainsi, après le programme d'Eisenach, après celui de Gotha, après celui d'Erfurt, qui tous étaient censés exprimer la vérité révélée par la science, et dont les deux premiers sont déjà rejetés à la vieille ferraille, les social-démocrates allemands promulgueront un nouveau programme atténué, où, comme l'a annoncé Bebel, le dogme fondamental de la *paupérisation des masses*, condamnation du régime capitaliste, ne sera plus maintenu dans toute sa rigueur. De même les socialistes autrichiens éprouvent le besoin de reviser leur programme suranné d'Hainsfeld, sur la même question de la misère fatidique des classes ouvrières et de la concentration des fortunes.

Assurément cette transformation, cette mue, n'est pas l'œuvre exclusive de Bernstein, elle résulte de la force des choses. En devenant, d'insurrectionnel qu'il était au début, électoral, parlementaire, ministériel, voire monarchique, le socialisme ne peut plus maintenir sa doctrine d'incompatibilité absolue avec la société bourgeoise, d'antagonisme irréductible contre l'organisation capitaliste. Il s'y adapte et il l'exploite. Son Excellence, le camarade Millerand, s'est incliné devant l'autocrate russe. Turati, en Italie, renonce à la propagande républicaine, se rallie à la royauté. M. de Vollmar, à Munich, vide des bocks avec le premier ministre. Dans la Hesse, dans le duché de Bade, d'autres

camarades conversent avec les grands-ducs, vont leur présenter les hommages de fidélité, avec les députations des Landtags, en un mot, ils deviennent *hoffæhig* : un jour ou l'autre on les rencontrera à la cour.

Mais, parti de réforme, le socialisme perd sa double raison d'être doctrinale et effective. Ne trouvant plus d'interprétation socialiste des faits contemporains qui fasse apparaître la révolution comme inéluctable, les socialistes ne jouent que le rôle de la mouche du coche, de la cinquième roue au carrosse de l'État ; ils ne donnent plus satisfaction au sentiment révolutionnaire des masses ouvrières, des ennemis de la société. Les intransigeants, dans tous les pays, les Hyndman, les Rosa Luxembourg, les Kautsky, les Guesde et les Vaillant comprennent fort bien ces conséquences logiques de l'opportunisme de principe, et c'est là le fond de leurs querelles toujours plus envenimées contre les Bernstein, les Vollmar, les Turati, les Millerand, les Jaurès. Toutefois, aux yeux de certaines gens, le socialisme tempéré de ces derniers, paraissant plus réalisable, présente plus de danger que celui des croque-mitaines.

IV

LE SOCIALISME IDÉALISTE

Partout, dans le monde civilisé, se produit une poussée vers le socialisme. L'agitation ne se borne pas aux classes ouvrières des grandes villes, elle commence à gagner les paysans. Les socialistes pénètrent en nombre croissant dans les Parlements, dans les municipalités. En même temps l'esprit socialiste se répand par endosmose dans l'Église, l'Université, les chaires d'économie politique, jusque parmi les classes riches et cultivées.

C'est le point fort du socialisme. Son point faible, ce sont ses théories, ses systèmes.

Les masses populaires ont une conscience très nette de leurs maux, qu'elles ressentent d'autant plus vivement que leur condition s'améliore, mais elles n'ont qu'une idée très confuse des remèdes à y apporter. Ceux qui leur proposent des panacées leur signalent la richesse comme point de mire des réformes. Mais à quelles funestes perturbations, à quelle anarchie spontanée, à quelles calamités publiques aboutissent, quand on essaye de les appliquer, des théories essentiellement fondées sur des données métaphysiques, qui ne prennent en considération ni la nature humaine, ni le passé de l'humanité, ni les conditions nécessaires à

l'existence du corps social, — c'est ce que Taine a mis en lumière, avec une vérité effrayante, dans son *Histoire de la Révolution française*. Or, il semble que cette éclatante démonstration historique des dangers de l'idéalisme en matière de réformes sociales soit lettre morte pour la génération nouvelle, et cette réflexion nous a quelque peu gâté le plaisir d'assister à la soutenance de la thèse de M. Andler, qui a fait événement en Sorbonne (1).

Considérant à juste titre que les tendances générales au socialisme d'État constituent le phénomène le plus important de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, M. Andler s'est proposé d'étudier ses principaux théoriciens en Allemagne, Hegel, Rodbertus, Lassalle, List et Thünen. La contexture de leurs idées sur le droit, la production des richesses et leur répartition, telle que nous la présente M. Andler, est une merveille de dialectique.

Mais M. Andler ne s'en tient pas à ce magistral exposé qu'on lira toujours avec fruit. Il cherche dans ces doctrines des vérités applicables : il prend parti pour une théorie contre une autre théorie, pour le socialisme idéaliste contre le socialiste matérialiste de Karl Marx. M. Andler s'est laissé entraîner par ce courant d'idéalisme renaissant que M. Brunetière, avec sa perspicacité habituelle, nous signalait (2) dans tous les domaines.

Le marxisme était lui-même une réaction contre le socialisme romantique d'avant 1848, avec lequel l'idéalisme d'aujourd'hui présente beaucoup d'affinités. La réaction de 1852 révélait l'inanité de cette croyance enthousiaste à la vertu des mots, des beaux sentiments

(1) *Les Origines du socialisme d'État en Allemagne*; Paris, F. Alcan, 1897.

(2) *La Renaissance de l'idéalisme.*

de justice, de fraternité, de liberté. Les marxistes se font fort d'établir que les idées ne sont que la déformation de la réalité dans l'esprit de l'homme, que la lutte des intérêts matériels domine l'activité humaine, et qu'en matière sociale il s'agit *non de poser des principes immuables, mais d'observer des faits changeants*. Ils colorent, il est vrai, ces faits à leur manière ; ils en tirent certaines conséquences absurdes, extravagantes. Mais de ce qu'ils appliquent mal leur méthode, il ne s'ensuit pas qu'elle soit mauvaise ; loin de là. Nous avons, au contraire, l'intime conviction qu'elle est la seule bonne, et qu'on ne peut les réfuter qu'en leur opposant cette même méthode, en démontrant que leur interprétation des faits est contredite par d'autres faits plus nombreux et plus probants.

M. Andler prépare un livre sur la *Décomposition du marxisme* ; sa thèse sur le *Socialisme d'État* en forme l'introduction. Mais il attribue moins d'importance à la constatation des faits qu'à la puissance des idées, des *idées sentiments*, des *idées forces*. Il écrit bien, il est vrai, en un endroit, que « les institutions de l'avenir seront désirables, à proportion de la connaissance exacte que nous aurons eue des faits sociaux », d'où la conclusion naturelle que nous devrions commencer par l'étude de ces faits, et constituer la physique sociale avant d'en esquisser la métaphysique. Mais M. Andler estime pourtant que la science sociale est une science déductive, qu'elle a pour mission de poser des principes sentimentaux dont il ne reste plus qu'à chercher l'application. Elle relève, selon lui, de la philosophie appelée à remplacer la religion dans la conduite de l'humanité. Professez une bonne philosophie d'État et vous obtiendrez une meilleure législation sociale. M. Élie Halévy exprime avec plus de relief encore la même opinion, lorsqu'il écrit que la

suprématie de l'Allemagne sur la France, en matière de réformes, est en raison directe de la supériorité de la philosophie de Hegel sur celle de Cousin (1).

Il reste à savoir si la philosophie est cause ou effet, signe ou agent, si c'est l'État prussien qui a pratiqué les maximes de Hegel, ou Hegel qui a maximé les pratiques de l'État prussien. M. Andler admet une influence réciproque, lorsqu'il reconnaît que Rodbertus représente la vraie tradition allemande conservatrice, mais qui se laisse pousser par les réformes. Dans sa tentation de fonder la royauté sociale, M. de Bismarck a bien pu s'inspirer des théoriciens, des socialistes de la chaire. Mais il avait l'exemple du socialisme impérial de Napoléon III, de Disraeli, qui proclamait la sainte alliance du torysme et de la démocratie. M. Andler remarque lui-même, mais plutôt comme une simple coïncidence, que les premières réformes ouvrières présentées au Reichstag ont été précédées par le discours de Gambetta à Belleville, le 12 juillet 1880, la proposition de M. Constans sur la journée normale de dix heures, et l'organisation de caisses de secours avec la garantie de l'État.

Ces hommes politiques jugeaient opportune, de la part des classes dirigeantes, cette satisfaction partielle donnée aux revendications des classes populaires armées du suffrage universel. L'empereur d'Allemagne, après s'être avancé très loin dans cette voie, est maintenant pressé de revenir sur ses pas. Une réaction violente se manifeste parmi les pouvoirs dirigeants contre le socialisme d'État, monarchique, autoritaire, con-

(1) C'est plutôt la philosophie de Comte qu'il faudrait opposer à celle de Hegel. Mais l'histoire du comtisme n'est pas encore écrite. Les lettres de Stuart Mill à Gustave d'Eichthal, publiées par la revue *Cosmopolis* (16 avril, 17 mai 1897), sont une précieuse contribution à cette histoire.

servateur, chrétien, aristocratique; on s'aperçoit tardivement qu'il ne fait qu'aplanir la route au socialisme pur et simple.

Non content de chicaner M. Andler sur ses interprétations historiques, nous lui soumettrions encore quelques doutes sur la logique de ses raisonnements abstraits. Le point de départ d'une politique sociale qui puisse satisfaire l'idéal, c'est, d'après lui, qu'elle s'inspire du sentiment de justice, de liberté et d'égalité. Or, ces trois termes nous paraissent inconciliables. Etant donné les prodigieuses inégalités naturelles qui existent entre les hommes, si vous leur appliquez la justice, vous blessez l'égalité. M. Andler distingue, il est vrai, l'égalité brutale de l'égalité juste. Mais n'est-ce pas là l'inégalité ? Qui s'accommoderait de cette distinction ? Et, d'autre part, comment maintenir l'égalité sans porter atteinte à la liberté ? Et M. Andler est si attaché à la liberté qu'à l'encontre des velléités jacobines de M. Bourgeois, il s'intitule lui-même socialiste libéral (1).

Notre scrupule le plus grave à admettre les généreuses théories de M. Andler se rapporterait encore une fois à sa méthode, qui est la méthode déductive d'un Platon, d'un Campanella. Une législation suffirait, pense-t-il, à procurer à tous la liberté et la propriété, jusqu'ici l'apanage du moindre nombre. Il croit que l'on pourrait « prouver *scientifiquement* (il veut dire, sans doute, *logiquement*) que certaines institutions supprimeraient la misère ». Mais qu'est-ce que régulariser la production et la répartition des richesses, sans régler au préalable l'esprit et le cœur de ceux qui auraient à produire et à employer cette richesse ? M. Andler pense-t-il qu'une loi de solidarité amène les mêmes

(1) Le Quasi-Contrat social de M. Léon Bourgeois, *Revue de métaphysique et de morale*, juillet 1897.

effets en Corse et à Genève ? Non, assurément. Perfectionner les choses est une entreprise aisée : on fabrique de meilleures allumettes et de meilleures bottes. Mais perfectionner les hommes, c'est une autre affaire : « Quelque manteau qu'ils portent, et quelque rôle qu'ils jouent, ils risquent fort de vivre et de mourir hommes, c'est-à-dire singes, — plus la parole, dont ils abusent. »

Et c'est, en une certaine mesure, plus noblement exprimée, l'atténuation que M. Andler apporte à sa thèse. Rodbertus ajournait à 500 ans, Lassalle à 300 ans la solution de la question sociale. M. de Sybel estimait qu'on ne peut étudier la question sociale avec fruit que si l'on se rend compte qu'elle est insoluble. M. Andler écrit dans le même sens : « Elle n'est que l'inquiétude perpétuelle, le noble et insatiable tourment qui nous contraint de poursuivre un idéal à jamais irréalisable en son intégrité. » L'aveu de Benoît Malon est encore plus découragé (1). Il éprouve une tristesse profonde à constater combien peu de force expansive possèdent la solidarité et les préceptes moraux : après trente siècles de convulsions ethniques, de guerres, d'invasions, de destructions, de révolutions, d'enseignement religieux et de progrès de la science, « la morale pratique est demeurée la négation de la morale théorique » : la réalité n'a cessé de souffleter l'idéal.

Cette contradiction ironique, nous la rencontrons jusque chez les théoriciens eux-mêmes. M. Andler ne nous a donné, dans son livre si caractéristique, que des monographies d'idées ; mais il faut voir les êtres vivants. M. Seillière a publié une biographie de Lassalle (2), très développée à la manière anglaise,

(1) *La Morale sociale*, p. 96.

(2) *Etudes sur Ferdinand Lassalle, fondateur du parti socialiste allemand* ; Paris, Plon, 1897.

captivante comme un roman. Lassalle est, par certains côtés, un émule des Rubempré et des Rastignac.

Tout adolescent, il écrivait : « Si j'étais né prince, j'aurais été aristocrate de cœur; mais, fils de simple bourgeois, je dois être, avec mon époque, un démocrate. »

A ses débuts dans la vie politique, il songeait à se mettre à la tête de la bourgeoisie libérale. Ses talents ne furent pas appréciés à leur prix ; aussitôt il passe au socialisme, sûr de jouer, parmi les ouvriers, le premier rôle. Et c'est là le secret mobile de bien des conversions aux partis extrêmes.

Opposant dans un de ses discours, la morale socialiste à la morale épicurienne, il s'écriait : « De deux choses l'une : ou buvons du vin de Chypre et donnons des baisers à de belles jeunes filles, c'est-à-dire sacrifions à l'égoïsme vulgaire ; — ou, si nous voulons parler d'État et de moralité, consacrons toutes nos forces à améliorer la sombre destinée de l'immense majorité de l'espèce humaine. » En réalité, Lassalle pratiqua les deux morales. Il buvait du vin de Chypre, il donnait des baisers à de belles femmes et à de belles filles de la haute aristocratie, et l'une d'elles le conduisit à l'abîme. Dans la lutte mortelle où il s'engagea éperdument pour l'obtenir, il envoyait la question sociale à tous les diables. Lassalle, ainsi que d'autres grands agitateurs, Mirabeau, Parnell, Gambetta, tomba victime de l'Eve séductrice.

Nous trouvons unis en Lassalle les sentiments si complexes de beaucoup d'hommes à la veille de la Révolution, et qui se rencontrent aussi parmi nos contemporains : le goût de tous les raffinements et de tous les plaisirs privilégiés, et l'intime satisfaction de se croire en même temps l'âme belle, fraternelle, compatissante des premiers chrétiens, et enfin un sport

méphistophélique qui consiste à ébranler cet état social dont on jouit avec volupté.

Le prince de Bismarck reconnaissait chez Lassalle une nature impérieuse, despotique, césarienne. Lassalle rêvait d'entrer un jour à Berlin avec son Hélène dans un équipage attelé de six chevaux blancs, au milieu d'une foule en délire acclamant Ferdinand Ier, empereur socialiste. M. Seillière remarque avec justesse que Lassalle avide de pouvoir et de domination est, par tempérament, un *nietzschéen*, aux antipodes du socialisme qu'il propagea avec tant d'ardeur et de succès.

V

LE SOCIALISME ET LA LIBERTÉ

Le mot socialisme est une expression très vague et qui comprend des systèmes contradictoires. D'habitude, socialisme et anarchisme s'opposent l'un et l'autre, comme l'antithèse de l'autorité et de la liberté. Les « intellectuels » répandent aujourd'hui un socialisme philosophique et idéaliste assez en vogue, et cherchent à nous persuader que le socialisme n'est que le libéralisme vrai.

Une polémique très vive s'est engagée sur ce sujet entre un *universitaire* socialiste et un de nos confrères libéral. Que parlez-vous de liberté, s'écrie *l'universitaire*, faux libéraux que vous êtes ! Dans notre société n'existe ni la liberté du travail, puisque le travail est asservi par le capital, ni la liberté d'enseignement, qui n'est que la liberté accordée à l'Eglise d'atrophier les cerveaux.

En matière d'enseignement, *l'universitaire* comprend la liberté à la façon des jacobins, liberté qui consiste à supprimer l'adversaire. Cet état d'esprit a été merveilleusement analysé par Taine. Dans son rapport sur la *Liberté d'enseignement* (1), M. Aynard en a fait bonne

(1) Chez Armand Colin, 1900, brochure.

justice. Pour le plus grand bien de l'Université, ainsi que le constate M. Aynard, l'immense majorité de ses membres, entendus par la commission de la Chambre, ainsi que ses amis les plus ardents et les moins suspects de cléricalisme, M. Paul Bert, et récemment M. Louis Havet et M. Michel Bréal (1), ne réclament ni ne veulent de monopole et de persécution contre les adversaires. Il est vrai que l'*universitaire* qui, non content de fermer les collèges libres, exigerait encore qu'on épurât le personnel laïque de l'enseignement officiel, nous promet « une nouvelle génération, dans l'Université, qui nous causera quelque surprise ». C'est alors que les professeurs eux-mêmes, sous la tyrannie des socialistes, goûteront les doux fruits de la liberté.

Une fois maître du pouvoir, l'*universitaire* se fait fort de concilier la liberté et l'égalité. Il s'agira, selon lui, de substituer à l'inégalité actuelle, œuvre arbitraire du capital et des hasards de la naissance, une inégalité conforme à la justice humaine, traduisant le plus fidèlement possible l'*inégalité naturelle des tempéraments et des cerveaux*. « Dans son essence, direz-vous, cette inégalité naturelle est injuste ; mais nous n'y pouvons rien. Tout ce que nous pouvons, c'est réserver aux faibles le minimum que leur refuse la société capitaliste. Ainsi deux fatalités pèsent sur les cerveaux, l'une naturelle, l'autre humaine. Nous atténuerons les rigueurs de la première et nous supprimerons la seconde. »

« Nous ferons ceci, nous ferons cela. » On fait non ce qu'on veut, mais ce qu'on peut. L'*universitaire* ne prend même pas la peine de préciser les moyens qu'il emploiera pour réaliser la justice telle qu'il la comprend. La suppression de l'héritage apparaît d'abord comme condition essentielle. Il préconise la gratuité

(1) Dans deux lettres publiées par la *Revue bleue*.

de l'instruction, unique moyen de permettre à toutes les capacités de se produire, et ces capacités, constatées par des examens, recevraient sans doute une rémunération proportionnelle à leurs œuvres. Mais on peut se demander si le suffrage universel, qui nomme les dirigeants dont on ne peut se passer, reconnaîtrait ces capacités et s'il n'exercerait pas plutôt une sélection à rebours.

Dans le socialisme, qui prétend substituer à l'aristocratie artificielle de la naissance ou de la fortune l'aristocratie naturelle des capacités (monopole non moins grand que le capital), vous reconnaissez les traits essentiels du socialisme de Saint-Simon. C'est encore l'idée de M. Sidney Webb et de M. Gabriel Deville. Il s'agirait d'*handicaper* la société, d'établir l'égalité *au départ*. M. Brunetière voit là une idée chère à la démocratie, qui, d'après lui, s'accommode des supériorités conquises, mais non des supériorités acquises (1). Doit-on toutefois assimiler au socialisme ce démocratisme de bourgeois gentilshommes, et le confondre avec lui ?

Il existe un matérialisme égalitaire des petites gens, que l'*universitaire* oublie, et auquel le communisne de Babeuf a donné la plus saisissante expression. Bien loin d'accepter les supériorités, ce communisne prétend les soumettre au même niveau, en sorte que nul ne puisse blesser et opprimer son voisin par un plus haut degré de culture, voire même de moralité. C'est là le socialisme des instituteurs et des officiers de santé. fort différent de celui des professeurs de Faculté.

A vrai dire, quand on considère le socialisme autrement que comme un état d'âme qui se manifeste et se réalise chaque jour, dans la vie des classes ouvrières, sous forme de solidarité effective (2), — quand on nous

(1) *La Question du latin.*

(2) C'est la conception de M. G. Sorel.

le présente comme une doctrine hermétique et une image de la société future, on ne sait plus où le prendre. Où est le bon, où est le vrai socialisme ? Chez Babeuf, ou chez Saint-Simon, qui le contredit ? Chez Fourier qui repousse les hiérarchies autoritaires de Saint-Simon, ou chez Louis Blanc, ou chez Proudhon qui verse le sarcasme aussi bien sur l'étatisme jacobin de Louis Blanc que sur tous les communistes. Et vous ne trouverez pas plus d'entente chez les contemporains. Les marxistes bafouent l'idéalisme des théoriciens malonistes. Bernstein soumet Marx à une critique rigoureuse. Dans le même journal où l'*universitaire* dénonce l'oppression qui pèse sur les travailleurs, et à quelques jours de distance, M. Jaurès constate que les socialistes ne sont même pas d'accord dans leur critique de la société actuelle. Pour les uns, la situation des ouvriers empire; pour les autres, elle s'améliore sans cesse.

Et voici maintenant le propre gendre de Marx, M. Paul Lafargue, qui dénie aux *intellectuels* de l'Ecole normale et de la Sorbonne l'intelligence vraie du socialisme (1). « Dernièrement, écrit-il, les *intellectuels* faisaient bande à part avec les politiciens radicaux qui avaient perdu leurs troupes ouvrières. Ils ont envahi le parti socialiste. Leur âme déborde des intentions les plus pures. Ils condescendent à nous enseigner la morale, à nous décrasser de notre ignorance, à nous apprendre à penser. Modestement, ils s'offrent à nous comme chefs de file... » Et, tandis que M. Jaurès célèbre Liebknecht pour son enthousiasme des *grandes individualités*, M. Lafargue et M. Guesde invitent ou plutôt somment les grandes individualités de rentrer dans le rang.

Cette liberté que l'*universitaire* prétend répandre sur le monde entier, les chefs socialistes ne peuvent la

(1) *Le Socialisme et les Intellectuels*, chez Giard, brochure.

faire régner dans leur chambre rouge. M. Jaurès, M. Rouanet (1) et leurs amis se plaignent amèrement des despotes du Comité général et de la secte guesdiste; M. Dejeante et M. Groussier ont dû secouer le joug intolérable que la secte allemaniste leur imposait. Non moins que le bâton de commandement de M. Guesde, M. Ponard redoute la férule de M. Jaurès (2).

Avant de discuter les opinions de l'*universitaire*, il faut attendre qu'un Concile ait fixé le dogme et que les socialistes réussissent à faire régner parmi eux la liberté, l'égalité, la solidarité qu'ils arborent sur leur drapeau.

Nous trouvons une thèse analogue à celle de l'*universitaire* exposée dans le livre fort intéressant que M. Ossip Lourié a consacré à *la Philosophie sociale dans le théâtre d'Ibsen* (3). M. Ossip Lourié est convaincu que la religion définitive de l'humanité sera la conscience individuelle, sans nul besoin de gouvernement ni d'État. Et c'est bien là aussi la croyance et l'idéal des anarchistes théoriques. L'originalité de sa thèse, si nous l'avons bien comprise, consiste en ceci : qu'il faudra traverser le socialisme pour atteindre un état final de liberté bienheureuse.

Il s'agit de définir les mots qu'on emploie. Le socialisme est individualiste, en ce sens qu'il n'exige nullement le sacrifice ascétique de l'individu à la cité, comme dans le monde antique, ou à l'Église, comme au moyen âge. Bien au contraire, c'est la cité qui se met au service de la prospérité individuelle en échange d'un travail forcé. Le socialisme ne signifie pas autre

(1) Voir la *Revue socialiste* de septembre 1900.
(2) *Éclaireur de l'Ain*, 3 juin 1900.
(3) Paris, F. Alcan.

chose. Mais à mesure que de nobles individualités se développeront, elles ne sépareront plus, grâce aux habitudes prises, leur prospérité individuelle de celle de l'ensemble et l'obligation deviendra superflue. L'essentiel est que de hautes *individualités* se produisent, qui, parce qu'elles sont hautes, cesseront d'être *individualistes*, *dans le sens d'égoïstes*. Il faut se posséder pour se donner. Donc, Ibsen qui exalte le culte du *moi* moral, c'est-à-dire du moi social, est un socialiste, sans qu'il s'en doute.

Qu'on le rattache ou non aux romantiques, Ibsen est avant tout un démolisseur convaincu de la société présente, au nom de l'individualisme, de la révolte de la conscience individuelle.

Il nous fait toucher du doigt toutes les plaies sociales. Plaie religieuse : s'il faut en croire Ibsen, le puritanisme des protestants du Nord ne le cède en rien à l'hypocrisie imputée aux jésuites. A côté de Daudet, dans son *Evangéliste*, du *Peksniff* de Dickens, de *la Meta Holdenis* de Cherbuliez, l'auteur de *Brand* est un peintre magistral de la tartufferie luthérienne. Il ne se montre pas plus tendre pour les capitalistes, les politiciens, les journalistes, les maris et les femmes. La famille n'est pas moins pourrie que le reste. La femme doit cesser de jouer le rôle d'esclave ou de poupée. Cette petite entêtée de Nora, parce que son mari a blessé sa conscience, abandonne ses enfants, auxquels elle a pourtant infligé la vie, pour conquérir son individualité : elle n'aura de valeur sociale qu'une fois qu'elle se sera donné une âme. Point d'autre remède à la décadence et à la décomposition de nos institutions que le culte de la volonté au service de la vérité.

Mais est-ce là du socialisme ? D'autant qu'Ibsen s'insurge contre la souveraineté du nombre. La mino-

rité a toujours raison contre la majorité, l'individu contre la foule. Le *moi* des individualités supérieures lui paraît infaillible. Et cela n'est même pas démocratique.

Notez enfin que certains goûts, chez Ibsen, se trouvent en parfait contraste avec la prédication de ses personnages. Cet ennemi de la famille ne mène que la vie de famille. Ce critique mordant des vanités mondaines est grand-croix de Saint-Olaf. Cet ami du peuple ne peut supporter un instant le contact du peuple. M. Ossip Lourié en convient lui-même et il excuse son modèle par l'exemple d'Horace qui chantait le vin, mais ne buvait que de l'eau ; d'Epicure, qui, professant le culte des plaisirs, vivait en ascète. C'est ainsi qu'Ibsen, tout en ébranlant les colonnes du capital, mène l'existence retirée d'un bourgeois bien rentè, assez indifférent au reste du monde, tandis que Mme Ibsen, comme la comtesse Tolstoï, surveille les droits d'auteur et tient les livres et la caisse, diligente ménagère...

En réalité, le socialisme, ce sont les socialistes eux-mêmes. Afin de comprendre celui-ci, il faut connaître ceux-là. Il ne saurait présenter un caractère uniforme ; car il est un composé d'états mentaux collectifs qui se forment naturellement dans les différentes couches sociales, ouvriers de la grande et de la petite industrie, petits patrons, petits paysans, petits employés, petits bourgeois, d'une part, et, de l'autre, intellectuels des professions libérales, dont la culture, les visées, les habitudes diffèrent si profondément. Les socialistes n'ont qu'un trait commun : s'insurger contre l'ordre présent dont ils souffrent ou dont ils bénéficient d'une façon insuffisante et, partant, injuste au gré de leurs désirs. Ces différences, jointes aux jalousies naturelles, expliquent les divergences de vues et les

antipathies de personnes qui se produisent à eurs Congrès.

Si nous possédions des monographies exactes de tous ces militants politiciens des Congrès socialistes, nous jugerions, avec Vollmar, combien est erronée, et même ridicule, l'appellation qu'ils se donnent de *prolétaires révolutionnaires*, et nous serions sans doute surpris du rôle qu'y jouent les lettrés et les francs-maçons de la bourgeoise petite et moyenne.

VI

SOCIALISME BOURGEOIS ET SOCIALISME OUVRIER

I

A mesure que le socialisme se répand dans le corps électoral, pénètre dans les assemblées, force la porte des ministères, ses doctrines deviennent de plus en plus vagues et confuses.

De sectes révolutionnaires, les socialistes ont transformé leurs organisations en partis politiques visant à la conquête des pouvoirs publics. Il s'agit donc pour eux de capter le plus grand nombre de voix électorales, dans les villes et les campagnes, de conclure des alliances avec les autres partis. Dès lors, les socialistes transigeants et opportunistes — et tous le sont à des degrés divers — durent tenir compte de la complexité des intérêts sociaux. Il leur fallut modifier la tactique et les programmes, imaginer un socialisme qui satisfasse à la fois les ouvriers non possédants, les paysans propriétaires, la petite bourgeoisie rurale et urbaine, les intellectuels et les décadents, les fonctionnaires et les ambitieux. Dès lors, on inventa de fuyants collectivismes, depuis le collectivisme intégral jusqu'au collectivisme ministériel qui se perd dans les lointains brumeux à mesure que les socialistes ac-

quièrent les moyens de les réaliser (1). Nous avons eu le ministère partiellement socialiste de M. Millerand, et il semble bien que « l'intérêt supérieur » de ce ministère n'ait pas été précisément de mettre en pratique le programme de Tours ou de Saint-Mandé. Les socialistes ont dominé le ministère de M. Combes, l'exécuteur de leurs volontés, et la chasse aux moines en a été le grand œuvre... Aux antipodes, un ministère australien fut composé de purs socialistes. Ceux-ci, remarque M. Vilfredo Pareto, n'ont rien de plus pressé que de faire savoir « qu'ils n'ont nullement l'intention de socialiser les moyens de production », et se contentent de proposer les réformes bourgeoises, telles que l'établissement de pensions de retraite et l'arbitrage obligatoire pour la fixation des salaires. Quel aveu éclatant que les socialistes trompent le peuple, lorsqu'ils prétendent le conduire à la Cité collectiviste où « trônera la meilleure Humanité, entourée de la Justice sociale, et de la Vérité, non moins sociale ».

On ne saurait se lasser de les suivre dans leurs prudentes et savantes évolutions. Les socialistes se moquent fort des « tombeurs du socialisme » qui se flatteraient d'arrêter avec des raisonnements le mouvement de la démocratie ouvrière. Il ne s'agit pas de l'arrêter, mais de l'éclairer, tout au moins d'obliger les socialistes eux-mêmes à reconnaître l'erreur de leurs doctrines.

Cet effort n'a pas été infructueux, et ce n'est pas un faible succès pour les économistes de l'école libérale que de voir leurs adversaires céder à leurs critiques, et tenir eux-mêmes sur plus d'un point essentiel,

(1) Voir le livre de M. DE SEILHAC, *Le Monde socialiste*; Paris, Lecoffre, 1904.

pour peu qu'ils soient sincères, le langage de l'économie politique « bourgeoise ». Bien avant Edouard Bernstein, M. Paul Leroy-Beaulieu avait soumis le collectivisme à l'examen le plus rigoureux, et Bernstein ne fait que répéter, sous une forme nouvelle, les objections depuis longtemps faites par l'économie politique au collectivisme. A la 4e édition de son livre désormais classique (1), M. Paul Leroy-Beaulieu a ajouté un nouveau chapitre sur les transformations les plus récentes du socialisme depuis 1895, que l'on ne saurait assez signaler à l'attention du lecteur. On y trouvera exposées toutes les nouvelles modes en matière de socialisme, et le dernier ou l'avant-dernier cri, le socialisme réformiste et le solidarisme « et autres visages nouveaux, adoucis et insinuants, qui ne sont que des formes atténuées du collectivisme ». L'auteur estime « que le danger de ces nouvelles doctrines est peut-être plus grand, en tout cas plus instant que celui du collectivisme ». Telle était aussi l'opinion de M. Vilfredo Pareto dans ses *Systèmes socialistes* dont on trouvera plus loin une analyse succincte (2).

M. Bourguin, sous un titre analogue (3), reprend à son tour l'étude du collectivisme, intégral ou partiel, du socialisme d'État, du socialisme communal, du socialisme corporatif et coopératif. Il recherche quel serait le fonctionnement hypothétique de ces systèmes, et s'ils favoriseraient à la fois la production et la liberté. Il examine ensuite, d'après les dernières données de la statistique, si l'évolution économiqne jus-

(1) *Le Collectivisme*; Paris, Guillaumin, 1903.

(2) Giard et Brière, 1902.

(3) *Les systèmes socialistes et l'évolution économique*; Paris, A. Colin, 1904.

tifie les prédictions socialistes. Il écarte à la fois l'individualisme de Spencer et le collectivisme intégral ou partiel, comme des solutions simplistes, en désaccord avec l'organisme de plus en plus complexe de la vie sociale. En réalité, d'après M. Bourguin, si l'on s'en tient aux faits, on constate, dans tous les pays industriels, une extension du capitalisme et une organisation croissante des forces collectives, de l'armée du travail et de l'armée du capital. Il en résulte pour la classe ouvrière un accroissement évident de bien-être et de puissance. Mais cette évolution fatale n'exclut pas la poursuite volontaire d'un idéal social et démocratique, du libre développement de la personnalité pour tous. Et M. Bourguin estime que, dans l'ordre économique, ce progrès se réalise sous l'effort des organisations ouvrières et des législations qui tendent à faire du salariat un régime équilibré.

M. Bourguin est, on le voit, très optimiste pour l'ensemble. On le serait peut-être moins à examiner les choses dans le détail, car il s'en faut que le progrès soit partout identique et qu'il agisse par lui-même en dehors de la qualité des individus.

M. Jaurès a fait du livre de M. Bourguin un éloge presque compromettant pour lui-même. M. Bourguin se classe cependant parmi les adversaires déterminés du collectivisme, dont M. Jaurès, de crainte sans doute d'être confondu avec M. Léon Bourgeois, maintiendra toujours la bannière. D'après M. Bourguin, le collectivisme, s'il parvenait jamais à s'établir, aurait pour conséquence « le détraquement des rapports économiques, le gaspillage, la langueur de la production, le règne universel de la compression et de la contrainte ». M. Bourguin s'est attaché à démontrer qu'un collectivisme partiel, laissant subsister la petite propriété, était de même impraticable. Mais il n'est

pas un adversaire déterminé des grandes entreprises gérées par l'État, bien qu'il en signale les inconvénients, et il donne des gages à l'idéalisme. Il a fait à M. Jaurès l'honneur de discuter un plan improvisé de la société future ; il a pris la peine d'en relever « les contradictions et l'incohérence ». M. Jaurès ne reconnaît-il pas qu'à l'heure présente les doctrines socialistes, affirmées hier encore comme des panacées, ont besoin « d'un vaste renouvellement théorique » ?

Dans le pullulement de ces théories socialistes, on peut discerner trois phases distinctes.

Jusque vers le milieu du dernier siècle, les théoriciens socialistes, à partir de Saint-Simon et de Fourier, en réaction contre l'individualisme du dix-huitième siècle, ne font qu'employer la méthode des fabricants de Constitution sur table rase de l'école de Montesquieu. Ils reconstruisent la société d'après certains principes appelés à guérir tous les maux résultant du nouveau régime industriel. Bien qu'essentiellement pacifiques, humanitaires, ces systèmes étaient loin de n'offrir aucun danger. Les ateliers nationaux aboutirent aux journées de Juin.

Au socialisme utopique de ses prédécesseurs, Karl Marx prétendit substituer un socialisme scientifique fondé non sur des théories, mais sur l'observation des faits. Il appliquait au socialisme la méthode baconienne, grâce à laquelle la chimie s'est dégagée de l'alchimie.

Le socialisme, d'après Karl Marx, bien loin de refléter une théorie, repose sur la constatation des faits. C'est un darwinisme avant Darwin. La lutte pour la vie règne entre les classes de la société comme entre les espèces animales. Les classes ouvrières, enrégimentées dans la grande industrie par le grand capital, finiront par s'emparer du pouvoir et supplanter la

bourgeoisie, comme la bourgeoisie a supplanté la noblesse. La structure et le développement des sociétés sont déterminés non par la volonté de quelques-uns, mais d'une façon inconsciente, par le mode de production. Le mode de production capitaliste, fondé sur la concurrence, a pour conséquence fatale la concentration des capitaux et des entreprises, la ruine des petits ateliers, la disparition des classes moyennes, l'enrichissement croissant d'un nombre toujours plus restreint de capitalistes, grâce à la plus-value résultant du surtravail, la paupérisation des masses et les crises de surproduction. La société, fondée sur la grande industrie, marche de la sorte vers une catastrophe inévitable, prochaine même, qui donnera le pouvoir aux prolétaires, amènera l'expropriation des expropriateurs et l'organisation d'un État social collectiviste, dont Marx s'est abstenu prudemment de tracer l'architecture.

Cette utopie dernière, que l'on peut qualifier de monstrueuse, ne doit pas faire perdre de vue les mérites des observations de Karl Marx. Mais il avait surtout consulté les documents relatifs à la période chaotique de la grande industrie. Nombre de ses prévisions ont été démenties par les faits ultérieurs. La concentration des industries s'accomplit, il est vrai, dans des proportions gigantesques, mais à côté se maintient, se perpétue et se renouvelle la petite industrie. D'énormes fortunes se fondent, mais les fortunes moyennes s'accroissent. Le nombre des situations indépendantes diminue, mais les salaires augmentent. Les crises de surproduction deviennent moins fréquentes, et l'organisation, le si rapide développement des trusts, des cartells, des Syndicats patronaux, à côté de beaucoup d'inconvénients et d'abus, qui tiennent à l'intrusion de la politique, présentent

de grands avantages, comme l'établit M. Paul de Rousiers, l'écrivain qui a étudié de plus près les questions ouvrières, d'après nature et avec l'esprit le plus perspicace, le plus étranger aux formules de secte et d'école (1). Les trusts ont pour effet de régulariser la production, de diminuer le chômage, d'unifier les salaires et de développer les Associations ouvrières.

Pour ce qui est de l'agriculture, la loi de concentration de Marx n'est nullement vérifiée. Même aux États-Unis, les exploitations moyennes dominent. La classe paysanne, qui forme en tout pays la majorité de la population, devient de plus en plus prospère et indépendante.

Est-ce à dire que les socialistes renoncent à leurs espérances? Bien loin de là. Ils trouvent un meilleur gage de succès dans l'amélioration du sort des classes populaires que dans leur appauvrissement. C'est quand une classe se rapproche de la classe dominante par le bien-être, qu'elle est en mesure de la supplanter. Mais alors la lutte de classes se peut traduire sous forme d'évolution plutôt que de révolution et de révolte ; et, d'autre part, étant donné le nombre croissant des propriétaires, cette lutte ne peut viser à une suppression pure et simple de la propriété individuelle. Même les marxistes orthodoxes et impénitents, tels que M. Kautsky (2), ne parlent plus que d'un collectivisme partiel et successif.

(1) *Les Syndicats industriels* ; Paris, A. Colin, 1901.

(2) Voir l'excellente brochure de M. d'Eichthal sur *Le Lendemain de la Révolution sociale*, de M. Kautsky ; Paris, Chaix, 1903.

II

Cette sorte de faillite du socialisme scientifique, qui n'est à vrai dire que la faillite des conclusions de Marx, mais non de sa méthode, cette *décomposition* du marxisme a eu pour conséquence une renaissance du socialisme idéaliste et utopique d'avant 1848. Ce néo-socialisme, qui n'est en partie qu'un néo-saint-simonisme, et dont la vogue s'explique par des causes que nous indiquerons plus loin, a trouvé sa dernière expression dans le livre récent de M. Antoine Menger, *die Neue Staatslehre* (1).

Nous regrettons que M. Bourguin n'ait parlé de l'œuvre de Menger qu'incidemment. On y trouve résumées avec ordre, concision et clarté, toutes les solutions proposées par les théoriciens antérieurs aux problèmes sociaux, non seulement aux problèmes de l'ordre économique, mais aussi aux questions qui touchent à l'ordre politique, moral et religieux, à la société en général. De plus, Antoine Menger a donné la dernière expression, la plus saisissable et la plus étudiée du socialisme idéaliste, étatiste, hiérarchique, cher aux socialistes bourgeois. M. Menger ne dissimule pas son mépris pour les socialistes tels que Marx et Proudhon, qui se sont placés exclusivement au point de vue ouvrier.

Le socialisme de M. Antoine Menger se fonde sur l'idée de force, unie à l'idée de droit. M. Menger pourrait prendre pour devise : « le Droit par la Force ». L'auteur prétend s'appuyer, comme Karl Marx, sur une conception de l'histoire également vérifiée par les faits, car il se trouve toujours des faits pour vérifier

(1) Traduit sous ce titre *L'État socialiste*, avec une préface de M. Andler ; Paris, Bellais, 1904.

les thèses les plus contraires. D'après M. Menger, avec une armée sûre et une bonne police, on peut établir les lois que l'on veut et les imposer aussi longtemps que l'on dispose de la puissance publique. Il n'admet pas la thèse, plus soutenable historiquement, de M. Jellinck (1), et qui est aussi celle de Karl Marx, que l'État, en apparence souverain, est en réalité l'esclave de forces sociales puissantes, qui n'agissent pas sous forme de volonté consciente, et que ces forces, d'après Marx, dérivent, avant tout, du mode de production économique. M. Menger professe cette doctrine dangereuse que l'État, en appliquant la force brutale, peut arriver à réaliser une organisation sociale bien déterminée. Sans doute la Convention a obtenu ce résultat, avec le secours de la Terreur, mais pour combien de temps? Jusqu'à présent, écrit M. Menger, la minorité privilégiée qui dispose de la force a établi des lois à son profit exclusif. Cette force passe maintenant au service des masses populaires, moins possédantes ou non possédantes, qui en disposeront à leur avantage.

Les signes certains de l'accroissement de puissance du peuple sont, d'après M. Menger, les suivants :

La solidité juridique de l'État actuel a été ébranlée par les révolutions et les coups d'État.

Les convictions religieuses des masses, qui leur inspiraient le respect de l'ordre établi, sont affaiblies par les progrès de la science.

La concentration des forces ouvrières, le suffrage universel et le service militaire universel, deviennent des instruments formidables entre les mains du peuple : celui qui tient l'épée dispose du pouvoir.

Enfin l'instruction populaire rend les masses acces sibles aux théories socialistes.

(1) *L'État moderne et son droit* ; Paris, Fontemoing, 1904.

Le socialisme est ainsi présenté, non comme le terme inévitable d'un développement nécessaire, mais comme l'expression de ce que Nietzsche appelle « la volonté de puissance ».

Jusqu'ici, on le voit, M. Menger prétend s'appuyer sur l'observation des faits. Mais il change de méthode, et s'élance en pleine utopie, lorsqu'il s'efforce de construire le Code de l'*État populaire du travail*, que les masses substitueront à l'*État patriotique* existant, et dont il cherche les germes dans la société présente. Toutes les exigences juridiques des classes inférieures se déduiront de la conviction qu'elles ont du droit à l'existence. Ce Code de l'avenir, qu'esquisse M. Menger, s'étend à la vie publique et privée.

Le seul chapitre un peu plaisant concerne les rapports des sexes. M. Menger condamne l'amour libre, le collectivisme matrimonial, le mariage d'État et maintient le mariage individualiste, pour des raisons assez singulières. Dans le domaine économique, il écarte la valeur de travail, généralement abandonnée des socialistes, supprime la liberté des contrats et soustrait en partie l'administration de l'État futur au contrôle politique. Il estime que l'État populaire du travail pourra se fonder dans le cadre de la monarchie traditionnelle, de même le christianisme a fini par s'imposer sans secousse à l'empire romain.

Tout ce rêve d'opium d'un professeur de droit, ce retour au saint-simonisme, à une conception hiérarchique de l'organisation sociale, a reçu en France le meilleur accueil. Les intellectuels inféodés au socialisme n'ont guère trouvé à reprocher au professeur viennois que son esprit monarchique. Cet engouement s'explique. Songez-y donc ! l'*État populaire du travail* de M. Menger serait le paradis des fonctionnaires dirigeants : ils y joueraient le rôle de mandarins ou, comme

on l'a dit, de clergé laïque. Il n'y a qu'une objection, c'est que cette conception autoritaire de l'organisation du travail est contraire à la fois à l'évolution du régime industriel et aux aspirations des ouvriers (1).

Les marxistes, qui justement prétendent représenter ces aspirations, se moquent (2) fort du socialisme de juriste exprimé par M. Menger. Sans doute, disent-ils avec Engels, toute classe qui lutte doit transformer ses intérêts en revendications juridiques. Mais celles-ci ne peuvent être uniformes : elles varient en chaque pays, suivant le degré d'évolution sociale; le caractère particulier de chaque peuple. La meilleure critique de ce socialisme de professeurs, de ce socialisme petit-bourgeois, étatiste, soi-disant pacifique et justicier, nous est fournie par M. G. Sorel.

Nul, sans excepter le grand pontife du marxisme officiel, M. Kautsky, n'a pénétré plus avant dans la pensée de Marx que M. G. Sorel (3) ; nul n'en connaît mieux les détours. Mais, critique indépendant plutôt que disciple, M. Sorel est étranger à la cuisine des programmes et des partis politiques. C'est un « sauvage ». M. G. Sorel est allé jusqu'à se demander si le marxisme n'était pas « une simple phase de développement » avec accompagnement obligé de *mythes*. Mais il est resté inébranlablement fidèle à la méthode marxiste qui consiste à se placer en pleine réalité, et à cette pensée fondamentale de Karl Marx que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes; que c'est par l'autonomie, par le *self-government* et non par la tutelle de l'État, c'est-à-dire par la tutelle des politiciens corrompus et corrup-

(1) M. Ch. Rizt, *Revue d'économie politique*, décembre 1903.

(2) *Mouvement socialiste*, 15 mai 1904. *L'Utopie du professeur Menger*, par E. Berth.

(3) *Saggi di critica del marxismo* ; Milan, Sandron, 1903.

teurs, substituée à celle des patrons, que les classes ouvrières gagneront en liberté, en bien-être et en puissance.

Dans son dernier ouvrage : *Introduction à l'économie moderne* (1), M. G. Sorel ne voit dans l'œuvre des socialistes étatistes et idéalistes, dans leur religion du devoir social et leur messianisme laïque, que mensonge et duperie. Il signale le vice de leur méthode, qui consiste « à expliquer le présent au moyen d'hypothèses faites sur l'avenir, et ensuite à soutenir que ces hypothèses sont justifiées par l'explication qu'ils ont fournie ». Il ne croit pas qu' « une déclaration des droits, ou même une législation nouvelle opèrent infailliblement une transmutation miraculeuse de la société ». « On peut, dit-il encore, appliquer à l'histoire ce que Liebig disait de la nature, qu'elle ne suit jamais des voies simples et semble souvent dépourvue de sens commun. »

Qu'y a-t-il derrière cette théorie de l'État idéaliste, de l'État chargé de réaliser la justice ? La domination d'un groupe d'hommes, d'une minorité qui, à l'aide d'une organisation électorale perfectionnée, et en flattant les instincts populaires, est parvenue à s'emparer du pouvoir et qui l'exploite à son caprice et à son profit. Plus on assigne à l'État une tâche éducatrice, moralisatrice, plus le personnel qui dirige devient de qualité inférieure, suspect à l'opinion, trop souvent d'une probité politique au-dessous de la moyenne, comme en témoignent tant de scandales qui se déroulent chaque jour sous nos yeux.

L'étatisme démocratique n'est au fond qu'une réédition du jacobinisme inquisiteur et policier. C'est l'expression politique de la petite bourgeoisie, en con-

(1 Paris, Jacques, 1904.

tradiction avec le socialisme ouvrier. Les ouvriers ont-à le combattre un intérêt égal, sinon supérieur, à celui de toutes les autres classes de la société.

Ce qui distingue Marx des précédents utopistes, remarque M. G. Sorel, c'est qu'il se place, avec les économistes, au point de vue de la production des richesses, plutôt qu'au point de vue de la consommation et de la distribution. La grande production est la condition indispensable à l'enrichissement général. Or, l'expérience prouve que l'État s'entend à consommer les richesses et non à les créér.

Nous trouvons, sous la plume de M. Sorel, une critique fort judicieuse de l'impôt progressif sur le revenu tel que les socialistes entendent l'appliquer : l'État jacobin, écrit-il, « avertit les riches qu'il n'est pas convenable qu'il y ait de trop grandes inégalités dans une démocratie, et leur impose des *amendes*, pour leur faire comprendre que leur fortune ne satisfaisait pas son idéal ». Et c'est bien là le véritable sens que les socialistes donnent à cet impôt, merveilleux instrument de confiscation, de spoliation sous couleur de justice : M. Jaurès a pris soin de nous en prévenir.

On voit avec quelle liberté M. Sorel juge le socialisme bourgeois, en opposition au socialisme ouvrier. Nous n'avons de préférence pour aucune de ces deux doctrines. La richesse nationale et les classes possédantes sont également menacées par les deux socialismes, par les Syndicats ouvriers d'une part, lorsqu'ils sont accessibles à la propagande révolutionnaire et anarchiste, comme le prouvent les grèves de plus en plus violentes ; par le jacobinisme d'autre part, dès qu'il disposera de l'impôt progressif sur le revenu et pourra en user à sa guise. Il ne faut pas être grand prophète pour prévoir que les deux socialismes, asso-

ciés dans une action parallèle de destruction, se trouveront un jour aux prises. Les ouvriers des villes se lasseront peut-être de faire la courte échelle aux politiciens et de se courber sous leur férule. Les jacobins, après les avoir déchaînés, n'auront ni le pouvoir de réaliser leurs promesses, ni la force de les contenir.

Le grand mouvement de réforme du dix-huitième siècle, qui devait aboutir à l'émancipation de la bourgeoisie et des paysans, à la conquête du pouvoir par la bourgeoisie, s'est accompli d'une façon graduelle et pacifique, hormis en France, où la Révolution fut une cause de ralentissement et de réaction. La France, le pays politiquement le plus avancé, reste socialement le plus en retard, si on la compare aux Etats-Unis, à l'Angleterre et à l'Allemagne. Les classes ouvrières n'ont pas atteint chez nous le même degré d'organisation, de bien-être relatif, d'éducation pratique. La liberté des citoyens est menacée par la tyrannie jacobine, en même temps que l'indiscipline et le désordre gagnent les services publics les plus importants, l'armée et la marine. Tandis que dans les autres pays de grande industrie, le maintien de la liberté et de l'ordre favorisent l'affranchissement de la classe ouvrière, il n'est pas impossible qu'en France, s'il faut en croire de bons observateurs, les prétendus amis du peuple ne nous mènent à un État jacobin, puis anarchique, suivi d'un ralentissement et d'un recul.

VII

LE SOCIALISME ET L'HISTOIRE

Le socialisme n'est pas seulement un mouvement des classes ouvrières : il prétend démontrer une conception nouvelle de l'évolution des sociétés, interpréter l'histoire en même temps qu'il l'accomplit.

Avec des tendances, des aspirations communes, les socialistes ne sont pourtant pas arrivés jusqu'ici à constituer l'unité de doctrine, caractère de la science. Les théories de Karl Marx, dominantes en Allemagne, sont battues en brèche par les uns, interprétées par les autres de la façon la plus opposée. Un Bossuet aurait fort à faire pour débrouiller ces *variations*.

L'ouvrage de M. Labriola, professeur à l'Université de Rome : *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire* (1), marque une date importante : c'est la première fois qu'un écrivain de langue latine approfondit la pensée de Marx. A défaut de troupes nombreuses, le socialisme italien compte un état-major de professeurs et de publicistes (2), bien qu'à vrai dire, de l'aveu de Marx lui-même, le moindre mouvement

(1) Paris, Giard et Brière, 1897, avec une préface de M. G. Sorel.

(2) M. Enrico Ferri, *Socialisme et Science positive* ; Paris, 1897.

vaille mieux qu'une douzaine de théories et de programmes (1).

Bien loin de faire appel, comme nombre de ses prédécesseurs, aux sentiments altruistes, d'invoquer la Justice, la Paix sociale, Marx aperçoit dans l'avènement du socialisme l'aboutissant inéluctable des transformations sociales produites par la grande industrie, et des luttes de classes qui en résultent. A sa thèse il donne pour arrière-fond cette « loi », d'après lui fondamentale, que toute l'évolution historique dépend des modifications dans la structure économique des sociétés et du conflit des intérêts qu'elles déterminent.

C'est à Saint-Simon que remonte cette thèse originale. Reléguant au second plan les faits et accidents particuliers, et l'action des grands hommes, il signale comme agents de l'histoire les idées du temps communes à une société, combinées avec l'état économique et les rapports des classes, suite de la production et de la distribution des richesses : théologie et système féodal ; métaphysique et Révolution française ; science positive et régime parlementaire. Auguste Comte ne retient que le côté purement intellectualiste de la doctrine. Au contraire, Louis Blanc écarte l'influence des idées, cherche dans l'organisation économique la cause première des événements politiques et formule la « loi » de *la lutte des classes*.

Marx et Engels reprennent, amplifient la thèse exclusive de Louis Blanc. Ils *naturalisent* l'histoire comme Balzac a naturalisé le roman. « Avec son profond instinct de la réalité, écrit Théophile Gautier, Balzac comprit que la vie moderne était dominée par

(1) Sur la *Conception matérialiste de l'histoire*, on lira avec intérêt les articles de M. Andler (*Revue de métaphysique*, 1897), de M. Durkheim (*Revue philosophique*, décembre 1897), et l'article du docteur P. Barth, *Jahrbücher*, de Conrad, janvier, 1896.

un grand fait, — l'argent, — et, dans *la Peau de chagrin*, il eut le courage de représenter un amant inquiet non seulement de savoir s'il a touché le cœur de celle qu'il aime, mais encore s'il aura assez de monnaie pour payer le fiacre dans lequel il la reconduit. Cette audace est peut-être une des plus grandes qui existent en littérature, et, seule, elle suffirait pour immortaliser Balzac. » *La Comédie humaine* est en quelque sorte l'épopée de l'argent, des affaires, du capital, des drames qu'il suscite entre les diverses espèces sociales et jusqu'au sein des familles. Marx portait Balzac aux nues.

Sa conception de l'histoire est matérialiste en ce sens qu'il écarte de l'histoire toute intervention providentielle. Il juge avec Feuerbach que l'homme projette son ombre dans le ciel : ce n'est pas la religion qui fait l'homme, c'est l'homme qui fait la religion. Il admet aussi peu que le progrès soit l'œuvre de la Raison, comme le voulaient les philosophes du dix-huitième siècle, de l'*Idée absolue*, disait Hegel, qui l'incarnait dans l'État : les idées ne sont que le reflet, le vêtement des faits réels dans l'esprit de l'homme ; il croit que les idées le mènent, lorsque, inconsciemment, il est poussé par les exigences de son caractère, de son tempérament. Les vrais mobiles de nos actes nous échappent. Nous pouvons toutefois constater à quel point les soucis quotidiens, les intérêts matériels sont puissants pour tenir l'idéal en échec dans les bornes étroites que la cruelle réalité lui assigne. Les déesses de la Justice et de l'Egalité font triste figure dans la vie journalière des individus et des peuples.

De même, en histoire, le rôle de l'Inconscient est immense. On doit chercher au delà du mouvement des idées, des institutions et des événements de surface. Les grandes lignes de l'organisation sociale et des phéno-

mènes qui s'y rattachent dépendent avant tout des principaux besoins du groupe humain dans un milieu donné, et des moyens naturels et artificiels que l'instinct et l'intelligence lui fournissent pour y subvenir. Or, le premier besoin, c'est l'existence même : c'est là l'influence maîtresse, et il est facile d'en donner des preuves. Les phases essentielles de la civilisation se caractérisent par des faits économiques : états chasseur, pastoral, commercial, industriel. Ces états forment l'*infrastructure* de la société sur laquelle repose tout un ensemble d'institutions qui embrassent la famille, la propriété, le droit, les mœurs, l'art, la religion. Cette infrastructure vient-elle à être ébranlée, tout chancelle et menace ruine.

Les révolutions profondes, au sein des sociétés, sont déterminées, non par le progrès des idées, mais par des modifications de l'infrastructure économique, dues au perfectionnement de la production qui altère les rapports des classes en modifiant la force dont elles disposent. La dissolution des idées suit pas à pas celle des anciens procédés techniques.

Prouver cette thèse serait passer en revue l'histoire entière. Bornons-nous à l'illustrer par quelques exemples.

« Si la population des villes, remarque Renan, fût restée pauvre et attachée à un travail sans relâche, comme les paysans, la science serait encore le monopole de la classe sacerdotale. » La Renaissance, la Réforme eussent été impossibles sans la formation du capital. Luther ne se doutait pas qu'il travaillait à l'avènement de la bourgeoisie. Toutes les révolutions modernes, d'après Schmoller, tous les efforts pour constituer un droit de plus en plus égalitaire, sont les suites de la révolution économique qui, à partir du treizième siècle, et principalement au seizième, grâce

aux progrès de la navigation, à la découverte de l'Amérique et de la route des Indes, à l'invention de la poudre à canon, à l'essor du commerce, brisa la puissance de la noblesse au profit de la royauté. L'emploi des machines a détruit le régime féodal, anéanti la petite boutique patriarcale, amené le triomphe du Tiers-Etat. Mais la vapeur, la grande industrie divise les producteurs en deux classes séparées de patrons et d'ouvriers libres salariés, et les oppose l'une à l'autre, comme jadis la bourgeoisie à la noblesse. C'est toujours la classe la mieux adaptée, la plus nécessaire au nouveau genre de production, qui finit par s'emparer de l'État et en fait la cuirasse de ses intérêts.

Marx conclut à la nécessité d'étudier l'évolution du *Capital*, la production capitaliste, infrastructure de la société présente, — et les phénomènes sociaux qui l'accompagnent : production socialiste, attribution capitaliste, concentration des richesses, prolétarisation croissante des masses, crises, chômage, paupérisme, organisation du prolétariat, suffrage universel, internationalisme. « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous. » Devenue florissante par l'industrie, la bourgeoisie périra par elle : la bourgeoisie enrégimente l'armée de ses fossoyeurs. Toute la théorie matérialiste de l'histoire semble construite pour aboutir à ce cri de guerre civile, à justifier ce *De profundis*.

Cette théorie se trouve condensée dans *le Manifeste communiste*, sorte de pronunciamiento que Marx et Engels lancèrent en février 1848 et qui est devenu, sauf dans certaines parties caduques, le *Discours de la méthode*, voire le *Sermon sur la montagne* du socialisme allemand. Elle est complétée ou corrigée par des passages et des aphorismes épars à travers l'œuvre touffue de ces Dioscures, interprétés par les disciples avec la vénération des textes sacrés.

A force d'exagérer, les exégètes de Marx en ont fait la meilleure critique. Au lieu de considérer le point de vue « matérialiste », comme un élément de complexité de plus dans l'enchevêtrement des faits historiques, ils y ont découvert la clef universelle : ils ont réduit l'histoire humaine à celle des instruments de travail ; ils ont transformé la pensée en une simple fonction de l'économie, et l'homme, non plus, comme le voulait Malebranche, en automate spirituel, mais en automate économique, en une sorte de canard de Vaucanson des intérêts matériels. Dans un Essai, d'ailleurs fort spirituel, M. Kautsky déduit, par exemple, toute la philosophie pessimiste de Schopenhauer de sa condition de rentier inquiet et poltron. M. Lafargue démêle, avec non moins de subtilité, l'infrastructure économique du dogme de l'immaculée conception. Ce ne sont point des jeux d'esprit. Le but des marxistes est de faire entendre par là à quel point la question sociale est aisée à résoudre. La révolution économique étant accomplie, l'industrie étant socialisée, il ne s'agit plus, pour les prolétaires, que de s'emparer du pouvoir : organisation politique, famille, morale, tout le reste sera donné par surcroît.

Les choses ne sont pas aussi simples : les mêmes instruments de travail se sont accommodés de régimes très différents, la même charrue a été poussée dans le sillon par des mains de serfs et de paysans libres. Les besoins de l'agriculture naissante ont sauvé la vie aux prisonniers en les transformant en esclaves ; mais, au dix-huitième siècle, la réforme du droit pénal, l'abolition de la torture ne se rattachent à aucune technologie. Le christianisme à son berceau fut une religion d'esclaves ; mais il a survécu à l'esclavage. Les milliers d'hommes, qui, durant les guerres de religion, se laissèrent massacrer plutôt que d'abjurer

leur foi, allaient à l'encontre de tout intérêt économique. La vapeur, loin de détruire le catholicisme, permet aux pèlerins de se transporter plus rapidement à Lourdes et, grâce à l'électricité, le Pape fait connaître instantanément ses Encycliques *urbi et orbi*.

Marx admet que les hommes n'obéissent guère qu'à des mobiles égoïstes. Avec Kant, avec Hegel, il assigne un rôle considérable à la méchanceté dans l'œuvre du progrès social. Sa mauvaise opinion de la nature humaine devait, semble-t-il, aboutir logiquement, comme celle de Hobbes et de Balzac, à l'absolutisme.

Une réaction contre le marxisme s'est produite parmi les socialistes eux-mêmes. Dans son *Socialisme intégral* Benoît Malon fait appel, non à l'égoïsme d'une classe, mais à l'altruisme de toutes les classes. M. Rouanet, M. Jaurès s'efforcent sans succès, comme le prouve M. Sorel, de concilier le matérialisme et l'idéalisme. Un dernier venu, M. Andler, est allé chercher en Allemagne les théories déjà surannées du socialisme d'Etat idéaliste pour les opposer, avec une remarquable force de dialectique, au marxisme « en décomposition ». M. Andler, sans se soucier beaucoup de l'infrastructure économique, se fait fort de créer la justice à coup de décrets, et nous voilà revenus aux vieilles utopies de 1848.

Enfin, les marxistes doués de sens critique, M. G. Sorel, M. Labriola, estiment que les pensées de Marx ont besoin d'être élucidées, qu'on doit y chercher non un *système*, mais une *méthode*, un procédé d'investigation, et, comme il le recommandait lui-même, « un fil conducteur ». M. Sorel, M. Labriola ont une psychologie qui dépasse l'*homo economicus*, reconnaissent l'importance des facteurs moraux, dont les marxistes en France avaient pris parti de se moquer. La moralité n'est nullement indifférente à la prospérité

économique : l'organisation des Trade-Unions en fournit la preuve éclatante. Il n'y aura de société libre qu'avec des hommes capables de *self government*, et c'est encore le bien petit nombre.

Sur d'autres points, le marxisme a besoin d'être renouvelé. Taillé sur mesure pour les ouvriers de la grande industrie, il ne s'adapte ni aux petits bourgeois, ni aux petits paysans propriétaires dont les socialistes ne peuvent se passer. Mais comment résoudre l'antinomie de l'industrie socialiste et de l'agriculture individualiste ? M. Deville, dans son discours sur la question agraire, l'a vainement tenté, au dire des marxistes du *Vorwærts*, dépositaires de la doctrine.

La partie la plus faible de la théorie marxiste, c'est sa conclusion communiste, et cette conclusion nous a gâté certaines pages de M. Labriola. De l'aveu d'un admirateur de Marx, M. Sombart, la thèse du retour au communisme primitif n'est plus du matérialisme historique, c'est du prophétisme pur, le rêve d'un Paradis perdu et retrouvé, en contradiction absolue avec la méthode et les données historiques, mises en relief par Karl Marx. Si le moulin à eau nous a donné la société féodale, le moulin à vapeur la société capitaliste, il nous est impossible de prévoir quelle forme de société nous donnera le moulin à électricité, et le moulin qui succédera à ce moulin : les futures découvertes de la science, et leurs répercussions sur l'organisation sociale restent pour nous le livre aux sept sceaux. Et comment concevoir une société future sans antagonisme de classes, lorsque tous les progrès sociaux résultent d'après Marx et M. Labriola de cet antagonisme même ? La contradiction est énorme. Le marxisme finit en queue de chimère.

LE SOCIALISME EN ACTION

I

L'AME DES FOULES

Dans l'ancienne tragédie de l'histoire, c'étaient les rois, les empereurs, les ministres, qui occupaient le devant de la scène; leurs rivalités, leurs alliances, leur humeur déterminaient la politique des États; la foule obscure et confuse se mouvait à l'arrière-plan. Aujourd'hui c'est ce chœur qui remplit le premier rôle; les protagonistes d'autrefois se trouvent désormais réduits aux humbles fonctions de comparses et de figurants. Par le suffrage universel, les classes gouvernées deviennent les classes gouvernantes et leurs préjugés font loi. Nous entrons dans l'ère des foules.

Il est donc urgent de connaître l'âme des foules. Qui s'occupe de nos ministres? Qui les nommerait seulement? La nomenclature d'une quarantaine de Cabinets qui se sont succédé aux affaires, depuis 1870, serait plus malaisée à retenir que les dynasties des rois d'Egypte. A peine un ou deux noms surnagent-ils, et les Présidents de République tomberont de même dans un rapide oubli, si quelque sanglante catastrophe ne les en sauve. Mais ce qui nous inquiète,

ce sont les pensées des foules, ce qu'elles souffrent, ce qu'elles désirent, ce qu'elles rêvent. Déjà des romanciers, assez bons observateurs de la nature humaine, cherchent à nous en instruire. L'originalité de l'auteur de *Germinal* consiste surtout en ceci qu'un des premiers il s'est attaché à peindre le conflit des passions collectives : paysans, soldats, employés, ouvriers, pèlerins, ses personnages sont des masses populaires, et non plus des individus. M. Zola procède par enquête et par intuition. Les sociologues emploient des méthodes plus rigoureuses. Dans un volume très substantiel, en son petit format, sur *la Psychologie des foules*, M. Gustave Le Bon a délimité le champ si vaste à explorer (1). Avant lui, M. Tarde avait publié un remarquable essai sur *les Foules criminelles* (2). Si jamais nous sommes assommés, fusillés, dynamités, nous devrons à M. Tarde la satisfaction suprême d'en connaître les raisons profondes.

Qu'est-ce qu'une foule psychologique? On ne donnera point ce nom à une agglomération fortuite de personnes sur la place publique, dans un hôtel, sur un paquebot, à moins qu'un événement ne vienne à se produire, qui procure à ces éléments hétérogènes une sorte d'*unité mentale*. Cette unité se trouve constituée d'une manière permanente dans les groupes organisés, disciplinés, tels que les Ordres religieux, les armées, etc... Dès qu'il y a unité mentale, on voit aussitôt se produire un phénomène très remarquable : quelles que soient les différences de caractère, de situation entre les individus qui forment le groupe durable ou accidentel, ceux-ci, par le fait seul d'être réunis et soumis aux mêmes impressions, aux mêmes excitants,

(1) Paris, F. Alcan, 1895.

(2) *Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1893.

dépouillent en quelque sorte leur personnalité propre, et se trouvent comme envahis par une âme collective, qui les fait penser, sentir et agir d'une façon toute différente de celle dont chacun penserait, sentirait et agirait isolément. Les qualités dont est doué cet être nouveau, ce monstre, la foule, ne représentent point l'addition ou la moyenne des capacités de chaque membre en particulier : le rapprochement de ces âmes disparates opère non un simple mélange, mais une combinaison chimique, avec des propriétés imprévues.

L'exemple le plus simple est celui d'une salle de spectacle. Quoi de plus hétérogène que le public qui la remplit ? Pourtant il vibre à l'unisson. Il est des mots, des situations qui choquent au théâtre, et qu'un auteur ne peut oser, même devant un auditoire composé en majorité, comme il arrive parfois, dit-on, de drôles et de drôlesses, transformés pour quelques heures en gens honnêtes et pudibonds. Et leurs protestations indignées ne sont point hypocrisie pure : il leur suffit d'être assemblés, pour sentir d'instinct quels actes les hommes réunis en société ont intérêt à blâmer, bien qu'ils ne se privent pas de les commettre dans le secret de leur vie intime. Inversement, tels individus, de probité ordinaire, succomberont, dans un corps politique, à une épidémie de vénalité; ou encore un jeune paysan gauche et timide, ayant quitté sa blouse bleue pour l'uniforme, et une fois encadré au régiment, sent gronder et grandir en lui l'âme belliqueuse des armées.

Ces métamorphoses des êtres isolés aux mêmes êtres réunis nous prouvent que le caractère n'est pas un. Il n'y a que dans les romans où l'on voit des hommes traverser les épreuves de la vie sans jamais se démentir. L'uniformité apparente des natures ne provient que de l'uniformité des milieux. Il existe en

nous une possibilité, une virtualité de caractère beaucoup plus étendue qu'on ne l'imagine communément. Sans la tourmente révolutionnaire, tant de brillants généraux, les Desaix, les Kléber, n'eussent déployé que des qualités secondaires dans des carrières obscures. De petits employés d'ancien régime, des avocats de province, se révélèrent à la Convention hommes d'Etat et tyrans, et devinrent, après l'orage, les dociles, les dévoués serviteurs de Napoléon. Dans le notaire le plus placide, qui sait? il y a peut-être l'étoffe d'un Caligula.

Nous gardons la meilleure opinion de nous-mêmes, et cependant nous ne savons pas de quoi nous serions capables à un moment donné, et cela devrait nous rendre indulgents. On ne peut se connaître que par ses actes, et nos actes sont inconscients. Au delà des mobiles que nous dissimulons à autrui, il y a ceux qui se dérobent à nous-mêmes, fussions-nous des analystes subtils et pénétrants. La part de l'inconscient est énorme, non seulement dans la vie organique, mais dans l'intelligence même. Ces forces intimes et instinctives qui nous poussent à notre insu déterminent l'âme des races, et par elle l'âme des foules. La communauté des instincts ignorés et des passions aveugles rapproche les hommes les plus dissemblables par l'intelligence, les plus éloignés par la culture de l'esprit. Entre un savant et son bottier, la différence de caractère sera peut-être insignifiante. La foule opère la mise en commun de tous ces éléments inférieurs, et les porte à leur plus haut degré d'intensité, en les rendant contagieux.

Cette contagion, d'après M. Le Bon, est un phénomène hypnotique. Tout le monde connaît cette importante découverte de la psychologie contemporaine : sous l'influence d'un opérateur, tels individus nerveux

deviennent susceptibles de perdre, momentanément, leur personnalité consciente, d'accomplir des actes tout à fait contraires à leur manière d'être habituelle, et dont ils s'abstiendraient s'ils étaient encore en possession d'eux-mêmes ; ils se trouvent privés à la fois de volonté propre et de discernement. Un phénomène analogue se produit dans les foules; certains chefs, certains discours, certaines idées les fascinent, les entraînent ou les arrêtent. Il suffira de l'éloquence et du prestige d'un Lamartine pour apaiser l'émeute en fureur.

Prédominance de la personnalité inconsciente, orientée, par voie de suggestion et de contagion des sentiments et des idées, dans un même sens, voilà, selon M. Le Bon, la définition d'une foule psychologique.

L'inconscient domine dans les foules, aux dépens de l'intelligence réfléchie, du raisonnement, de l'esprit critique. Tout acte de passion est très simple, tout acte de raison très complexe; aussi les foules en sont-elles incapables. Ce n'est pas l'esprit, c'est la bêtise qui s'y accumule. « Tout le monde, dit le proverbe, a plus d'esprit que Voltaire »; tous les gens d'esprit isolés, peut-être, mais point assemblés. S'il faut croire M. Le Bon, il suffirait de réunir des hommes supérieurs pour que le niveau de leur entendement baisse d'une manière sensible. C'est ce qui explique que les corps savants, composés pourtant de l'élite, se montrent parfois si routiniers. Jamais le travail commun de quarante académiciens, triés sur le volet, n'a pu aboutir à composer un dictionnaire qui vaille celui du seul Littré. Ce sont les foules qui font les langues, mais cette œuvre merveilleuse est la création de l'inconscient. Les grandes floraisons de l'art sont bien en une certaine mesure les produits de la société, des milieux, des antécédents, de la race, mais fondues dans

le creuset d'un esprit unique. A l'exception des farces et des vaudevilles, nous ne connaissons guère de chef-d'œuvre qui soit le résultat d'une collaboration. Wolf a soutenu que le nom d'Homère devait être considéré comme une raison sociale, que les poèmes homériques surgirent spontanément de l'inspiration commune d'aèdes populaires. Une hypothèse si flatteuse pour l'esprit démocratique inspirait à Sainte-Beuve cette spirituelle boutade : *Ah ! oui, Homère, par une Société de gens de lettres.* Jamais un état-major, — à plus forte raison une armée, — n'a été capable de concevoir un plan de bataille, de suppléer au génie d'un grand capitaine. C'est à lui qu'appartient la pensée directrice : aux soldats revient l'honneur de la discipline et de la bravoure.

Les foules n'ont pas d'idées, ou plutôt elles sont la proie d'idées fixes. Selon le mot si juste de M. Clémenceau, elles ne comprennent les choses *qu'en bloc.* L'histoire, pour elles, c'est la légende. Au lendemain de la Restauration, Bonaparte apparaît comme la Providence incarnée sous le chapeau du Petit Caporal : son image orne chaque chaumière. Pendant la Commune, le héros providentiel se change en tyran sanguinaire, et la foule délirante brise son piédestal.

Par delà ces impressions mobiles, ces fantômes grotesques ou menaçants, ces ombres chinoises que la folle opinion publique crée et détruit avec une rapidité vertigineuse, se déroule une toile du fond, sorte de canevas élaboré par les siècles, lent à se former, lent à disparaître. Ce sont les croyances permanentes des foules, nées de leurs besoins, de leurs aspirations, de leurs espérances. Par elles, les civilisations se fondent et se maintiennent. Dès qu'elles se modifient, tout menace ruine.

Qu'elles soient chrétiennes et féodales ou démocra-

tiques et athéistes, ces croyances des foules présentent le caractère religieux. Elles résultent de la *foi*, c'est à-dire d'une certitude sans preuve, et cette foi forme le lien des cœurs. Il en est des foules comme de ce nihiliste, dans un roman du profond Dostoievski. Éclairé par les lumières de la raison, il éteint les cierges qui brûlent devant l'icône sainte, remplace cette icône par les ouvrages de Moleschott et de Büchner, et rallume la cire sacrée. Un soir de 14 Juillet, nous vîmes, dans un faubourg de Paris, le buste de la Marianne dressé sur des autels qui rappelaient, à s'y méprendre, ceux du mois de Marie.

La moralité des foules découle de leur constitution psychologique. Avec la foule, on descend de plusieurs degrés l'échelle de la civilisation. Tout ce qui fait la supériorité de l'homme civilisé, et parfois aussi sa faiblesse et son impuissance d'agir, la réflexion, la raison, la prudence, disparaît. Semblable à l'être primitif, au sauvage, à l'enfant, spontanée, impulsive, irritable, crédule, la foule passe rapidement de l'idée à l'acte. Le faible, l'ignorant, l'imbécile, l'envieux, le lâche s'y trouvent libérés du sentiment de leur nullité, de la crainte des conséquences de leurs actes : ils cèdent à des instincts que, livrés à eux-mêmes, ils eussent réfrénés. La foule sait qu'elle est puissante, mais elle adore celui qui la dompte : elle témoigne plus d'amour à son tyran qu'à son bienfaiteur. Elle est susceptible de transformer le sceptique en croyant, l'honnête homme en criminel, le poltron en brave, l'égoïste en désintéressé, l'être intelligent en une brute. Elle est infiniment mieux douée que l'individu pour le mal comme pour le bien. Il y a des foules criminelles et des foules magnanimes, et parfois la même foule passera avec une rapidité foudroyante de la férocité à la clémence. Révoltes patriotiques, épidémies de mar-

tyre, charges de soldats héroïques, nuit du 4 août, journées de septembre, est-il besoin de rappeler tant d'exemples dont l'histoire est pleine ?

L'âme des foules n'est que le reflet de l'âme des races, telle que l'ont formée les lentes accumulations héréditaires, les croisements, le sol et le climat. Dans une foule de Londres, de Berlin, de Paris, vous voyez, à côté de quelques traits communs, éclater le contraste entre le tempérament froid, le caractère positif des Anglais, l'esprit de discipline des Allemands, la nature mobile et agitée des Français. Comparez les idées politiques et sociales dominantes parmi les foules, des deux côtés du détroit. Sous le couvert de la monarchie, l'Angleterre est le pays le plus libre qui soit au monde. Avec l'étiquette de République, nous restons toujours soumis à la centralisation napoléonienne, respectée par tous les régimes qui se sont succédé depuis le commencement du siècle. La *souveraineté du peuple*, aussi peu soutenable, au point de vue philosophique, que les dogmes religieux du moyen âge, et dont il faut lire l'histoire dans le livre de M. d'Eichthal (1), n'est qu'une forme adoucie du *Faustrecht*, du droit du plus fort, et aboutit à la tyrannie des majorités changeantes. Au nom de la *fraternité*, les jacobins installèrent un despotisme digne du Dahomey. La *liberté* est inconciliable avec l'*égalité*, telle du moins que nous la concevons. Les hommes étant inégalement doués par la nature, si vous leur laissez la liberté, ils ne deviendront jamais égaux : l'égalité exige qu'on empêche l'homme probe, capable, laborieux, cultivé, de l'emporter sur l'imbécile, le paresseux, le vaurien ; ce serait un privilège exorbitant reconstitué au profit de la canaille. Le mot *socialisme* représente deux sens bien

(1) Paris, F. Alcan, 1895.

différents, qui peignent les tendances opposées des races anglo-saxonnes et des races latines. Les ouvriers anglais et américains s'accommoderaient d'une société organisée comme une sorte de *handicap*, c'est-à-dire où les chances seraient égalisées au départ, où l'un ne serait pas plus allégé que l'autre, mais où le prix de cette course ardente qu'on appelle la vie appartiendrait au meilleur coureur, au mieux entraîné, au plus généreux; en d'autres termes, les distinctions de naissance, de faveur et de fortune s'effaceraient, et chacun obtiendrait le fruit de ses capacités, de ses œuvres et de son mérite. Au contraire, les socialistes français ou du moins les ouvriers prétendent empêcher que nul ne dépasse son voisin : ils favoriseraient la haridelle aux dépens du pur-sang, nous attelleraient tous aux mêmes carrioles sous le fouet des fonctionnaires, nous mesureraient la même ration de foin démocratique. Joignez à cela qu'il n'est pire aristocrate que le niveleur le plus acharné : l'ouvrier hait le bourgeois, mais il méprise le simple manœuvre et maltraite parfois l'apprenti. Pour le triomphe de ces fausses idées d'égalité nos masses ouvrières ont fait des émeutes, des révolutions, des sacrifices héroïques. Plus émancipées politiquement que les ouvriers anglais, elles le sont beaucoup moins au point de vue économique qui importerait avant tout. Possédant plus d'individualité que le Français, l'ouvrier anglais ne se laisse pas aussi facilement entraîner à agir en masse : il se défie de l'opinion de sa caste et songe à ses intérêts plutôt qu'à ses haines.

Ce que devient la politique, avec la domination des foules, nous le constatons chaque jour. A mesure que celles-ci prennent conscience de leur force, elles choisissent à leur image des représentants de plus en plus insuffisants, et on peut prédire d'une façon mathéma-

tique, comme le remarque M. d'Eichthal, le moment où, entre le Palais-Bourbon et un club de Belleville, il n'y aura plus qu'une différence de local. Toutefois, les Parlements gardent sur les réunions publiques le grand avantage de former, selon l'expression de M. Tarde, des *monstres doubles*. Les partis, les intérêts, les amours-propres irréconciliables s'y heurtent en un conflit perpétuel, et c'est là notre sauvegarde. Ces assemblées ne peuvent atteindre qu'exceptionnellement la dangereuse unanimité des foules. Occupés à se quereller, à échanger de violentes injures et de faibles raisonnements, nos législateurs disposent de moins de temps pour nous fabriquer de mauvaises lois. C'est toujours cela de gagné.

M. Le Bon ne compte guère sur l'éducation des masses en vue d'améliorer cet état de choses. Il juge notre système d'éducation déplorable. Au lieu d'armer l'homme pour la lutte indépendante, de développer les énergies individuelles, nous ne formons que des administrés ou des réfractaires. Quant à l'instruction populaire, elle aide puissamment à la propagande des utopies ; car le peuple lit non les vérités désagréables, mais les mensonges qui flattent ses préjugés et ses passions.

Une étude sur les foules ne serait pas complète s'il n'y était question des meneurs. Dans toute association à deux, dit M. Tarde, conjugale, amoureuse, amicale, criminelle, il y a toujours un associé qui suggestionne l'autre et le marque de son empreinte ; gare au ménage où il n'y a ni meneur ni mené : le divorce n'est pas loin. C'est pourquoi l'idéal anarchiste nous paraît une pure chimère, la passion de l'obéissance étant aussi naturelle à l'homme que le goût de la liberté.

Les foules sont donc conduites, mais par des conducteurs faits à leur image. La force et la durée de l'empire qu'ils exercent dépendent de cette ressem-

blance même. Au premier rang se dressent les fondateurs de religion. Ceux-là annoncèrent à l'heure propice la bonne parole que les nations attendaient du fond de leur misère. Puis viennent les conquérants, les législateurs. Le peuple aime à se contempler lui-même dans César. La France acclamait en Napoléon l'organisateur de sa Révolution, l'homme qui empêchait, contre l'Europe coalisée, le retour de l'ancien régime, et assurait aux paysans affranchis la jouissance paisible des biens nationaux. Lesseps fut de même un meneur de foules, qui lui confièrent leurs intérêts temporels, et le payèrent d'ingratitude, après la dernière entreprise où il échoua. Il y a enfin les meneurs éphémères, politiciens, chefs de parti, dont l'autorité, presque toujours précaire, reste subordonnée aux circonstances qui l'ont fait naître.

Pour agir sur les foules, il faut être hypnotisé soi-même par l'idée qui sert à hypnotiser les autres : ainsi Jeanne d'Arc fit passer sur la patrie sa vision de délivrance; ainsi Robespierre fut le possédé de Rousseau.

L'affirmation, la répétition et surtout le prestige indéfinissable, sont les moyens d'action du meneur. Bonaparte avait dans son regard, dans toute sa personne, un don de fasciner, par lequel il en imposa dès le premier jour. Parfois ce prestige n'est qu'apparent, ne résiste pas à un échec. M. Le Bon cite le cas du député X... qui exerça sur la Chambre un terrorisme inconcevable, fit et surtout défit les ministères, pesa de la façon la plus funeste sur la politique extérieure, mais qui, compromis dans de louches affaires, n'effrayait plus personne.

On rencontre parmi les meneurs des névrosés, des demi-fous, des enthousiastes, des fanatiques, et aussi d'habiles charlatans, de rusés démagogues; quelques-uns même réunissent en eux toutes ces manières

d'être. Spéculer sur la bêtise, sur l'envie, sur la crédulité, n'a jamais été un mauvais calcul : aussi trouve-t-on nombre de gens fort habiles à ce métier lucratif. Mais ici encore les foules anglaises se montrent les mieux avisées. Elles se servent des agitateurs comme d'instruments utiles dans leurs querelles avec les patrons, mais elles hésitent à les envoyer siéger au Parlement. Une fois en passe de devenir ministre, le radical s'attiédit : ayant résolu la question sociale pour lui-même, il ne songe guère à ses anciens clients.

Plus puissante encore que l'action des meneurs, celle des sectes, des comités, forme le levain qui fait lever la pâte. Syndicats, Bourses du Travail, voilà les maîtres de l'avenir ; devant ces puissances anonymes, irresponsables, qui se font obéir des masses ouvrières les plus turbulentes, qui arment en guerre les plus pacifiques, nos pouvoirs publics tremblent et capitulent. Et d'après M. Le Bon, nous ne sommes encore qu'au prologue.

II

GRACCHUS BABEUF

Le spectre rouge a traversé notre horizon deux fois en ce siècle, aux journées de Juin et sous la Commune. Sa première apparition date de la fin du siècle dernier. Il s'incarne en Gracchus Babeuf, le premier socialiste ou, plus exactement, le premier communiste français qui, par sa « conjuration des Egaux », tenta de passer de la théorie à la pratique.

M. Espinas a consacré à Babeuf la moitié de sa substantielle et instructive étude sur *la Philosophie sociale du dix-huitième siècle et la Révolution* (1). Il discute la question si controversée de savoir si la Révolution française accusa des tendances socialistes. Tout dépend du sens attribué à ce mot ; il s'agit de distinguer ce qui est socialiste de ce qui ne l'est pas.

La question sociale au dix-huitième siècle, c'était la destruction du mode de propriété féodale qui existait depuis l'invasion des barbares. La question sociale, au dix-neuvième, c'est, selon l'idée des socialistes, la réforme ou la suppression du droit de propriété créé par la Révolution.

Les théoriciens utopistes du dix-septième et du dix-huitième siècle, le curé Meslier, Rousseau avec

(1) Paris, F. Alcan, 1898.

des restrictions. Mably, Morelly, prêchent l'égalité des conditions sociales, préconisent l'abolition du droit de propriété. Brissot de Warville donne, avant Proudhon, la formule : « La propriété, c'est le vol. » Mais, remarque M. Lichtenberger (1), le caractère superficiel de la littérature pseudo-socialiste du dix-huitième siècle est prouvé par ce fait qu'on en trouve à peine trace dans les Cahiers de 1789. L'idée de l'impôt progressif sur le revenu, chère aux philosophes du dix-huitième siècle, y est à peine indiquée.

L'œuvre de la Révolution fut, non pas une suppression, mais une translation de propriété. La Convention fit une guerre acharnée, impitoyable, à certaines classes de propriétaires ; elle les dépouilla de leurs biens. Mais, quant au principe même de la propriété, elle le proclama intangible; elle le grava sur le frontispice de nos lois. Ni Danton, ni Robespierre n'ont parlé d'un État propriétaire, niveleur. Une Convention socialiste, une Montagne communiste, ce sont là, d'après Quinet, autant d'anachronismes : ni le mot, ni la chose n'existaient alors.

La Révolution ouvrait, toutefois, les voies au socialisme. D'une part, elle montrait comment une classe pouvait en exproprier une autre de ce qui avait été considéré jusque-là comme sa propriété légitime. D'autre part, en abolissant tous les privilèges, elle démasquait le plus important de tous, la propriété. La distinction entre nobles et roturiers une fois supprimée, il restait celle entre riches et pauvres, portés vers des conceptions économiques absolument opposées.

L'égalité fondée par la Révolution était négative. Elle supprimait certaines inégalités artificielles et laissait libre jeu aux inégalités naturelles. Il fallait

(1) « S'il y eut du socialisme dans les cahiers et les brochures de 1789 », *Revue socialiste*, juin 1898.

que, désormais, le mérite pût se faire sa place au soleil sans être gêné par les privilèges de caste, de corporation. Cette conception de l'égalité, de la liberté politique, domine la Constituante girondine. Mais qu'importe la liberté de s'élever, de faire fortune, pour ceux qui n'en ont pas le pouvoir, pour ceux qu'une infériorité économique insurmontable écrase de son poids ? C'est à l'égalité positive des conditions que tendaient les Jacobins extrêmes. Saint-Just et son groupe croyaient à une application possible du droit antique, à l'universalisation de la propriété fragmentée. Babeuf pousse le principe du matérialisme égalitaire des petites gens et des sans-culottes à ses dernières conséquences. Il assigne à la Révolution un sens moins politique que social ; il lui donne pour mission d'établir un nivellement systématique, universel, et tente lui-même l'entreprise. C'est la conjuration la plus originale et la plus subversive de la Révolution : son auteur, si médiocre d'esprit qu'il fût, mérite une place à part (1).

Babeuf naquit en 1760 à Saint-Quentin d'une famille pauvre dont il a exagéré le dénuement. Il prétend qu'il ne put être baptisé faute d'argent; mais on a retrouvé son acte de baptême. Il était fils d'un père calviniste, qui avait déserté et pris du service en Autriche, qui fut ensuite amnistié, fonctionnaire, destitué et finalement misérable. Babeuf fut d'abord clerc arpenteur, puis domestique. Il se maria, étant en service, avec une femme illettrée, mais bonne et dévouée. Il obtint la place de commissaire terrier ; et il dérouillait en cette qualité les vieilles armes féodales des prêtres et des nobles contre les paysans. Il perdit un procès injustement, paraît-il. Fonctionnaire pendant

(1) Voir la biographie de M. Aulard.

la Révolution, il fut accusé de faux pour avoir substitué un nom à un autre, dans une vente de biens nationaux. Il semble qu'il y eut plutôt de sa part négligence qu'improbité. On l'emprisonna ; puis sa condamnation fut annulée par le tribunal de cassation.

Très activement mêlé aux luttes des factions, c'est après la chute de Robespierre qu'il passe sur le devant de la scène. Il publie *le Tribun du Peuple*, réclame la Constitution de 1793, et organise une conspiration pour la rétablir.

Les apologistes de Gracchus Babeuf le représentent comme un caractère ardent, généreux, héroïque, prêt à se sacrifier lui-même, enthousiaste de la philosophie du dix-huitième siècle et de la Révolution, ne rêvant que le bonheur des hommes. Bon fils, humain au début, il gémit sur le meurtre de Foulon et de Berthier. Il s'endurcira bientôt dans la lutte, et écrit de sa prison à sa femme, privée de tout, qui lui parlait de mourir : « Étant toujours franc, je t'avouerai que nous autres, Jacobins et enragés, nous ne sommes plus tendres du tout, mais tout au contraire durs en diable. C'est, d'après cela, que sur ce que tu me marques que tu es tout à fait décidée à mourir, je ne puis que te répondre : — Meurs, si c'est ton bon plaisir. »

Babeuf était en réalité un de ces hommes qui promènent leur orgueil et leurs déceptions sur le pavé des grandes villes ; un écrivassier intarissable : sa conjuration fut paperassière au delà de ce qu'on peut imaginer. C'est une pauvre cervelle abstraite sans vraie instruction ni jugement C'est un logicien qui s'imagine que ses syllogismes vont changer la face du monde. Il ne doit plus y avoir ni riches ni pauvres ; car il y a oppression quand l'un s'épuise et manque de tout, et que l'autre nage dans l'abondance. Plus de propriété individuelle. Quiconque prononce ce mot doit être en-

fermé comme un fou furieux. La terre devient indivisible : elle n'appartient à personne, les fruits sont à tout le monde : tout le monde travaille à les produire. Les fonctions incommodes et répugnantes devront être exercées à tour de rôle. Mais ce n'est pas assez d'effacer les distinctions extérieures entre les hommes, de leur donner même vêtement, même nourriture. Il faut que l'éducation, que l'instruction soient les mêmes pour tous, et ne dépassent pas le niveau que tous puissent atteindre. Il faut limiter les connaissances humaines, bâillonner la presse. Babeuf prend à la lettre le paradoxe de Rousseau contre la philosophie et les arts. L'égalité intellectuelle ne lui suffit pas ; toute prééminence morale est une offense à la communauté.

Le communisme de Babeuf est agraire et national. Les grandes villes forment le principal obstacle à l'égalité. On y rencontre des domestiques, des femmes débordées, des écrivains faméliques, des poètes, des musiciens, des peintres, des beaux esprits, des comédiens, des danseuses, des prêtres, des entremetteurs, des baladins de toute espèce, en un mot la pire engeance. Il faut donc les détruire. Ce sera aussi le vœu, dans l'intérêt de la morale, des conservateurs chrétiens, Bonald et Bismarck.

Pour prouver que son système est praticable, Babeuf montre que le régime communiste existe dans les casernes et dans les couvents. Ne l'avons-nous pas éprouvé dans les lycées, ces tristes geôles de la jeunesse captive, sous le régime du dortoir, du réfectoire et du tambour ? Seulement, le communisme implique le célibat. Il exige la disparition de la famille.

Il est censé mettre fin à l'injuste répartition des avantages sociaux. Mais, si l'on ne permettait pas aux hommes de garder et de transmettre à leur famille, à

leur postérité les produits accumulés de leur travail ou les dons de l'heureuse fortune, ils cesseraient de produire, ou, au moins, ils cesseraient d'épargner.

Cet idéal de prison, né dans les prisons de la Terreur, cette débauche d'administration, ce rêve de pion, d'adjudant, de bureaucrate, d'instituteur en délire, Babeuf compte le réaliser en six mois. Il supprime l'égoïsme par décret, et appuie son décret par la guillotine en permanence. Les principaux conjurés de la Société des Egaux se réunissaient au café des Bains chinois. Une jolie chanteuse, Sophie Lapierre, déclamait ces couplets :

Tribun courageux, hâte-toi,
Nous t'attendons, trace la loi
De l'égalité sainte...
La guillotine vous attend,
Nous vous raccourcirons.
Vos têtes tomberont.
Dansons *la Carmagnole*.

Les babouvistes, qui avaient rallié les débris de vieux Jacobins, comptaient à Paris une quinzaine d mille de partisans, dont un certain nombre parmi troupe. Au signal donné, le peuple devait s'empa de la Trésorerie nationale; car on n'avait que de cent cinquante francs en caisse, somme insuffisan pour bouleverser la société. On mettrait la main su la Monnaie, la Poste aux lettres. Un comité babou viste remplacerait aussitôt le Directoire.

Un traître avertit Carnot et le ministre de la police, Cochon de Lapparent. Babeuf, dans sa naïveté, essaya de convertir le commissaire venu pour l'arrêter. Les conjurés furent traduits devant la haute Cour de justice, qui siégea à Vendôme par précaution. Babeuf déclara que son procès était celui de la Révolution

française. Toutefois, à la fin des débats, il se donne pour un ami du Directoire, ce qui manque de noblesse chez un homme qui se comparait tantôt à Jésus, tantôt à Socrate. Il était de mode, dans le parti montagnard, depuis Thermidor, de chercher à échapper à l'échafaud par le suicide. Lorsqu'on lut la sentence de mort, Babeuf et Darthé se poignardèrent; mais le couteau n'était pas suffisamment aiguisé ; on ne leur laissa pas le temps de s'achever et ils furent traînés, tout sanglants à la guillotine.

Le moment pour établir une société communiste se trouvait on ne peut plus mal choisi. La société française, qui venait de secouer l'ancien régime, ne semblait pas disposée à subir un joug cent fois pire. Quoi de plus ridicule que de persuader aux paysans, désormais affranchis, d'abattre les clôtures et les haies et de supprimer les serrures des portes ? Bonaparte détournait l'ardeur de pillage en fureur de conquête. Les vertus républicaines n'étaient plus l'égalité ni la fraternité, mais l'héroïsme guerrier.

Les Jacobins eux-mêmes avaient suivi cette évolution de l'esprit public. Après Thermidor, ils commencèrent à mettre de l'eau dans leur « sang ». Nous en trouverons un grand nombre parmi les fonctionnaires, voire les grands dignitaires du premier Empire. Les babouvistes imitèrent cet exemple. Ces gaux, prêts à tout massacrer en 1796, deviendront i sous-préfet, qui chef de division ! Le fils de Babeuf -même, cet Emile nommé tel en l'honneur de Rousseau, camelot chargé de crier dans les rues de Paris *le Tribun du Peuple*, se montra fanatique de Napoléon, t courut à l'île d'Elbe se mettre aux pieds de son idole.

Presque seul, Buonarotti, le plus intelligent des babouvistes, demeura fidèle à ses anciennes convictions. Affilié au carbonarisme, rentré en France

vers 1828, salué comme le patriarche de la démagogi en relations avec d'Argenson, Pierre Leroux, Barbè Blanqui, Hippolyte Carnot, il remit en honneur l écrits de Babeuf, contribua à la canonisation de Saint Just, de Marat, de Robespierre. Ces stupides valets d bourreau, qui inspirèrent un si profond dégoût à leur contemporains; — « ces charognes jacobines », comm les appelle Macaulay, furent descendus de leurs gibe et inscrits au martyrologe de la Révolution. C'est grâ à Buonarotti, « grâce au babouvisme, écrit M. Ran que, pendant le premier Empire et la Restauration, tradition révolutionnaire ne fut pas un seul inst interrompue et que, dès les premiers jours de 1830, parti républicain se trouva constitué », — le parti de République jacobine et sectaire.

La supériorité de Buonarotti sur Babeuf, c'est q a le sens de l'évolution. Il juge qu'on ne peut arri au communisme égalitaire que par étapes. La premi de ces étapes, c'est le radicalisme, l'impôt progre sur le revenu. Au lieu de chasser violemment les priétaires, qu'on les dépouille légalement de le rentes par l'impôt, et qu'on leur rende, par tou sortes de tracasseries, la vie intenable.

Babeuf et Buonarotti sont des bourgeois. Ce prouve une fois de plus le caractère non sociali essentiellement petit bourgeois, de la Révolution mê dans ses partis extrêmes, c'est qu'aucun proléta aucun homme du peuple, nul Masaniello n'y eut seul jour le pouvoir. La Terreur fut l'œuvre de petite bourgeoisie, rongée d'envie, mauvaise et corruptible. Cette classe est aujourd'hui battue brèche par les couches sociales ouvrières, qui repo sent sa direction. Que le spectre rouge vienne enc à surgir, les radicaux et les socialistes bourgeois seraient les premières victimes.

III

LA CONQUÊTE SOCIALISTE

A travers l'histoire, comme à travers l'histoire naturelle, les individus et les groupes, les classes sociales comme les espèces animales, se trouvent en lutte, en concurrence perpétuelle; chaque groupe, chaque classe est menée par une élite, élite de brigands ou élite de saints, qui comprend les mieux adaptés, les plus énergiques et les plus habiles, et tire à elle le profit principal; le conflit des élites et leur succession rapide constitue le drame de l'histoire. Ce combat éternel qui a créé la civilisation, et par lequel la civilisation se développe ou se ralentit, varie en degré, en intensité, en complexité, mais ne s'arrête pas un seul instant, et nous ne pouvons prévoir qu'il cessera dans l'avenir, étant donné la stabilité du caractère humain. Les groupes les plus forts opprimeront toujours les groupes les plus faibles, s'ils sont incapables de se défendre, de tenir leurs adversaires en respect, et le monde idéal de justice et de paix ne convient qu'à une inscription de cimetière.

Prenons comme illustration de cette thèse de M. Vilefredo Pareto, la partie de son ouvrage (1) qui traite de

(1) *Les systèmes socialistes*; Paris, Giard et Brière, 1902, 2 vol.

l'histoire présente, celle où il examine quelle force de résistance, très inégale, avec des succès très divers, les forces conservatrices opposent au flot montant de l'invasion socialiste.

L'Allemagne est devenue, depuis 1870, le foyer du socialisme international. La démocratie socialiste, abandonnant de plus en plus les théories pour la pratique, est parvenue à former au Parlement un grand parti d'opposition toujours croissant, mais qui n'a pu entamer le Centre catholique. Même s'ils obtenaient la majorité au Reichstag, les socialistes auraient en face d'eux la puissance impériale encore intacte, appuyée sur l'armée, et ils savent que le suffrage universel, octroyé par le prince de Bismarck, est une concession précaire. En Autriche, en Hollande, en Belgique, en Espagne même, les partis conservateurs n'offrent pas moins de résistance. En Italie, les socialistes doivent compter avec la monarchie populaire, en Suisse avec le *referendum*. Aux États-Unis, les ouvriers industriels sont encore bien éloignés de pouvoir lutter avec la puissance formidable des *Trusts*.

C'est en Angleterre que les classes ouvrières ont atteint le plus haut degré de richesse et de bien-être au moyen de l'association. Les vieilles unions et leurs chefs forment une sélection, une élite, qui a toujours repoussé les théories et les mots d'ordre du socialisme continental. Elles ont écarté dédaigneusement tous les politiciens bourgeois qui s'offraient pour prendre, au Parlement, leur cause en main, et se faire ainsi, à leurs dépens, une carrière. Elles ont suivi avec les classes possédantes et dirigeantes une politique de compromis et de transactions, dont elles ont tiré jusqu'à présent de grands avantages. L'Angleterre est le pays où l'on se rend le mieux compte qu'une classe n'est respectée qu'en raison de la force qu'elle possède. Aussi les

classes possédantes opposent-elles la plus énergique résistance aux exigences des Unions, quand ces exigences deviennent excessives. En s'unissant, les patrons ont eu raison, en 1897, des mécaniciens qui prétendaient devenir les maîtres dans les usines. Par des décisions récentes, la Chambre des Lords a tenté d'entraver les grèves, en rendant les Unions responsables des dommages illégaux causés à autrui. L'impérialisme est venu arrêter l'œuvre de dissolution sociale qui commençait à s'accomplir en Angleterre, en persuadant aux classes populaires, comme jadis Napoléon aux Français, qu'une spoliation de leurs concitoyens les enrichirait infiniment moins que la conquête d'un immense empire.

La France est la seule nation où les socialistes touchent au pouvoir, et les causes de ce progrès tiennent moins peut-être à leur force propre qu'à l'affaiblissement des classes supérieures, à un commencement de décadence de l'ancienne élite. Les révolutions et les réactions sucessives ont perpétué d'irrémédiables divisions dans les partis bourgeois qui, rivaux entre eux, voire même ennemis, cherchent parfois l'appui des partis subversifs, afin de réduire à néant leurs adversaires politiques et religieux. Par-dessus tout le suffrage universel, sans contrepoids, livre à ces majorités de coalition un merveilleux instrument de règne.

Ces majorités n'ont guère à compter avec l'opinion. L'état des esprits en France présente des analogies frappantes avec celui des anciens Romains vers la fin de l'Empire, et de l'aristocratie française à la veille de la Révolution. Un signe qui annonce presque toujours l'affaiblissement d'une classe, dit M. Vilfredo Pareto, c'est l'invasion des sentiments humanitaires, la mièvrerie sentimentale, qui rendent incapable de défendre ses positions. Renan remarque que, dans la décadence

du monde romain, tout le monde s'améliorait, les gens de bien se multipliaient, la force et la hauteur du monde antique se perdaient; on devenait bon, doux, patient, humain. Comme il arrive toujours, les idées socialistes profitaient de cette largeur d'idées et faisaient leur apparition. Taine constate de même qu'à la fin de l'ancien régime, dans la classe élevée, même dans la classe moyenne, on avait horreur du sang; la douceur des mœurs avait détrempé la volonté militante. Partout les magistrats oubliaient que le maintien de la société et de la civilisation est un bien infiniment supérieur à la vie d'une poignée de malfaiteurs et de fous, que l'objet primordial du gouvernement est de préserver l'ordre par la force. — Dans sa *Psychologie du socialisme*, le docteur Le Bon fait une observation analogue, et le rapprochement des trois citations ne manque pas d'être frappant; les adversaires des nouveaux barbares ne songent qu'à parlementer avec eux et à prolonger leur existence par une série de concessions qui ne servent qu'à encourager les assaillants et à provoquer leur mépris.

Cette philanthropie malsaine s'étale partout aujourd'hui. Si un individu en tue ou en vole un autre, la pitié se tourne vers l'assassin ou le voleur. Le juge persécute le pauvre cher homme, lui fait endurer des tortures morales. Une de nos meilleures lois criminelles, la loi de sursis, tout en laissant subsister le délit, permet d'ajourner la peine jusqu'à une récidive. Cela ne suffit point à nos humanitaires. La Chambre a été saisie d'un projet de « loi de pardon » rédigée sous l'influence du Grand-Orient de Paris, qui permette au juge d'absoudre le coupable. Mais nul ne songe à prendre des mesures destinées à alléger les souffrances des victimes de ces chers et excellents coupables, lesquelles se trouvent ainsi exclues de la « re-

ligion et de la souffrance humaine ». Sans attendre la transformation du Code en faveur des délinquants, certains magistrats s'improvisent législateurs, et jouissent d'une glorieuse popularité.

Des sentiments si extraordinaires exigent pour les exprimer un vocabulaire nouveau. Le mot *charité* exhale une affreuse odeur d'oppression cléricale, la *fraternité* est usée jusqu'à la corde : on a inventé la *solidarité*. « Ayons la folie de la solidarité, s'écrie un philanthrope, comme d'autres ont eu la folie de la Croix. » L'apôtre de la solidarité, M. Léon Bourgeois, l'inventeur du *quasi-contrat social*, a réuni comme en un concile les philosophes les plus éminents, afin d'élaborer le concept de solidarité. M. d'Eichthal a percé à jour le sophisme de M. Léon Bourgeois (1), il prouve qu'autant la solidarité volontaire est un sentiment recommandable, autant la solidarité imposée, bientôt tarifée par M. Léon Bourgeois et ses amis, conduit à la servitude d'Etat ; le *solidarisme* n'est que l'expression du socialisme mitigé des radicaux. Karl Marx, qui professait l'horreur de la phraséologie sentimentale des révolutionnaires romantiques, remarque que la fraternité fait fureur dans le langage en temps de guerre civile. La solidarité fleurit de même en temps de persécution. On n'a jamais autant parlé de solidarité que sous le ministère de M. Combes dont M. Léon Bourgeois est l'éditeur responsable. La solidarité de M. Léon Bourgeois, c'est l'alliance des majorités triomphantes et tyranniques contre les minorités désarmées.

Des membres des hautes classes se livrent en même temps à un sport socialiste des plus dangereux. La no-

(1) *La Solidarité sociale et ses Nouvelles formules*, brochure ; Paris, Picard, 1903.

blesse, au siècle dernier, applaudissait Beaumarchais qui la bafouait. De même on court aujourd'hui aux spectacles, on achète et on prône les livres qui insultent et salissent tout ce qui fait la force d'une société. Les gens riches entretiennent de leur bourse des cours où l'on enseigne que le bien des bourgeois est mal acquis. Les jeunes gens de la haute bourgeoisie fréquentent les Congrès socialistes qui préparent l'abolition de la propriété privée. En un mot, le socialisme et ses coryphées sont à la dernière mode. On s'y jette par snobisme, par imitation, par intérêt, car le socialisme conduit à tout, aux honneurs et au pouvoir; c'est dans la bourgeoisie qu'il recrute ses principaux meneurs.

Le sentiment qui porte les hommes à compatir aux maux de leurs semblables est un de ceux qu'il faut le plus admirer et encourager. Mais, si elle veut échapper à l'oppression, chaque classe doit défendre les droits et les libertés qu'elle a conquis, sans prétendre supprimer ceux des autres classes : l'expérience prouve, au contraire, que le meilleur moyen de défendre ses intérêts consiste à tenir compte avec justice, équité, bienveillance même, de ceux des autres. Mais, ajoute M. Vilfredo Pareto, c'est une pure rêverie de la part d'une élite, quand elle s'imagine que les principes humanitaires qu'elle a proclamés lui seront appliqués, si elle n'est pas prête à livrer bataille pour la défense de ses biens les plus précieux. Les vainqueurs feront résonner à leurs oreilles l'implacable : *Væ victis!*

Les résultats ne se font point attendre. Le ministère de défense prétendue républicaine a été un ministère de conquête socialiste, qui, sans souci du péril extérieur, et avec une logique parfaite, s'est attaqué tout d'abord à la force publique, à l'armée. La violence, si elle vient de groupes nombreux, est désormais ac-

ceptée. Les grévistes, quand il leur plaît, saccagent impunément les propriétés privées, blessent les gendarmes, qui ne peuvent se défendre, sous peine de passer en conseil de guerre. Les minorités de syndiqués font la loi à la majorité des ouvriers libres. L'indépendance morale et religieuse des citoyens n'est pas mieux sauvegardée que leur liberté matérielle. Quant à leurs biens, ils ont tout à craindre d'une fiscalité savante qui prépare la spoliation, but suprême de tout le mouvement socialiste.

Les chefs y trouvent leur profit. Quant aux classes ouvrières, les chances de gain paraissent plus incertaines. Parallèlement aux agitations de la politique s'accomplit l'évolution silencieuse. L'accroissement énorme des capitaux mobiliers, les entreprises industrielles, les inventions, produisent dans toutes les classes une augmentation de bien-être considérable. Ce mouvement est entravé par les gaspillages du fonctionnarisme, du socialisme d'Etat. Il exige pour se développer la sécurité des biens, l'ordre dans la cité. Dès que les capitaux sont menacés, l'industrie est en souffrance, l'esprit d'initiative est paralysé ; les classes ouvrières sont les premières à souffrir, pour le plus grand bénéfice des nations rivales. Ce bonheur final que doit leur apporter la révolution sociale fuit devant elles comme un décevant mirage.

IV

SILHOUETTES RÉVOLUTIONNAIRES

Nous réunissons sous ce titre quelques notes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir été prises d'après nature, à divers Congrès ouvriers, sur des personnalités marquantes que nous y avons rencontrées. Nous ne changeons dans ce récit que les circonstances extérieures : les traits essentiels restent exacts.

La séparation des classes est aujourd'hui aussi grande qu'elle le fut autrefois, si elle ne l'est plus : l'égalité proclamée devant la loi ne règnera jamais dans les mœurs. Parqués par les transformations industrielles dans leurs villes, leurs quartiers, leurs usines, leurs cités ouvrières, les travailleurs vivent dans un cercle d'habitudes et d'idées qu'on ne peut concevoir si on ne les a point fréquentés. Bourgeoisie et prolétariat forment, en quelque sorte, deux nations i s'ignorent réciproquement. Il était bien plus aisé n aristocrate, au siècle dernier, de comprendre les pirations réformatrices de la bourgeoisie, parce u'entre bourgeois et gentilhomme, dans la manière de penser et de vivre, il y avait une différence de degré, non de nature. Entre le petit rentier, s'il est un homme cultivé, et M. de Rothschild, la distance est

moins grande qu'entre le même rentier et le prolétaire, qui n'a que son salaire quotidien, et qui est exposé à toutes les mauvaises chances de maladie et de chômage. Ce serait cependant une grande erreur de se représenter la classe ouvrière comme homogène. Elle se compose d'une foule de couches sociales superposées, dont la plus élevée confine de bien près à la bourgeoisie et lui envoie sans cesse des recrues. Les présentes notes n'ont d'autre but que de laisser entrevoir cette diversité et, comme conséquence, de laisser soupçonner la complexité des questions sociales.

Le Congrès qui nous a fourni le sujet principal de ces notes était purement ouvrier, il se composait de 150 membres venus de tous les coins de la France, et appartenant aux professions les plus variées. Il n'y manquait que les travailleurs des champs. On n'y apercevait pas une seule blouse. Presque tous les délégués portaient des vêtements bourgeois, jusqu'à des redingotes, voire un chapeau à haute forme. Cela même est caractéristique. Un peintre célèbre, en quête de modèles authentiques pour un tableau représentant une grève, nous disait qu'il ne savait où trouver à Paris des ouvriers qui n'eussent pas l'allure, l'apparence et le costume de petits bourgeois. C'est en cela que la blouse du député Thivrier était ridicule : les ouvriers ne songent qu'à la quitter. Bien loin de prétendre rabaisser les bourgeois à leur niveau, leur rêve c'est de devenir bourgeois à leur tour, d'éliminer la classe possédante pour se substituer à elle. Nous avons constaté la même tendance dans notre village. La noce de la fille du menuisier y fit l'an passé sensation : pour la première fois, de mémoire de paysan, on vit une mariée quitter la coiffe traditionnelle, s'avancer vers l'autel en robe blanche à longue traîne, avec la couronne de fleurs d'oranger, posée sur le voile de mousseline.

Au Congrès ouvrier, auquel nous faisons allusion, la plupart des membres avaient l'apparence de bourgeois, quelques-uns en possédaient l'instruction. C'était d'abord un délégué des employés de commerce. Une certaine corpulence et la pâleur de son visage indiquaient sa profession sédentaire. Il appartenait à la fraction socialiste dite broussiste, très restreinte, mais très choisie, comme ces corps d'élite qui ne sont recrutés que parmi les sous-officiers. M. Brousse, ancien étudiant en médecine de Montpellier, puis anarchiste, « régicide en chambre », comme le lui reproche ironiquement son mortel ennemi, M. Lafargue (1), M. Paul Brousse, un vrai personnage de Balzac, s'est assagi au point de ne s'occuper plus que de questions municipales, d'extension des services publics, etc... Son disciple au Congrès avait été chargé de rédiger et de discuter le rapport d'une commission, et il s'en tirait en avocat d'affaires consommé; et il y a certainement de plus mauvais rapporteurs à la Chambre.

Plus modérés encore et non moins instruits étaient les deux membres de l'école positiviste, MM. Finance et Keüfer : en qualité de typographes ils appartiennent à l'aristocratie ouvrière. Ils ont voyagé à l'étranger, savent ce qui se passe, connaissent les résultats des réformes qui ont été tentées; ce sont des hommes pleins d'expérience, qui prêchent les réformes et dissuadent des utopies. On les écoutait avec égards, mais ils n'étaient guère influents.

Les doctrines purement révolutionnaires étaient en faveur dans ce milieu. Il est intéressant de connaître ceux qui les propagent. X... est un ouvrier parisien très habile. Il travaille en petit atelier et gagne de 10 à 12 francs par jour. Cette année, il a déjà changé

(1) Voir la *Neue Zeit*.

quatre fois de patrons. Son amie, qui l'accompagne au Congrès, était d'abord ouvrière en bijoux. Elle a appris la sténographie et est entrée dans une maison de commerce où le patron lui dicte le matin la correspondance qu'elle transcrit l'après-midi avec la machine à écrire. Elle se loue beaucoup de ce patron, qui la paye 150 francs par mois; elle compte atteindre bientôt le chiffre de 250 francs quand elle saura suffisamment l'anglais, qu'elle apprend le soir au cours gratuit de la mairie de son arrondissement. Voilà un pseudo-ménage dont le budget égale presque celui d'un sous-préfet et dont la besogne est plus utile. Ils ne réalisent guère d'économies, l'homme aime à vivre largement, il est généreux pour les autres et pour lui-même. La femme fait deux toilettes par jour, une pour la bicyclette le matin, l'autre pour le Congrès. L'homme est un révolutionnaire allemaniste enragé : « Les guesdistes, dit-il, le feraient guillotiner. »

Il n'est pas très ferré sur la théorie. Son amie et lui ont vainement tenté de mordre conjointement à Karl Marx et n'ont pu dépasser les premières pages. Madame trouve *l'Icarie* de « M. Cabet » bien plus facile à comprendre. Elle est d'ailleurs plus modérée que son ami qui lui reproche d'être associée à « un Syndicat dont des patrons sont membres honoraires » et lui fait un grief d'avoir consenti autrefois à servir de marraine à deux enfants, car, selon ses idées, « le baptême est une violation de la liberté de conscience ». Tout cela dit sur un ton moitié taquin, moitié fâché. Lui, est un intransigeant, un exalté. Il assiste à toutes les réunions de son quartier, il est de tous les comités, se soutient avec du café et rentre au domicile commun à deux heures du matin, ce qui n'est guère agréable, remarque-t-il, pour une jeune femme de vingt-trois ans. Au début de leur liaison, elle l'adorait au point d'être

prête, s'il l'eût quittée, à se jeter par la fenêtre. X... est un agité bien plus qu'un féroce. La violence alterne en lui avec la bonne camaraderie. C'est être égoïste, pense-t-il, de ne songer qu'aux intérêts de sa corporation, il faut penser à tous, et jusqu'à ces pauvres b... de nègres africains. Vous reconnaissez, à ces traits, le révolutionnaire romantique.

Voici maintenant un spécialiste de la grève générale : pour esquisser sa silhouette, il nous faudrait emprunter la plume de M. Alphonse Daudet. Ce mot de *grève générale* évoque une idée de bouleversement universel. Pour vaincre la bourgeoisie, il ne s'agit plus de se faire fusiller comme pendant la Commune. Il suffira de se croiser pacifiquement les bras. Par ce fait seul, toute la vie civilisée se trouve suspendue : les boulangers ne cuisent plus de pain, les bouchers ne coupent plus de viande, les cuisinières restent assises devant leurs fourneaux éteints, les immondices encombrent la ville, les cadavres dénués de cercueils, abandonnés par les croque-morts et privés de sépulture, empuantent l'air. La bourgeoisie est obligée de se rendre à discrétion. L'homme qui travaille à déchaîner ce fléau vous apparaît, n'est-ce pas ? sous les traits d'un Jupiter armé de sa foudre, et dont le froncement des sourcils fait trembler l'Olympe. Et vous n'avez devant vous qu'un petit employé grisonnant, encombré de paperasses, à la voix douce et voilée, de l'aspect du monde le plus inoffensif. Tandis que, d'une part, il songe à casser la société présente en mille morceaux, il remet d'autre part à neuf les bronzes détériorés, il est marchand de bric-à-brac, c'est son métier, et sa carte porte cette mention « prix modérés ». Il nous explique que la grève générale ne se produira peut-être jamais, comme aussi elle peut éclater dans six mois. Elle est une menace pour les pouvoirs publics. L'apôtre de la grève

générale préconise aussi les grèves partielles. Il voudrait voir s'organiser et se produire des grèves corporatives. Les verriers de Carmaux eussent triomphé si tous les verriers de France s'étaient mis de la partie... Ce *grève-généraliste* nous rappelait l'oncle Toby dans *Tristram Shandy*. L'oncle belliqueux ne rêvait que sièges et batailles, c'était son dada, son *hobby horse*, mais il n'avait pas assez de cruauté pour écraser une mouche. Notre bonhommet, avec sa grève générale, qui le console sans doute de toutes ses épreuves et de tous ses déboires, et qui lui vaut dans le parti un petit traitement de caissier, bien que la caisse soit à peu près vide, et des frais de bureau, nous inspirait plus de commisération que d'effroi.

Il y avait encore au Congrès un Ioustic qui, semblable au *gracioso* de l'ancienne comédie italienne, égayait les intermèdes des séances par ses saillies. Méridional au teint bistré, les yeux pétillants de malice, il avait été délégué du fond de l'Algérie par une foule de Syndicats aussi invraisemblables que les marchands de coco du Sahara ou la Bourse du Travail de Tombouctou. Il disait qu'au prochain Congrès il amènerait avec lui deux Arabes. « Parlez-moi des Arabes, ajoutait-t-il, voilà des grévistes ! Ils s'étendent tranquillement au soleil, et un corps d'armée ne les ferait pas remuer. » Tout en fumant une admirable pipe, qui contrastait avec les brûle-gueule démocratiques de ses camarades, il nous expliquait son système avec sa bonne humeur habituelle. Il comparait la Constitution républicaine qui nous régit à deux locomotives de force égale et attelées en sens inverse, en sorte que rien ne bouge : l'une est la Chambre des Députés, l'autre le Sénat. Parmi les sénateurs, il en voulait surtout aux inamovibles. Son organisation de la société de l'avenir se réduisait à la commune libre et auto-

nome, et toutes les communes seraient reliées en fédération ainsi que des cellules d'abeilles. De la sorte, on se passerait de fonctionnaires. Vous reconnaissez les théories de Proudhon et de Bakounine.

Un autre délégué était un grotesque inconscient, toujours en fureur, et qui ne cessait de soulever les rires unanimes de l'assemblée. On nomme les commissions : il veut faire partie de toutes. On lui objecte qu'il ne saurait être compétent sur tous les sujets. Il répond qu'il possède l'entière compétence, puisque *son Syndicat lui a donné mandat à cet effet.* Il exprimait naïvement le préjugé populaire, fondement même du suffrage universel, à savoir que l'élection, comme l'huile sainte, ou la lumière du Saint-Esprit, confère à l'élu toute capacité.

Le citoyen V..., très correct dans sa mise, avec une santé délabrée, esprit persuasif plus qu'autoritaire, exerce sur ses camarades un certain ascendant. Il a des dons d'organisateur. On sent qu'il est dévoué à la cause corps et âme. Il dit des patrons avec le plus grand sang-froid : « Puisque nous ne pouvons pas les tuer... » Il gagne 7 francs par jour, il a trois enfants, et, vu la cherté de toutes choses à Paris, il parvient à peine à joindre les deux bouts. Sa conclusion c'est que « l'ouvrier ne devrait pas faire d'enfants ».

Cet autre est une nature à peine dégrossie, son crâne étroit ne renferme qu'une seule idée. La sombre flamme du fanatisme brille dans ses regards. Il a été renvoyé de son usine pour fait de grève; il s'agissait, selon lui, d'une question de conscience. Il peut à peine nourrir sa famille. Mais il n'est sacrifice qu'il ne soit prêt à faire pour la cause du prolétariat. Il vivrait de pain et d'eau s'il pouvait par là avancer d'une heure le moment de la délivrance. Il faut entendre de quel accent il s'écrie : « Nous sommes exploités, bafoués ! »

Un jeune serrurier de Paris, très actif dans sa corporation, fondait ses principes d'égalité sur un raisonnement analogue à celui de Rousseau. Etant égaux dans la naissance et dans la mort, nous devons l'être aussi dans la vie.

C'était un disciple inconscient d'Hugo que le député « syndiqué » qu'il nous a été donné d'entendre dans une réunion publique. Il rappelle aussi parfois Coppée dans ses poésies intimes. Tantôt pathétique et tantôt familier, il peint la corruption bourgeoise et la dureté de cœur propre à cette classe. L'ouvrier ne peut seulement pas le dimanche réunir ses pauvres petits enfants autour d'un poulet rôti. Son éloquence faubourienne est loin de la correction de M. Jaurès. L'ouvrier député parle avec mépris des ministres, des « plénipotentiaires », une espèce d'hommes particulièrement répréhensible, qu'il serait peut-être embarrassé de définir. Au dernier cercle de son enfer il place ceux qui touchent des « *dé*videndes », mais il dit bien ce qu'il veut dire, avec un accent de sincérité. Sa structure mentale est des plus simples. Les Pères jésuites, d'après les règles de leur Ordre, exigent de leurs novices qu'ils aient sans cesse devant les yeux les souffrances du Christ, et que le monde leur apparaisse comme séparé en deux camps, celui des élus, et celui des ennemis du Sauveur. C'est d'une vision analogue que les socialistes s'inspirent. Le pauvre peuple est là exploité, martyrisé, à droite ses amis les révolutionnaires, à gauche ses bourreaux, les bourgeois. Les choses ne sont pourtant pas aussi simples. L'orateur raconte qu'il vit à la Chambre dans une caverne de voleurs. A la corruption bourgeoise il oppose la probité des prolétaires. On aurait pu lui rappeler que la Bourse du Travail de Paris, dotée par le Conseil municipal d'un budget s'élevant à une cinquantaine de mille francs, avait eu, elle aussi,

son petit Panama. Une enquête sur des dilapidations de fonds dut être faite, et nous en possédons un exemplaire. L'assemblée ouvrière contenait des membres aussi gangrenés que le Parlement bourgeois. Plus exposés à la tentation que les capitalistes, les prolétaires ne sont pas nécessairement plus honnêtes. Parmi eux aussi, il y a des fêteurs, des oisifs, qui s'accommoderaient fort bien de vivre aux dépens de leurs camarades. En un mot, tous les partis participent aux faiblesses de l'humaine nature.

Les ouvriers s'en rendent si bien compte que dans la secte allemaniste ils prétendaient soustraire leurs députés à toutes les tentations. Ils les choisissaient dans leur propre clan, confisquaient leur indemnité, ne leur allouaient qu'un faible traitement mensuel et leur dictaient d'avance les votes. Le patron le plus dur envers ses travailleurs est moins exigeant que les allemanistes à l'égard des mandataires qu'ils envoient siéger à la Chambre. Cela modérait les compétitions électorales. C'était parfois avec un soupir de soulagement que l'élu du peuple quittait son écharpe et revenait à son atelier, comme Cincinnatus à sa charrue.

Les rapports entre les délégués ouvriers et les représentants de la presse nous ont paru fort intéressants à noter. Les orateurs se souciaient fort de ce que l'on écrivait sur eux. Ils n'aimaient pas à être injuriés. Un journal conservateur de la localité, ayant jugé à propos de leur souhaiter la bienvenue en les traitant d'ivrognes et de faux ouvriers, faillit s'attirer des représailles; rien, d'ailleurs, n'était plus injuste. Nous ne vîmes qu'un seul délégué pour lequel, le premier soir, socialisme semblât synonyme d'alcoolisme. Quelques séances un peu prolongées chez le marchand de vin retardaient parfois les débats; les bouteilles d'absinthe ornaient la table autour de laquelle délibéraient les

commissions. Mais la chaleur était extrême et les cafés de la ville regorgeaient pareillement de monde. Ces accusations les avaient mal disposés à l'égard des journaux. « La presse, nous nous en... moquons, s'écriait l'un d'eux, celui-là même qui venait le lendemain prier qu'on rectifiât soigneusement dans le compte rendu l'orthographe de son nom : car ils aimaient beaucoup à être cités, et s'accusaient parfois réciproquement de rechercher ce genre de réclame. « Je ne suis « pas comme les camarades, s'écriait l'un d'eux, qui « demandent à chaque instant la parole pour que « leurs noms soient imprimés. » On voulait envoyer une dépêche comminatoire à un journal socialiste de Paris, parce qu'il tardait à insérer les procès-verbaux qu'on lui transmettait.

Un trait à relever encore chez ces ouvriers des villes, c'est leur extrême ignorance des choses de la campagne. Quel contraste entre leur tournure d'esprit et le caractère du paysan isolé, patient, courbé vers la terre, en lutte quotidienne avec les éléments naturels, avec des forces inéluctables ! Les travailleurs citadins ignorent que les ouvriers des champs ne font pas grève, que la journée de huit heures est pour eux nulle et non avenue, qu'ils ne seront jamais collectivistes, que les socialistes ont toujours été battus en France par les votes ou par l'armée des paysans. Il y a entre ces deux classes antipathie, incompatibilité d'humeur. Un ouvrier parisien nous contait que, parti pour faire son tour de France, dans la première auberge rustique où il s'était arrêté on l'avait traité d'anarchiste.

A part quelques figures qui ne nous revenaient guère, ces ouvriers militants, en dehors de leurs coteries, nous ont laissé l'impression de braves gens, aspirant à monter, à s'instruire, au milieu de circonstances très difficiles, et par là ils ne peuvent être que sympathi-

ques. On souhaiterait qu'un vin clair et généreux vienne un jour à sortir de toute cette fermentation. Mais ils mettent la passion au service d'idées chimériques et ils sont dangereux par là. Isolés, ils semblent inoffensifs ; assemblés, ils deviennent redoutables. Pour atteindre leur millénium, les plus ardents seraient disposés à casser des têtes et à se faire assommer.

De cette fréquentation nous avons retiré un autre enseignement : combien, nous tous qui nous occupons de questions socialistes, nous faisons œuvre insuffisante, lorsque nous nous bornons à exposer, à réfuter des théories abstraites, que la plupart des ouvriers ignorent, ou dont ils se soucient médiocrement ! Les idées chez les gens du peuple viennent de leurs sentiments, les sentiments de leurs sensations, et leurs sensations elles-mêmes découlent de leur genre de vie, de la nature, de la durée et des profits de leur travail. Ils aspirent à travailler moins et à gagner plus, à se protéger contre le chômage, les accidents, la maladie et la vieillesse. Mais ces questions changent d'aspect et de remède selon qu'il s'agit de la grande industrie ou du petit atelier, de la ville ou de la campagne : elles ne comportent pas de solution uniforme et simple, parce que les circonstances qui les ont produites offrent une grande complexité. Ce sont donc ces circonstances qu'il s'agit de classer et d'analyser d'après nature. En conséquence, au lieu de s'enfermer dans les bibliothèques et d'y faire des extraits de livres, d'abstraire artificiellement les théories socialistes des milieux qui les ont produites, il faut observer les faits sociaux, se plonger dans la réalité vivante, voir des êtres de chair et d'os en leur extrême diversité, aller parmi le peuple, non pour l'évangéliser, comme le voulaient les sectaires russes, ce serait peine inutile, mais pour le connaître. Rien n'est plus instructif, plus

utaire que ces bains de foules. La société présente aspect tout différent selon qu'on la regarde de haut bas ou de bas en haut : les uns n'en connaissent que ıdroit, et tout leur paraît pour le mieux, les autres : de bonnes raisons pour se dire moins satisfaits.

V

ANARCHISME ET PHILANTHROPIE

A côté du mouvement socialiste, commun à tous les pays civilisés, se produit un mouvement anarchiste qui a infiniment moins de force et de portée, mais plus d'ardeur sauvage. Le point de départ de l'anarchisme révolutionnaire est le même que celui du socialisme démocratique. Il étale avec le même pessimisme les souffrances de la classe ouvrière, dont il rend la société actuelle responsable; il s'accorde de même à voir dans l'antagonisme du travail et du capital, du dividende et du salaire, dans la surproduction et les crises qui en résultent, les causes de l'appauvrissement des masses, lésées contre toute justice, à l'avantage du petit nombre. Il s'accorde à affirmer que la société actuelle ne peut être améliorée sur la base de la propriété privée, qu'il faut la détruire radicalement, et lui substituer un ordre nouveau. Mais il diffère du tout au tout sur la méthode de bouleversement et sur l'organisation de la société future.

Le mouvement socialiste et le mouvement anarchiste reflètent et expriment, en les poussant jusqu'à l'absurde, deux tendances opposées dans la théorie et la pratique de l'État moderne, représentées, l'une par l'école autoritaire, l'autre par l'école libérale. Le socia-

lisme prétend augmenter indéfiniment les attributions de l'État et réduire de plus en plus la sphère d'action de l'individu. L'anarchisme, au contraire, revendique l'entière indépendance de la personne, l'absence de toute organisation obligatoire, l'abolition de toute loi, et prétend régénérer le monde par l'atomisme du bon plaisir individuel.

Le socialisme est la critique de la société actuelle. L'anarchisme est la critique du socialisme, c'est-à-dire la critique de la critique, la négation de la négation.

Le collectivisme marxiste, disent les anarchistes, ce serait l'esclavage, « le bagne industriel ». « On est effrayé, écrit l'anarchiste Malato, de ce que serait un communisme codifié, ordonnancé, où la passion et le tempérament de chaque citoyen ne compteraient pas... et qui amènerait la constitution d'un fonctionnarisme oligarchique et d'un despotisme plus dangereux que le despotisme monarchique, parce qu'il serait insaisissable et impersonnel, celui de la loi... »

« Ces idées malsaines de couvent et de caserne, d'après Kropotkine, sont nées dans des cerveaux pervertis par le commandement ou déformés par une éducation religieuse. »

Mais les théoriciens anarchistes ne se bornent pas, comme l'école libérale, à limiter l'État, à le réduire à ses deux fonctions indispensables, la défense de l'extérieur, l'administration de la justice. Ils se proclament athées de l'État. Plus d'autorité dynastique ou temporaire, élue ou non élue ; plus de pouvoir obéi ; plus de lois respectées; ni juges, ni employés, ni policiers, ni impôts, ni peines. — Dès lors, au lieu d'être asservis aux majorités, les individus se groupent à leur gré, suivant leurs affinités, comme ils le font aujourd'hui en sociétés de peintres, de gymnastes, etc..., sans qu'il soit besoin de la cravache de

l'État. Les groupes s'unissent en Fédérations. Selon le paradoxe de Proudhon, l'*anarchie c'est l'ordre*; c'est, d'après Ranc, la dissolution du gouvernement dans un organisme naturel, le contrat substitué à la souveraineté, l'arbitrage au pouvoir judiciaire, le travail qui s'organise lui-même librement.

Telle est la philosophie politique de l'anarchie; mais, pour les *anarchistes individualistes*, cette philosophie exprime un idéal fort éloigné vers lequel il faut marcher sans jamais employer de moyens violents, en propageant l'esprit d'association, de coopération, en favorisant toute résistance passive à l'ingérance gouvernementale; tandis que pour les *anarchistes communistes* et révolutionnaires, cet idéal, il s'agit de le réaliser dès aujourd'hui par le fer et par le feu.

En quoi l'*anarchisme communiste* diffère-t-il du *collectivisme*? En ceci, que dans le système collectiviste chacun recevra une rémunération proportionnelle aux heures de travail constatée par des bons, tandis que, dans le système communiste, on jouira, en commun, des fruits du labeur commun : *chacun prendra dans le tas*, pour ce qui est en abondance, et ne sera rationné que pour ce qui est produit restreint, en faveur des enfants et des vieillards. Et chacun fera sa cuisine séparément. Ce n'est plus la formule collectiviste: *à chacun selon ses œuvres*; c'est : *à chacun selon ses besoins*.

On produira assez de richesses pour créer l'aisance universelle. Il y aura production zélée, et pourtant nul ne sera obligé de travailler, en vertu du premier principe anarchiste : *Fais ce que voudras*. Comment va s'opérer ce miracle? Kropotkine répond : Par la morale anarchiste, qui rendra les hommes intelligents, libres, laborieux, justes et bons.

La plupart des crimes commis le sont contre la propriété. Supprimez la cause, vous faites disparaître

l'effet. On verra toujours, dites-vous, des hommes cruels, vindicatifs. La nouvelle école anthropologique vous prouve que ce sont des fous. Traitez-les comme tels. Au lieu d'achever de les pervertir dans les prisons, appliquez-leur un traitement fraternel; ne les enfermez même pas.

L'anarchie sera non seulement organisatrice, mais moralisatrice de sa nature. Elle donnera libre essor à l'instinct de *l'appui mutuel*, que l'on constate même chez les animaux et que Kropotkine oppose à *la lutte pour la vie* de Hobbes et de Darwin, et place à la base de la société future. Vous avez peine à concilier cette morale et la justification de l'assassinat. Kropotkine ne s'embarrasse pas pour si peu. Il pose le principe : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent. » Eh bien ! nous tuons les exploiteurs. Mais si nous, anarchistes, nous exploitions le peuple, nous consentirions à être tués.

Aux antipodes de la morale de Kropotkine, il y a une autre morale anarchiste, celle de Stirner, qui complète la devise : *Ni Dieu, ni maître*, par celle-ci : *Ni foi, ni loi*. Pour Stirner, un Robespierre, un Saint-Just, Proudhon lui-même, et quiconque combat l'égoïsme, prêche le dévouement, le sacrifice, n'est qu'un cafard.

Dans le paradis anarchiste de Kropotkine, l'homme est un ange pour l'homme; dans celui de Stirner, l'homme est un loup pour l'homme. Ce serait le paradis des vauriens les plus entreprenants et les plus hardis.

Pour nous faciliter l'entrée de ces Edens de l'avenir, les sectateurs de Kropotkine, comme ceux de Stirner, amoncellent cadavres sur cadavres.

L'anarchisme révolutionnaire est avant tout un parti de violence. C'est un tempérament, pourrait-on dire, encore plus qu'un système.

Les politiciens socialistes blâment l'emploi de la force, parce qu'ils le trouvent inutile, ou prématuré, et qu'ils redoutent les représailles. D'après eux, l'essentiel pour la classe ouvrière, c'est de s'organiser, afin de s'emparer un jour du pouvoir par le bulletin de vote : l'évolution économique et démocratique assure leur triomphe. Les anarchistes prêchent au contraire l'action directe; la révolution se confond pour eux avec l'évolution; ils flétrissent le parlementarisme. Le peuple, en nommant des mandataires, ne fait que se donner des maîtres. Autant vaudrait dire que le bœuf est libre parce qu'il élit son boucher. « Tout député, écrit Élisée Reclus, est un Judas, qui se sert des revendications des travailleurs, pour se tailler une place dans les rangs des exploiteurs. » Au congrès anarchiste de Zurich, en août 1893, le docteur Gumplowicz disait de même : « Le socialisme actuel a abandonné ses principes révolutionnaires et s'en trouve très bien; ses chefs veulent fonder une aristocratie ou une bureaucratie socialiste. Il n'y aurait aucune différence entre un gouvernement Bebel-Liebknecht et le régime actuel. »

Il faut détruire ce régime par la force et ne pas attendre qu'on ait achevé, selon la méthode socialiste, la lente éducation systématique des masses à la haine et au mépris de ce qui est. D'accord avec le caractère individualiste de la doctrine, l'anarchisme était au début une théorie de l'action révolutionnaire personnelle. La propagande par le fait est une conséquence logique du système. L'individu affirme ainsi sa souveraineté, sa rébellion sans bornes. L'exemple d'un Orsini, d'un Mazzini, d'un Garibaldi prouve que quelques hommes, par des actes splendides d'audace, peuvent hâter l'émancipation de tout un peuple. Les hauts faits de quelques-uns, en apparence sans but et

sans plan, attirent l'attention des masses, les font réfléchir sur leur misère et finiront par secouer leur torpeur.

Le temps des tirades philosophiques et des bavardages politiques est désormais passé. Pour les héros de la dynamite, les Bakounine, les Kropotkine, les Élisée Reclus sont presque des réactionnaires. Notez ici la gradation : la révolution sur sa pente doit toujours aller plus loin. Marx en veut au capital, mais non aux capitalistes. Bakounine est hostile à l'assassinat. Kropotkine comprend les vengeances du peuple et s'abstient de les juger. Le Congrès anarchiste de Londres (juillet 1881) considère comme légitime tout moyen d'anéantir les représentants de l'ordre actuel : souverains, ministres, clergé, policiers, grands capitalistes et autres exploiteurs. Les plus sauvages ne reculent pas devant l'extermination même des innocents. Mais ce n'est pas seulement aux bourgeois qu'ils se proposent « d'appliquer quelques petites marmites ». Leur but est aussi « de détruire ce socialisme qui serait plus dangereux encore que toutes les organisations autoritaires dont nous avons souffert jusqu'à ce jour ». (*Révolte* du 4 avril 1893.)

Leurs journaux sont très explicites. Most voudrait exterminer en Allemagne un vingtième des habitants, soit deux millions d'hommes à massacrer. L'anarchiste autrichien Peukert ne sera satisfait que lorsqu'il entendra des hurlements et des grincements de dents dans dix familles bourgeoises, pour une seule larme répandue dans une famille d'ouvriers. Quant aux moyens : que la ruse, l'hypocrisie, la fraude et le vol s'ajoutent à la violence, au poignard et au poison. La *Freiheit* en Amérique fournissait aux domestiques des indications pour empoisonner les souliers de leurs maîtres, et aux cuisinières des recettes pour se trans-

former en Lucrèces Borgias. L'*Indicateur anarchiste*, imprimé à Londres, donne plus de cent formules pour fabriquer des engins explosifs. « De même que l'invention de la poudre et des armes à feu, lit-on dans un de leurs poèmes. en brisant la féodalité a émancipé la bourgeoisie, de même la dynamite sera l'Hercule qui fera tomber les chaînes du quatrième État. Hurrah! pour la dynamite, hurrah! pour la science... »

Le parti anarchiste a mis autant qu'il l'a pu ces principes en action. Quoique de création récente, son histoire dans tous les pays est déjà sanglante.

Ce parti, ou plutôt cette secte, est une excroissance de l'Association internationale des ouvriers, fondée en 1864 à Londres par Karl Marx. Dès le début le socialisme a produit son contraire, l'anarchisme. Et l'opposition des doctrines s'est traduite par l'antagonisme de deux hommes, Marx et Bakounine. Bakounine, qui fut cause de la dissolution de l'Internationale, à la suite du Congrès de la Haye, en 1872, répudiait l'organisation de l'Internationale, qui était celle d'un gouvernement centralisé entre les mains d'un conseil général investi d'un pouvoir directorial, sans autonomie des sections particulières. Conformément aux principes anarchistes, la nouvelle Société qu'il organisa se composait de groupes indépendants, sans autorité centrale, sans pouvoir exécutif, deux choses que les anarchistes détestent. Point de mot d'ordre venu d'en haut et auquel il faille obéir, mais une fédération des Associations libres, entre lesquelles un bureau intermédiaire des sections devait servir de centre de correspondance. Au Congrès anarchiste international de Londres (juillet 1881) notamment, on tenta de constituer une grande Société anarchiste sous le titre : « Association internationale des ouvriers socialistes-révolutionnaires », avec un comité principal à Londres, des sous-comités à Paris, Genève, New-York,

et des sections partout où il y aurait un nombre suffisant d'adeptes. Rien sans doute ne subsiste de cette organisation. Les anarchistes forment un parti sans chef, sans discipline, sans consigne, sans limites arrêtées, se composant dans tous les pays d'un grand nombre de petits groupes qui « se soudent silencieusement entre eux comme les cellules d'un nid de guêpes », chaque atome individuel, chaque organisme local étant libre de conduire l'agitation à son gré, devant même s'aider soi-même, comme exercice préparatoire à la Société future. Le lien commun est dans leurs idées communes, leur presse, les anniversaires de leurs « martyrs » qu'ils célèbrent parfois de San-Francisco à Alexandrie. Leur caractère international est bien plus marqué que celui des socialistes. On voit en outre combien leur organisation diffère de celle du parti socialiste qui cherche ses cadres dans les unions de métiers, les syndicats.

La secte anarchiste s'est inégalement développée dans les différents pays, selon les circonstances politiques et économiques et conformément au caractère national.

Bien que les principaux doctrinaires de l'anarchie, Bakounine et Kropotkine soient Russes, ce n'est qu'au début, sous l'influence de Netschaïeff, émissaire de Bakounine, que le mouvement nihiliste a pris le caractère anarchiste.

Les premiers foyers de propagande anarchiste ont été la France, l'Espagne et l'Italie. En septembre 1870, Bakounine et ses amis tentèrent un coup de main à Lyon. L'insurrection du 18 mars a été revendiquée à la fois par les marxistes et les anarchistes : « La Commune, d'après Kropotkine, marque une ère nouvelle... son erreur fut d'organiser un gouvernement représentatif dès le début. Ses représentants se distinguèrent par un amour immodéré du panache et du galon ; mais la pro-

chaine révolution sera pareillement communaliste. » En 1879, les troubles de Montceau-les-Mines aboutirent au procès de Lyon où 66 personnes furent impliquées. Depuis, il n'y a eu en France que des attentats isolés.

En Espagne, grâce à l'ardeur du tempérament et à l'attachement aux idées traditionnelles de fédération, les anarchistes prennent le pas sur les socialistes. Alliés en 1873 aux intransigeants, ils soulevèrent Cadix et Carthagène, et s'emparèrent d'une partie de la flotte. Ils suscitèrent les attentats de *la Mano Nera*, et, en 1887, les émeutes de Valence.

En Allemagne, où le plus important de leurs complots fut celui du Niederwald (1884), lors de l'inauguration de *la Germania*, ils se sont heurtés à l'esprit de discipline de la classe ouvrière, et ont été définitivement chassés du parti socialiste. Un des plus furieux propagateurs de l'anarchisme, Most, n'a exercé aucune action dans son pays d'origine.

Une répression draconienne a enrayé, en Autriche, le mouvement anarchiste qui, dès 1882, se signalait par des vols, des assassinats. Quiconque répandait le journal de Most encourait une condamnation à quinze années de prison. Le sectaire le plus intelligent et le plus ardent, le peintre Peukert, dut se réfugier à Londres où les violentes querelles qui éclataient entre meneurs laissaient mal augurer de cette harmonie qui doit présider à la société de l'avenir.

Bien que la Suisse et l'Angleterre aient servi de refuge aux anarchistes, ni l'un ni l'autre pays n'a été très atteint par la contagion. Le caractère froid et pratique des prolétaires anglais les attache surtout aux reformes économiques. Mais aux États-Unis ces doctrines s'adaptent assez bien avec la nature de l'ouvrier américain, singulièrement individualiste, goûtant peu le socialisme d'État, dressé dans le *Far West* à la

justice expéditive de la *loi de Lynch*, et auquel le gouvernement laisse toute liberté, même celle de s'armer. Aussi la propagande effrénée des anarchistes allemands exilés de leurs pays, et en particulier de Most, aboutit-elle à l'échauffourée de Chicago en 1886, où il y eut nombre de morts et de blessés. Sept des principaux anarchistes, dont cinq étaient Allemands, furent condamnés à être pendus.

Dans tous les pays, l'anarchisme qui représente l'élément le plus ardent, le plus indiscipliné de la classe ouvrière, est en lutte avec les politiques du parti socialiste, qui prétendent que parmi ces individus compromettants il n'y a que des agents provocateurs ou des fous. Ils considèrent l'anarchisme comme l'effervescence naturelle du bourgeoisisme, « l'extrême individualisme économique conduisant à cet autre extrême, l'anarchie ». Kropotkine traite, à son tour, Karl Marx « d'économiste bourgeois ». Au Congrès international de Zurich, en août 1893, les anarchistes ont été exclus à une grande majorité.

Il est impossible d'évaluer leurs forces en chaque pays. Les ressources dont ils disposent paraissent restreintes. Ils publient des journaux dans toutes les langues. Mais combien ont-ils d'abonnés ? Le nombre des énergumènes qui partagent leurs haines et applaudissent à leurs attentats est probablement très variable. A certains moments dans l'excitation des grèves, lorsqu'il s'agit d'assommer un ingénieur, un patron, ou de faire sauter un contremaître, les ouvriers les plus exaltés se livrent, eux aussi, à la propagande par le fait (1).

(1) De même que les socialistes, les anarchistes ont évolué ; s'il en est qui restent fidèles à l'assassinat politique, à la propagande par le fait, d'autres pénètrent dans les syndicats, les Bourses du Travail. Ils poussent aux grèves insurrectionnelles, comme exercice préparatoire à la grève générale. C'est

A défaut du nombre des anarchistes militants, on peut essayer de se rendre compte de leur caractère. Chez les anarchistes, les individus jouent le premier rôle et, pour bien connaître la secte, il faudrait posséder quelques centaines de biographies.

De Proudhon, que le prince Kropotkine proclame solennellement « le père immortel de l'anarchisme », il suffira de rappeler ce fait, qu'après les déceptions de 1848 il était, vers la fin de sa vie, en correspondance suivie avec le prince Napoléon : il disait un jour à M. de Persigny qu'il aurait accepté une place de sénateur si on la lui avait offerte. Il était ainsi sur le point d'accomplir lui-même l'évolution naturelle que l'on constate dans l'histoire, de l'anarchie au césarisme.

Bakounine et Kropotkine appartiennent l'un et l'autre aux sommets les plus élevés de la société. Ce sont de ces natures qui s'élancent du premier bond jusqu'aux extrêmes conséquences logiques de leurs sentiments et de leurs idées, ultras dans le sens de la révolte, quand ils ne le sont pas dans celui de la réaction. Il y a en eux de l'illuminé qui voit son règne de mille ans près de se réaliser. Une philanthropie exaltée se traduit chez Kropotkine par cette *sensibilité distinctive* que le poète Gilbert flétrissait chez les grands seigneurs de son temps, lorsqu'il les accusait de ne plaindre que les gens de leur caste. Au rebours,

le cas en Espagne et en France. Le suffrage universel, disent-ils, ne peut donner la domination qu'aux représentants des masses ignorantes, retardataires, non organisées, au lieu que dans les syndicats, qui seuls présentent le caractère de classe, les militants forment une élite, toujours persécutée par les patrons, et qui, grâce aux grèves de plus en plus généralisées, finira par émanciper la masse ouvrière en quelque sorte malgré elle. Comme le remarque M. G. Deville, ces anarchistes professent la théorie du *despotisme éclairé*. On peut estimer à une vingtaine de mille le nombre de ceux qui préconisent en France cette tactique.

le prince n'a d'entrailles que pour le forçat et la prostituée. Ne lui parlez pas des douleurs en redingote, des souffrances en robe de soie. A ses yeux, un propriétaire est aussi coupable que Jack l'Éventreur.

Le cas de M. Élisée Reclus offre un intérêt psychologique par l'alliance qui s'est faite dans son esprit entre la science positive, dont il est un des maîtres, et l'utopie pure. M. Reclus est un idéaliste déçu, mais plein d'illusions renaissantes. Il s'est aperçu un beau jour avec stupeur que *République*, *Socialisme*, n'étaient pour les fripons et les fourbes qu'un instrument de fortune et de règne. Et cela ne lui a pas ouvert les yeux ! Il ne soupçonne pas que ce serait pire encore en anarchie, que, libres désormais de toute entrave, les forbans pourraient à cœur-joie détrousser les bons et les faibles.

C'est une figure de terroriste brutale et grossière que celle de l'anarchiste Most. Défiguré par une opération à la joue qui l'empêcha de se faire acteur, il devint journaliste, orateur fougueux, poussant au meurtre sans passer lui-même à l'acte et soupçonné de lâcheté. Le professeur Lombroso prétend constater chez lui les stigmates du type criminel.

Le même Lombroso s'est livré à une étude anthropologique sur les 43 anarchistes de Chicago. L'anarchisme, d'après lui, est un cas morbide, une incapacité d'adaptation à l'état social. Il a noté, chez certains, des traits d'insensibilité morale, tels qu'on en a relevé chez certains chefs de la Commune, un Féré, un Vallès. Quelques-uns sont de purs criminels ; d'autres, comme Pearson, des mystiques religieux. La plupart appartiennent à la famille des meurtriers philanthropes.

Il est très beau d'être philanthrope, écrit M. de Molinari, d'éprouver un sentiment de pitié et de révolte au spectacle quotidien des iniquités du monde ; mais,

lorsque ce sentiment se joint à l'ignorance de la nature humaine, et à la certitude de l'infaillibilité du philanthrope, il est particulièrement malfaisant. La philanthropie religieuse a dressé ses bûchers et raffiné ses tortures pour préserver de l'hérésie la multitude des ignorants et des simples. La philanthropie politique des Robespierre et des Couthon a dû céder à la nécessité de faire monter sur ses échafauds femmes, enfants, vieillards, afin d'imposer au peuple sa panacée. L'anarchiste qui se flatte d'arracher l'humanité entière à la misère et à l'oppression jette ses bombes, tue et mutile au hasard... Les maux causés par la philanthropie sectaire sont pires que ceux qu'enfante la simple perversité des méchants.

VI

LES PROPHÉTIES D'HENRI HEINE

On aime Henri Heine en France, on cite à satiété ses mots d'esprit, mais on ne le lit guère : la nouvelle génération en Allemagne affecte de le dédaigner, à cause de son origine juive, de son cosmopolitisme, de ses sympathies françaises, mais elle sait ses vers par cœur. Pour en goûter tout le charme, pour les comprendre dans leur plénitude, la possession de la langue ne suffit point, il faut encore être familier avec la pensée ondoyante du poète, les circonstances publiques ou intimes de sa vie tourmentée, peu favorable au développement d'un art pur et tranquille. C'est cette connaissance approfondie que nous procure l'étude si élégante de M. Jules Legras sur *Henri Heine poète* (1). Sous la diversité de l'œuvre, M. Legras suit l'évolution naturelle de l'esprit d'Henri Heine, dans la conception de l'amour, de la société, de la religion. Nous détachons de son étude ce qui a trait aux idées sociales du poète (2), qui, par moments, touche au prophète.

Tout en épanchant la mélancolie d'un amour dédaigné en des vers tendres, désespérés, ironiques, Henri Heine, dès sa première jeunesse, se jette avec ardeur dans les combats du temps. Il attaque chez Gœthe le principe de l'égoïsme et de l'impassibilité de l'art; chez son premier maître Schlegel, le romantisme réactionnaire. De littéraire, la lutte devient politique à partir

(1) Paris, Calmann Lévy, 1897.

(2) Voir Henri Lichtenberger, *Henri Heine, penseur* ; Paris, F. Alcan, 1905.

de 1830. Henri Heine se mêle au groupe de la Jeune Allemagne.

Il avait cherché vainement, même au prix d'une conversion, à se créer une carrière libérale dans son pays. Ses échecs à Munich, à Berlin le rejettent dans l'opposition radicale. La révolution de 1830 l'attire à Paris. L'Allemagne a besoin du secours de la France, de la contagion des idées révolutionnaires, pour se délivrer du joug de l'ancien régime, de son aristocratie et de ses monarchies rétrogrades.

Nous trouvons d'abord Henri Heine dans le clan des radicaux qui, tels que Bœrne, s'inspiraient du républicanisme et du jacobinisme français. Mais il ne tarda pas à se brouiller avec Bœrne dont l'esprit sectaire et puritain lui était profondément antipathique. Il s'aperçut que les radicaux étaient creux et vides. L'austérité des principes, sous les pompes de la rhétorique, ne masquaient qu'une comique impuissance. L'agitation des radicaux n'était qu'un exercice préparatoire à celle des socialistes. Les deux partis commencent à se différencier à partir de 1844. Henri Heine a le pressentiment très net que les questions sociales vont rejeter les querelles politiques à l'arrière-plan.

Les souffrances du peuple lui inspirent une vive compassion. Mais par quels remèdes les supprimer, les alléger ? Heine préconise d'abord avec enthousiasme la panacée de Saint-Simon, fort à la mode dans les premières années qui suivent la révolution de Juillet : organiser un État social où chacun reçoive selon ses capacités, chaque capacité selon ses œuvres. N'était-ce point la devise de Napoléon Ier, l'exécuteur testamentaire de la Révolution française, le grand Empereur saint-simonien, pour lequel le poète professe un culte exalté. Avec l'Empereur, plus de privilèges. Le seul mérite obtenait l'avancement, la récompense. Voilà ce qu'il

s'agit de réaliser au sein d'une démocratie pacifiée. Le but est non d'appauvrir les riches, mais d'élever au bien-être les masses populaires, de leur prêcher non le renoncement, mais la réhabilitation de la chair, de faire descendre la morale du ciel sur la terre, de réaliser les espérances de l'au-delà dans la vie présente. De ces ambitieuses visées, les saint-simoniens ne réalisèrent que la partie qui les concernait personnellement. Ces jeunes hommes si intelligents devinrent des millionnaires, échangèrent leur croix de martyrs pour la croix de la Légion d'honneur. Après avoir ainsi résolu, de la façon la plus brillante et la plus fructueuse, la question sociale pour eux et leur famille, ils n'y songèrent plus pour le reste de l'humanité : « Au lieu de l'âge d'or, ils ont propagé le règne du dieu Argent, dont on doit dire : *Tout est en lui, rien n'est hors de lui, sans lui on n'est rien.* »

Henri Heine s'éloigne en riant de ces utopies de paix et d'union sociales, et se rapproche des communistes révolutionnaires. De 1842 à 1844, il collabore au *Vorwærts*, aux *Annales franco-allemandes* publiées par ses amis Marx et Engels. Il y fait paraître ses poésies contre le roi de Prusse, le roi Louis de Bavière, sorte de *Châtiments*, d'une verve satirique endiablée; *les Tisserands silésiens*, vrai chant de guerre sociale : « Maudit soit le Dieu, le Dieu des heureux... Maudit soit le roi, le roi des riches... Maudite, la patrie décevante... »

Mais il est frappé, bientôt effrayé du fanatisme des communistes, du succès de leur propagande. Ses coreligionnaires juifs, dans les pays où ils sont exclus des classes dirigeantes, se font les champions de la cause des déshérités pour culbuter le trône et l'autel. Les premiers socialistes allemands, Karl Marx, Lassalle, Engels, jouent, dans le socialisme international de la

seconde moitié du siècle, le rôle des encyclopédistes français au siècle précédent. Heine ne nous a pas laissé de portrait de Marx, mais la personnalité du jeune Lassalle lui fit impression. Il reconnaît en lui le représentant d'une autre génération, un dur gladiateur, d'un athéisme intransigeant, d'un appétit indomptable de domination et de jouissance, s'élançant hardiment dans l'arène mortelle. Il se représente l'influence, la contagion de ces idées sur les masses populaires; il l'observe en France dès 1837 : « Les doctrines destructives, écrit-il, se sont trop emparées des basses classes. Il ne s'agit plus de l'égalité des droits, mais de l'égalité des jouissances sur cette terre. Il y a à Paris quatre cent mille rudes poignes, qui n'attendent que le mot d'ordre pour réaliser l'idée de liberté absolue qui fermente dans leurs têtes. Et la propagande du communisme possède une langue que tout le monde comprend; les éléments de cette langue sont aussi simples que la faim, que l'envie ou la mort, et cela s'apprend si facilement. » Or ces foules s'avancent sur le devant de la scène, elles réduisent au rang de comparses les princes et les ministres; elles deviennent maîtresses du pouvoir, fait inouï dans l'histoire, et dont les conséquences menacent l'avenir de la civilisation.

Autant Heine éprouve de sympathie pour les masses souffrantes, exploitées, autant il a horreur du peuple souverain. Démocrate vis-à-vis des puissants, qu'il voudrait convertir à ses idées, il est aristocrate à l'égard de la foule. Il ne la tolère qu'à distance, tant elle blesse la délicatesse de son odorat, son instinct de propreté. Ainsi que Balzac, il juge parfois les humbles méchants et bêtes : ce n'est pas leur faute, mais c'est ainsi : « Un démocrate de mon pays me disait un jour qu'il tiendrait sa main sur le feu pour la purifier, s'il avait le malheur de toucher celle d'un roi, et, moi, je

lui répondis que, si Sa Majesté le peuple, en qui réside tout pouvoir légitime, avait serré ma main, je la laverais. » Il ne voit dans la République américaine que la grande écurie de la liberté, où l'on chique et où l'on crache, où les chaînes invisibles lui pèseraient plus douloureusement que les chaînes de l'ancien régime en Allemagne, et où le plus répugnant de tous les tyrans, le peuple, exerce sa domination.

Cette aversion pour tout ce qui se fait par la multitude repose, toutefois, sur des raisons plus sérieuses. Henri Heine hait l'aristocratie de naissance et l'aristocratie d'argent, mais c'est pour lui substituer, comme le remarque M. Legras, *l'aristocratie naturelle de l'intelligence et du caractère*. Or, toute supériorité, la supériorité intellectuelle, la supériorité morale, est odieuse à la foule, comme une offense à l'égalité.

Imbus du plus grossier *manichéisme*, les communistes sincères s'imaginent que tout le mal réside dans les classes supérieures, tout le bien dans les classes laborieuses. Ils prêchent en conséquence la guerre des classes sans trêve et sans merci, jusqu'à l'extermination finale. Dans leur fureur de négation, ils ne soupçonnent pas que, si le monde est plein d'iniquité, le bien et le mal s'y trouvent également fondus ensemble, parfois même liés par un lien indissoluble, et que, en croyant détruire l'un, on anéantit fatalement l'autre. Leur avènement mettrait obstacle au progrès, en étouffant les esprits supérieurs. Leur domination ne profiterait qu'aux faibles, aux incapables. Il n'y aurait plus qu'un seul troupeau, mais revêtu de la livrée grise d'hôpital et conduit sous une houlette de fer.

Henri Heine annonce des combats de géants, non plus entre les nations, mais entre les classes sociales. Semblables à une horde de rats affamés, les masses

communistes sortiront des caves et des greniers où elles se cachent, et monteront à l'assaut de la société. Regardés par le gros bout de la lorgnette, les ébats des chefs qui les appellent à la lutte ressemblent à des sauts de puces délirantes. En réalité, « jamais crocodiles plus formidables ne sont sortis du limon des fleuves ». A leur approche, les muses s'enfuient épouvantées et le poète agira de même, s'il ne veut être guillotiné. Les statues de la beauté tomberont en poussière, brisées par des mains calleuses. L'avenir s'annonce plein d'anarchie, d'athéisme et de coups : « Je conseille à nos petits-enfants de venir au monde avec une peau épaisse sur le dos. »

Tout n'est pas fantaisie pure dans ces prophéties. Henri Heine connaissait la fragilité du gouvernement de la haute bourgeoisie sous Louis-Philippe ; il a annoncé la guerre servile des journées de Juin, il a prédit la dictature de Napoléon III, aussi le coup d'État lui causa-t-il une joie diabolique; il a prévu le conflit de la France et de l'Allemagne; la démolition par les communistes de la colonne Vendôme, ce monument de la gloire militaire. L'incendie de la bibliothèque du Louvre, acte d'une haute portée symbolique, auquel on n'a pas prêté assez d'attention, justifie ses pressentiments. Le trait de clairvoyance le plus étonnant, c'est l'importance qu'il attribue, dès le début, aux socialistes allemands, alors que la secte n'avait encore recruté que quelques adeptes ; il a eu conscience de la force qu'elle serait susceptible d'acquérir un jour. Quant à l'avenir, l'histoire ne se peut prononcer. Nous ignorons si les journées de Juin et la Commune doivent être envisagées comme des explosions accidentelles, des révolutions sans lendemain, ou s'il faut y voir les premiers symptômes d'un véritable cataclysme.

Henri Heine n'avait pas en lui l'étoffe d'un tribun populaire. Il était de nature trop fine, de sentiments trop changeants, d'un esprit trop contradictoire. C'est un individualiste, un indiscipliné, un isolé, une sentinelle perdue de la liberté; il se trouva finalement pris entre deux feux. Tous les partis tirèrent sur lui. La pension qu'il recevait du ministère Guizot, sur les fonds secrets, lorsqu'on en eut connaissance après 1848, acheva de le rendre suspect. A ces attaques, auxquelles il répondait en archer fuyant et cruel, se joignirent des déceptions d'argent, la maladie nerveuse, la paralysie qui le cloua sur son matelas.

Les huit années d'agonie du poète ont été fécondes. Il faut lire dans M. Legras le récit de la crise morale qui s'empare de lui et qui lui a inspiré des poésies incomparables. *Le Romancero*, c'est l'ironie de l'histoire qui défile sous nos yeux, dans une variété de petits tableaux d'une fantaisie, d'un art merveilleux. L'histoire n'est qu'une suite de brigandages où la force brutale, la fausseté la plus impudente, l'emportent sur le droit et sur l'honneur. Le poète se pose enfin la question suprême de Job sur son fumier, la question que l'humanité, en dépit de tous les progrès de la démocratie et de la science, se posera peut-être jusqu'à son dernier jour : « Pourquoi le juste se traîne-t-il misérable, sanglant, tandis que le méchant, heureux comme un vainqueur, cavalcade sur un fier coursier ? » — A cette question « on nous ferme enfin la bouche avec une poignée de terre, mais est-ce bien là une réponse » ? Heine tourne à une sorte de religiosité judéo- chrétienne, à un spiritualisme vaguement mystique. Il craint, toutefois, que l'immortalité ne se fasse longtemps attendre. Son déisme, comme celui de Voltaire, semble parfois une ironie de plus. Mais on appréhende que son sourire ne se termine par un sanglot.

CONCLUSION

THÉORIES DU PROGRÈS

De tout temps des esprits réfléchis se sont demandé vers quel but le monde se dirigeait, et, pendant de longs siècles, on a cru que le monde allait en déchéant. On ignorait le passé, et, comme il est dans la nature de l'homme d'être toujours mécontent du présent, on imaginait ce passé beaucoup plus beau qu'il n'avait été réellement. La Bible, les anciens mythes d'Orient, nous montrent l'espèce humaine ayant à jamais perdu un état originel de bonheur et d'innocence. Cette idée est encore pour les fidèles article de foi.

Une opinion moyenne, c'est que le monde varie peu à différents âges, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Les formes se modifient, se compliquent à l'infini, mais le fond reste le même. Schopenhauer se plaint de l'extrême monotonie de l'histoire : *eadem, sed aliter*. Sous tant de masques grimaçants, toujours les mêmes passions. Qui a lu Hérodote n'a plus besoin d'ouvrir aucun historien.

La conception moderne de l'histoire est celle d'un progrès de la vie collective de l'humanité, prenant toujours des formes plus hautes et plus complexes. Exprimée par saint Augustin, développée par Bacon, Descartes, Pascal, exposée avec génie par Turgot (1750),

exaltée par Condorcet (1793), systématisée par les penseurs allemands, cette idée nouvelle est aujourd'hui envisagée comme une loi fondamentale.

A juger les faits dans leur ensemble, à comparer les peuplades primitives aux nations civilisées, comment nier le progrès ? Que de bien-être, que de jouissances matérielles, que de plaisirs esthétiques s'offrent à nous! Nos sentiments se sont affinés; que l'on songe à tout ce que le christianisme, la chevalerie ont ajouté à l'héritage de la Grèce et de Rome. Les sciences se sont créées et se développent à l'infini. La moralité générale s'est élevée : la prostitution fut autrefois une institution sacrée, les infanticides étaient permis, la mendicité sanctifiée. Dans l'État se sont établis l'ordre et la sécurité. Dans la famille, le despotisme du père, du mari, a été limité. Dans la société, l'esprit de justice a successivement aboli l'esclavage et le servage. L'essor du commerce et de l'industrie a rendu les relations entre peuples plus pacifiques. La diplomatie, l'arbitrage tendent à prévenir les causes de conflit. La concurrence vitale est devenue moins âpre, moins cruelle que par le passé.

A ce tableau on devra ajouter quelques ombres. Une première controverse porte sur le point de savoir quelle est la cause efficiente de tous ces progrès, quel est, en d'autres termes, le moteur et le *mètre* de la civilisation.

Une école à laquelle appartiennent Buckle et M. Lacombe attribue l'influence prépondérante, presque souveraine, à l'élément mental, à la science. La raison seule est le propre de l'homme, car les autres animaux possèdent tous nos sentiments primaires. C'est l'intelligence de l'animal humain, jointe à sa faiblesse corporelle, qui lui a fait inventer le feu, les armes, les outils, le langage, qui lui a donné, par la science, l'em-

pire sur la nature hostile. C'est grâce aux applications de la science que la population a pu devenir plus nombreuse, l'activité plus spécialisée, plus intense. Ces résultats sont si frappants, que Buckle, au chapitre IV de sa célèbre *Histoire de la civilisation en Angleterre*, reprend avec éclat la pensée de Condorcet, que l'avancement du genre humain dépend uniquement de l'investigation des lois de la nature. Il soutient cette thèse hardie que la science porte la main jusque dans le domaine moral, et qu'elle seule est capable de l'améliorer. La religion, d'après Buckle, n'est pas la cause, elle est l'effet de la civilisation, toujours subordonnée au progrès mental. Les peuples changent graduellement leur morale religieuse, mais la morale religieuse ne change pas les peuples. Des hommes de caractère intègre et d'intentions pures ont été cruels et malfaisants en proportion de leur ignorance. Par ignorance, Marc-Aurèle persécuta les chrétiens, par ignorance les Inquisiteurs couvrirent l'Espagne de bûchers, afin de préserver les fidèles de la contagion de l'hérésie. Mieux qu'un traité de morale, ou qu'une prescription religieuse, telle invention scientifique a diminué la férocité humaine. La poudre à canon, en permettant d'instituer les armées régulières, a rendu les guerres moins fréquentes : tant d'engins de destruction dont elle nous a munis contribuent au maintien d'une paix durable. Enfin les vérités morales, reconnues dès l'origine, ne changent guère; les vérités scientifiques, au contraire, deviennent chaque jour plus nombreuses. Buckle cite le mot de Cuvier : « Le bien que l'on fait aux hommes est toujours passager; les vérités qu'on leur laisse sont éternelles. »

Cette thèse, que la civilisation ne dépend ni des religions ni des institutions politiques, a été combattue avec éloquence par Dupont-White. Ses arguments sont à

peu près les mêmes que ceux que M. Brunetière a exposés dans un article retentissant :

Je ne connais pas, écrivait Dupont-White, de civilisation fondée sur la géométrie et la chimie. Ce n'est point par les sciences que le monde marche. Est-ce que la Chine a fait un pas en avant pour avoir découvert la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon ? Les sociétés n'avancent que si elles ont un but qui les attire, en s'adressant à l'homme tout entier, et ce but, cet idéal, c'est l'esprit seul qui le découvre, dans la pleine liberté de ses jugements *sur l'ensemble des intérêts humains*. La science, elle, n'avise et ne pourvoit qu'au bien matériel des sociétés, et ce n'est seulement qu'une partie de leurs progrès ; elle est muette sur le bien et le beau. Jamais les sciences, avec ce qu'elles comportent de vérités démontrées, ne vaudront pour l'esprit humain ces chimères, si l'on veut, qui s'appellent philosophie, religion, politique. Une société s'élève plus à la poursuite de ces abstractions, à ces assauts de l'infini qu'à la découverte de la gravitation et de l'électricité. Ce qu'elle entrevoit à cette hauteur est d'une telle nécessité pour les âmes, d'un tel fondement pour les droits, que le simple aperçu en est supérieur à ce qui se palpe, à ce qui se démontre dans l'ordre scientifique : ce n'est pas la certitude, mais c'est la vie.

Littré, dans la *Revue des Deux-Mondes*, répondit à Dupont-White. En parlant de la science, lui disait-il, vous ne songez qu'au bien matériel des sociétés, vous confondez la science abstraite et ses applications industrielles.

La science pure met l'homme à sa place dans l'abîme illimité de l'univers. Au lieu d'un monde inconnu où l'imagination ne créait que de puériles merveilles, elle nous montre un monde soumis à l'éternelle régularité des lois immuables. Elle satisfait la passion de l'homme pour les prodiges, sa passion de commander à la nature. Elle lui donne pour appui ces mêmes lois qui l'adoucissent, en adoucissant pour lui le monde, où il se mouvait, chétif et cruel, dans un milieu inclément. Les sciences influent sur ces grandes choses, reli-

gion, philosophie, politique ; elles sont le couronnement des civilisations. Celles qui ne l'ont pas restent dans l'enfance, ou elles s'arrêtent. Tout commence avec elles, sans elles rien ne s'achève.

Mais Littré ne va pas jusqu'à soutenir avec Buckle que les sciences représentent, pour ainsi dire, l'unique élément de civilisation. L'homme n'est pas seulement en rapport avec la nature ; il vit avec ses semblables. Henri George définit la civilisation : le fait de coopérer en société. Karl Marx ne veut tenir compte que du mode de production qui dépend de la science. Comte attribue une extrême importance au développement de l'ordre, à la stabilité sociale, à la moralité au sein de la famille, à la subordination à une autorité régulièrement organisée dans l'État, et, pour le maintien de cette discipline, les religions, semble-t-il, jouent un rôle plus important que les sciences.

En réalité, toutes les influences qui s'exercent au sein d'une société sont connexes. On ne saurait en isoler une et rejeter les autres. *Toute civilisation fait corps.* Les trois états théologique, rationnel et positif qu'on a présentés comme successifs dans la marche de l'humanité, sont simultanés, exercent à la fois leur empire.

Il suit de là que, pour savoir si une société progresse, il faudrait dresser le bilan de tous les facteurs sociaux, examiner la quantité numérique de la population, la longévité, c'est-à-dire la durée des forces humaines, l'intensité de ces forces, l'agriculture, l'industrie, les croyances religieuses, la science, la moralité, faire, en un mot, comme le veut Tylor, un inventaire complet.

La question générale du progrès humain est distincte de celle des progrès spéciaux, qui ne s'étendent nullement à tous les peuples, à toutes les classes d'une société, à toutes les branches de l'activité humaine. La

civilisation ne doit pas être mise dans un milieu fictif et hors de ce qui la détermine : elle trouve des obstacles naturels dans le sol, le climat, les aptitudes des races, les accidents de l'histoire, les difficultés que rencontrent les hommes pour se nourrir et s'associer. Le progrès, en un mot, n'est pas fatal, illimité, il n'est pas rectiligne, mais oscillatoire. Il se ralentit, il se pétrifie, il se détériore. Dans l'évolution des sociétés humaines, il y a tantôt progrès et tantôt *regrès*.

La Chine, l'Inde, l'Egypte, la Grèce, Rome ont été le théâtre de civilisations vigoureuses et prospères, aujourd'hui évanouies. La terre contient les tombeaux des empires morts, comme ceux des cadavres humains ; des populations énergiques se sont affaiblies; de puissantes cités qui brillaient autrefois par les arts et par le luxe ont disparu ; des nations dont les annales furent glorieuses ont perdu la mémoire des ancêtres... et nous n'avons aucune raison de croire que nous échapperons à une semblable destinée.

C'est là l'envers de la médaille que négligent de nous montrer les apologistes du progrès.

Notre civilisation contient en elle des principes de décadence. Elle tend à faire prédominer chez les individus le système nerveux, c'est-à-dire à augmenter la sensibilité, et à affaiblir l'énergie. Nous avons bien plus d'exigences de bonheur et moins de volonté pour les satisfaire. Nous sommes tourmentés d'un besoin de sensations toujours renouvelées, plus capables de souffrir, plus accessibles que les barbares à l'ennui, au dégoût. Dans les foyers brûlants des grandes villes, chez les peuples en progrès ou en décadence, une foule de dégénérés figurent les traînards des armées victorieuses ou les éclopés des armées en déroute. La famille tend à se dissoudre. Au milieu de la médiocrité, de la vulgarité des mœurs bourgeoises, l'art décline. La science, à

chaque pas qu'elle fait, voit s'élargir le cercle de l'inconnu, de l'infini : comme *la Mélancolie* d'Albert Dürer, au milieu de ses sabliers et de ses compas, elle se rend compte de son impuissance à comprendre la raison des choses. La morale s'est vu dépouiller de tout caractère sacré, impératif : l'épicurisme et l'ironie ne sauraient soutenir de fortes vertus. Notre état politique n'est nullement à l'abri de la corruption, de la vénalité. En cherchant à détruire toutes les inégalités, à tout niveler, la démocratie affaiblit la résistance que peut rencontrer le despotisme. Elle écrase les minorités ; elle enserre l'individu dans un réseau de réglementations sans nombre.

Il y a eu, en ce siècle, un prodigieux accroissement de richesses, mais leur distribution est inégale et ne satisfait même pas les classes privilégiées. Plus ces classes réunissent de conditions de bonheur, moins elles semblent capables d'en jouir. Notre temps a inventé le mot nouveau de pessimisme. Au lieu d'inspirer l'énergie nécessaire pour affronter les combats de la vie et réconcilier l'homme avec sa destinée, notre littérature ne respire que tristesse et découragement. M. de Greef voit là un symptôme de déclin pour les classes dirigeantes. Mais le pessimisme ne se manifeste pas avec moins d'énergie parmi les classes laborieuses.

Les circonstances qui ont tellement accru la production de la richesse ont été moins favorables à sa répartition, en ce sens qu'elles n'ont pas allégé le poids de l'inégalité parmi les hommes. Le progrès n'a pas supprimé la pauvreté. La table est mieux pourvue aujourd'hui qu'hier. Mais tous ne sont pas invités ? Le développement économique a servi principalement à augmenter le nombre des vivants, et leur multiplication est une cause de misère.

Si, par certains côtés, le sort des classes ouvrières

est meilleur qu'autrefois, elles connaissent aussi d'autres maux qui résultent du machinisme, l'instabilité, le chômage fréquent, l'inquiétude du lendemain. Ce qui fait tout, en réalité, c'est le sentiment qu'on a de sa destinée. Résignées jadis, ces classes éprouvent un profond sentiment de révolte contre les inégalités sociales.

De là, chez elles, ce furieux désir de changement, de bouleversement général, qui se manifestait au commencement du christianisme. Il suffit de se rappeler le rôle que les croyances religieuses ont joué dans le monde, pour pressentir l'importance de leur transformation ou de leur disparition. La cause de la ruine des sociétés antiques est dans l'inéquilibre économique et dans la chute de leurs dieux.

Toutes les grandes questions religieuses, politiques, économiques, qui ont agité l'humanité, ont reçu une solution violente. Le jour aussi peut arriver, nous dit M. Lacombe, dans une prédiction sinistre, où les foules, excédées du travail quotidien, insensibles à tout ce qui fait le prix de notre civilisation, armées de tous les moyens de destruction que la science met entre leurs mains, briseront les machines, jetteront aux flammes et au vent livres, statues, tableaux, effaceront, dans la mesure du possible, la trace d'un passé odieux, et recommenceront la vie sociale sur des modes que nous ne pouvons prévoir.

Supposez que ce jour se lève : l'histoire nous enseigne qu'une immense régression serait le résultat immédiat de cette rupture violente avec le passé. L'Allemagne a mis plus de deux siècles à panser les blessures de la Réforme. Pour avoir été, au siècle dernier, le centre de l'ébranlement qui a jeté à terre le vieil édifice, la France a subi deux fois la conquête étrangère et le démembrement. Au contraire, l'Angleterre nous offre

dans les temps modernes le type d'une évolution régulière, elle a su éviter les transformations trop soudaines, et aplanir la route par laquelle elle marche à de nouvelles destinées.

C'est ce caractère régressif des révolutions que nie l'utopie socialiste. D'un pessimisme extrême à l'égard de la société présente, elle tombe dans l'optimisme insensé d'une société future, où toute injustice serait abolie. Elle croit que de l'excès du mal sortira le remède. Elle a autant de foi dans l'expropriation que les chrétiens dans la résurrection ; elle admet comme possible de tailler un ordre social selon l'idéal quelconque d'un législateur de bonne volonté.

Aucune thèse n'est bonne qui rompt le fil de la continuité et de la tradition, qui méconnaît la lenteur des changements sociaux. Notre Révolution elle-même, pourtant si novatrice, que n'a-t-elle pas conservé ? Elle plonge ses racines dans l'infini de l'histoire. Après les grands bouleversements, le progrès ne se prononce qu'à partir du moment où les générations nouvelles reviennent à la tradition, à l'imitation. Ce qui est sera toujours déterminé par ce qui fut. Il ne peut y avoir de société entièrement nouvelle, pour cette raison bien simple qu'on ne voit point d'hommes nouveaux, affranchis de l'hérédité qu'imprime en eux une longue suite d'ancêtres. Selon la remarque profonde d'Auguste Comte, l'humanité se compose de morts en majorité. Les sentiments, les préjugés, les opinions des morts pèsent sur nous de tout leur poids.

Nul ne peut prévoir par quelles phases prochaines passera l'évolution sociale. D'après M. de Greef, elle peut aussi bien aboutir à une féodalité financière, que nous voyons déjà se dessiner dans le nouveau monde, qu'à une socialisation plus complète. Cela ne doit pas décourager les réformateurs qui n'ont en vue que l'in-

térêt des classes ouvrières, mais simplement les mettre en garde contre l'optimisme des écoles socialistes. De sa soumission aux méthodes positives dépendra la force réformatrice du socialisme dans l'avenir.

L'idée d'évolution implique *progrès* et *regrès*, écarte tout absolu, tout excès d'optimisme ou de pessimisme. Il n'y a pas de progrès fatal, de forces qui travaillent pour le bonheur de l'humanité, sans le concours des individus. Les lois de l'histoire, dit Littré, dominent l'humanité, mais ne la suppléent pas. Ce sont des lois de filiation où ce qui suit est déterminé par ce qui précède ; et le déterminisme ne saurait être confondu avec le fatalisme et le libre arbitre.

Le bonheur social n'est que pure chimère. Quelque puisse être l'adoucissement des mœurs, la vie de l'homme doit rester un éternel conflit avec la nature, avec ses semblables et avec lui-même. L'histoire de l'humanité nous apparaît comme un long martyrologe, le présent est fait des agonies du passé, et chaque génération est appelée à souffrir pour celles qui viendront après elle.

Cependant on doit écarter aussi le pessimisme, en ce sens que l'action totale de développement dans l'humanité est moindre que les déchéances partielles. Sans doute, bien des vagues reculent, ici et là : mais la marée monte.

FIN

20-1-05. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie.

Janvier 1905

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, Boulevard Saint-Germain, 108, Paris, 6e.

EXTRAIT DU CATALOGUE

SCIENCES — MÉDECINE — HISTOIRE — PHILOSOPHIE

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Volumes in-8, cartonnés à l'anglaise. — Prix : 6, 9 et 12 fr.

103 VOLUMES PUBLIÉS :

1. J. TYNDALL. **Les glaciers et les transformations de l'eau,** 7e éd., illustré.
2. W. BAGEHOT. **Lois scientifiques du développement des nations,** 6e édition.
3. J. MAREY. **La machine animale,** locomotion terrestre et aérienne, 6e édition, illustré.
4. A. BAIN. **L'esprit et le corps considérés au point de vue de leurs relations,** 6e édition.
5. PETTIGREW. **La locomotion chez les animaux,** 2e éd., ill.
6. HERBERT SPENCER. **Introd. à la science sociale,** 13e édit.
7. OSCAR SCHMIDT. **Descendance et darwinisme,** 6e édition.
8. H. MAUDSLEY. **Le crime et la folie,** 7e édition.
9. VAN BENEDEN. **Les commensaux et les parasites dans le règne animal,** 4e édition, illustré.
10. BALFOUR STEWART. **La conservation de l'énergie,** 6e éd., illustré.
11. DRAPER. **Les conflits de la science et de la religion,** 11e éd.
12. LÉON DUMONT. **Théorie scientifique de la sensibilité,** 4e éd.
13. SCHUTZENBERGER. **Les fermentations,** 6e édition, illustré.
14. WHITNEY. **La vie du langage,** 4e édition.
15. COOKE et BERKELEY. **Les champignons,** 4e éd., illustré.
16. BERNSTEIN. **Les sens,** 5e édition, illustré.
17. BERTHELOT. **La synthèse chimique,** 9e édition.
18. NIEWENGLOWSKI. **La photographie et la photochimie.** illustré.
19. LUYS. **Le cerveau, ses fonctions,** 7e édition.
20. W. STANLEY JEVONS. **La monnaie et le mécanisme de l'échange,** 5e édition.
21. FUCHS. **Les volcans et les tremblements de terre,** 6e éd.
22. GÉNÉRAL BRIALMONT. **La défense des États et les camps retranchés,** 3e édition, avec fig. (*épuisé*).
23. A. DE QUATREFAGES. **L'espèce humaine,** 13e édition.

*

COLLECTION MÉDICALE

ÉLÉGANTS VOLUMES IN-12, CARTONNÉS A L'ANGLAISE, A 4 ET A 3 FRANCS

Hygiène de l'alimentation dans l'état de santé et de maladie, par le Dr J. Laumonier, avec gravures. 3e éd. 4 fr.

Les nouveaux traitements, par *le même*. 2e édit. 4 fr.

L'alimentation des nouveau-nés. *Hygiène de l'allaitement artificiel*, par le Dr S. Icard, avec 60 gravures. 2e édit. (*Couronné par l'Académie de médecine.*) 4 fr.

La mort réelle et la mort apparente, diagnostic et traitement de la mort apparente, par *le même*, avec gravures. 4 fr.

L'hygiène sexuelle et ses conséquences morales, par le Dr S. Ribbing, prof. à l'Univ. de Lund (Suède). 2e édit. 4 fr.

Hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens, par le Dr F. Lagrange, lauréat de l'Institut. 8e édit. 4 fr.

De l'exercice chez les adultes, par *le même*. 4e édition. 4 fr.

Hygiène des gens nerveux, par le Dr Levillain, avec gravures. 4e édition. 4 fr.

L'idiotie. *Psychologie et éducation de l'idiot*, par le Dr J. Voisin, médecin de la Salpêtrière, avec gravures. 4 fr.

La famille névropathique, *Hérédité, prédisposition morbide, dégénérescence*, par le Dr Ch. Féré, médecin de Bicêtre, avec gravures. 2e édition. 4 fr.

Le traitement des aliénés dans les familles, par *le même*. 2e édition. 3 fr.

L'éducation rationnelle de la volonté, son emploi thérapeutique, par le Dr Paul-Emile Lévy. Préface de M. le prof. Bernheim. 5e édition. 4 fr.

L'hystérie et son traitement, par le Dr Paul Sollier. 4 fr.

Manuel de psychiatrie, par le Dr J. Rogues de Fursac, ancien chef de clinique à la Faculté de Paris. 2e éd. 4 fr.

L'instinct sexuel. *Évolution, dissolution*, par *le même*. 2e édition. 4 fr.

L'éducation physique de la jeunesse, par A. Mosso, profess. à l'Univers. de Turin. Préface du Commandant Legros. 4 fr.

Manuel de percussion et d'auscultation, par le Dr P. Simon, professeur à la Faculté de médecine de Nancy, avec grav. 4 fr.

Éléments d'anatomie et de physiologie génitales et obstétricales, par le Dr A. Pozzi, professeur à l'Ecole de médecine de Reims, avec 219 gravures. 4 fr.

Manuel théorique et pratique d'accouchements, par *le même*, avec 138 gravures. 4e édition. 4 fr.

Morphinisme et Morphinomanie, par le Dr Paul Rodet. (*Couronné par l'Académie de médecine.*) 4 fr.

La fatigue et l'entraînement physique, par le Dr Ph. Tissié, avec gravures. Préface de M. le prof. Bouchard. 2e édition. 4 fr.

Les maladies de la vessie et de l'urèthre chez la femme, par le Dr Kolischer ; trad. de l'allemand par le Dr Beuttner, de Genève ; avec gravures. 4 fr.

La profession médicale. *Ses devoirs, ses droits*, par le Dr G. Morache, professeur de médecine légale à l'Université de Bordeaux. 4 fr.

Le mariage. *Étude de socio-biologie et de médecine légale*, par *le même*. 4 fr.

Grossesse et accouchement. *Étude de socio-biologie et de médecine légale*, par *le même*. 4 fr.

Naissance et mort. *Étude de socio-biologie et de médecine légale*, par *le même*. 4 fr.

Manuel d'électrothérapie et d'électrodiagnostic, par le Dr E. Albert-Weil, avec 80 gravures. 2e éd. 4 fr.

Traité de l'intubation du larynx *chez l'enfant et chez l'adulte*, par le Dr A. Bonain, avec 42 gravures. 4 fr.

Pratique de la chirurgie courante, par le Dr M. Cornet. Préface du Pr Ollier, avec 111 gravures. 4 fr.

Dans la même collection :

COURS DE MÉDECINE OPÉRATOIRE

de M. le Professeur **Félix Terrier.**

Petit manuel d'antisepsie et d'asepsie chirurgicales, par les Drs Félix Terrier, professeur à la Faculté de médecine de Paris, et M. Péraire, ancien interne des hôpitaux, avec grav. 3 fr.

Petit manuel d'anesthésie chirurgicale, par *les mêmes*, avec 37 gravures. 3 fr.

L'opération du trépan, par *les mêmes*, avec 222 grav. 4 fr.

Chirurgie de la face, par les Drs Félix Terrier, Guillemain et Malherbe, avec gravures. 4 fr.

Chirurgie du cou, par *les mêmes*, avec gravures. 4 fr.

Chirurgie du cœur et du péricarde, par les Drs Félix Terrier et E. Reymond, avec 79 gravures. 3 fr.

Chirurgie de la plèvre et du poumon, par *les mêmes*, avec 67 gravures. 4 fr.

SOLLIER (Paul). **Genèse et nature de l'hystérie.** 2 forts vol. in-8. 20 fr.

SPRINGER. **La croissance.** Son rôle en pathologie. Essai de pathologie générale. 1 vol. in-8. 6 fr.

VOISIN (J.). **L'épilepsie.** 1 vol. in-8. 6 fr.

WIDE (A.). **Traité de gymnastique médicale suédoise.** Trad., annoté et augm. par le Dr BOURCART. 1 vol. in-8, avec 128 grav. 12 fr. 50

B. — Pathologie et thérapeutique chirurgicales.

ANGER (Benjamin). **Traité iconographique des fractures et luxations.** 2e tirage. 1 fort volume in-4, avec 100 planches coloriées, et 127 gravures dans le texte. Relié 150 fr.

Congrès français de chirurgie. Mémoires et discussions, publiés par MM. POZZI et PICQUÉ, secrétaires généraux :

1res, 2e et 3e sessions : 1885, 1886, 1888, 3 forts vol. gr. in-8, avec fig., chacun, 14 fr. — 4e session : 1889, 1 fort vol. gr. in-8, avec fig., 16 fr. — 5e session : 1891, 1 fort vol. gr. in-8, avec fig., 14 fr. — 6e session : 1892, 1 fort vol. gr. in-8, avec fig., 16 fr. — 7e session : 1893, 1 fort vol. gr. in-8, 18 fr. — 8e, 9e, 10e, 11e, 12e, 13e, 14e, 15e et 16e sessions : 1894-95-96-97-98-99-1901-02-03, chaque volume 20 fr.

DE BOVIS. **Le cancer du gros intestin,** *rectum excepté.* 1 volume in-8. 5 fr.

DELORME. **Traité de chirurgie de guerre.** 2 vol. gr. in-8.

TOME I, avec 95 grav. dans le texte et une pl. hors texte. 16 fr.

TOME II, terminant l'ouvrage, avec 400 grav. dans le texte. 26 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences.*)

ESTOR. **Guide pratique de chirurgie infantile.** 1 vol. in-8, avec 165 gravures. 8 fr.

FRAISSE. **Principes du diagnostic gynécologique.** 1 vol. in-12, avec gravures. 5 fr.

JAMAIN ET TERRIER. **Manuel de pathologie et de clinique chirurgicales.** 3e édition. TOME I, 1 fort vol. in-18, 8 fr. — TOME II, 1 vol. in-18, 8 fr. — TOME III, avec la collaboration de MM. BROCA et HARTMANN, 1 vol. in-18, 8 fr. — TOME IV, avec la collaboration de MM. BROCA et HARTMANN, 1 vol. in-18. 8 fr.

KOSCHER. **Les fractures de l'humérus et du fémur.** 1 vol. gr. in-8, avec 105 fig. et 56 planches hors texte. 15 fr.

LABADIE-LAGRAVE ET LEGUEU. **Traité médico-chirurgical de gynécologie.** 3e édition entièrement remaniée. 1 vol. grand in-8, avec nombreuses fig., cart. à l'angl. 25 fr.

LE FORT (Léon). **Œuvres complètes**, publiées par le Dr LEJARS (1895-1896).

TOME I. — *Hygiène hospitalière, démographie, hygiène publique.* 1 vol. in-8. 20 fr.

TOME II. — *Chirurgie militaire, enseignement.* 1 vol. in-8. 20 fr.

TOME III. — *Chirurgie.* 1 vol. in-8. 20 fr.

F. LEGUEU. **Leçons de clinique chirurgicale** (Hôtel-Dieu, 1901). 1 volume grand in-8, avec 71 gravures dans le texte. 12 fr.

LIEBREICH. **Atlas d'ophtalmoscopie,** représentant l'état normal et les modifications pathologiques du fond de l'œil vues à l'ophtalmoscope. 3e édition. Atlas in-fo de 12 planches. 40 fr.

MALGAIGNE ET LE FORT. **Manuel de médecine opératoire.** 9e édit. 2 vol. grand in-18, avec nombreuses fig. dans le texte. 16 fr.

NÉLATON. **Éléments de pathologie chirurgicale**, par A. NÉLATON, membre de l'Institut, professeur de clinique à la Faculté de médecine, etc. Ouvrage complet en six volumes.

Seconde édition, complètement remaniée, revue par les Drs JAMAIN, PÉAN, DESPRÉS, GILLETTE et HORTELOUP, chirurgiens des hôpitaux. 6 forts vol. gr. in-8, avec 795 figures dans le texte. 32 fr.

NIMIER (H.). **Blessures du crâne et de l'encéphale par coup de feu.** 1 vol. in-8, avec 150 fig. 15 fr.

NIMIER (H.) ET DESPAGNET. **Traité élémentaire d'ophtalmologie.** 1 fort vol. gr. in-8, avec 432 gravures. Cart. à l'angl. 20 fr.

NIMIER (H.) ET LAVAL. **Les projectiles de guerre** et leur action vulnérante. 1 vol. in-12, avec grav. 3 fr.

— **Les explosifs, les poudres, les projectiles d'exercice,** leur action et leurs effets vulnérants. 1 vol. in-12, avec grav. 3 fr.

— **Les armes blanches,** leur action et leurs effets vulnérants. 1 vol. in-12, avec grav. 6 fr.

— **De l'infection en chirurgie d'armée,** évolution des blessures de guerre. 1 vol. in-12, avec grav. 6 fr.

— **Traitement des blessures de guerre.** 1 fort vol. in-12, avec gravures. 6 fr.

RICHARD. **Pratique journalière de la chirurgie.** 2e éd. 1 vol. gr. in-8, avec 215 fig. dans le texte. 5 fr.

SOELBERG-WELLS. **Traité pratique des maladies des yeux.** 1 fort volume gr. in-8, avec fig. 4 fr. 50

TERRIER. **Éléments de pathologie chirurgicale générale.**

1er fascicule : *Lésions traumatiques et leurs complications.* 1 vol. in-8. 7 fr.

2e fascicule : *Complications des lésions traumatiques. Lésions inflammatoires.* 1 vol. in-8. 6 fr.

F. TERRIER ET M. AUVRAY. **Chirurgie du foie et des voies biliaires.** 1 vol. grand in-8, avec 50 fig. 10 fr.

F. TERRIER ET M. PÉRAIRE. **Manuel de petite chirurgie.** 8e édition, entièrement refondue. 1 fort vol. in-12, avec 572 fig., cartonné à l'anglaise. 8 fr.

C. — Thérapeutique. Pharmacie. Hygiène.

BOSSU. **Petit Compendium médical.** 6e édit. 1 vol. in-32, cartonné à l'anglaise. 1 fr. 25

BOUCHARDAT. **Nouveau formulaire magistral.** 1900. 1 vol. in-18, cartonné. 4 fr.

BOUCHARDAT ET DESOUBRY. **Formulaire vétérinaire,** contenant le mode d'action, l'emploi et les doses des médicaments. 6e édit. 1 vol. in-18, broché, 3 fr. 50; cartonné, 4 fr.; relié 4 fr. 50

BOUCHARDAT. **De la glycosurie ou diabète sucré,** son traitement hygiénique. 2e édition. 1 vol. grand in-8, suivi de notes et documents sur la nature et le traitement de la goutte, la gravelle urique, sur l'oligurie, le diabète insipide avec excès d'urée, l'hippurie, la pimélorrhée, etc. 15 fr.

BOUCHARDAT. **Traité d'hygiène publique et privée,** basée sur l'étiologie. 3e édition. 1 fort volume gr. in-8. 18 fr.

LAGRANGE (F.). **La médication par l'exercice.** 1 vol. grand in-8, avec 68 grav. et une carte en couleurs. 2 éd. 12 fr.

— **Les mouvements méthodiques et la « mécanothérapie »** 1 vol. in-8, avec 55 gravures. 10 fr.

MOSSÉ. **Le diabète et l'alimentation aux pommes de terre.** 1 volume in-8, avec graphiques. 5 fr.

WEBER. **Climatothérapie.** Traduit de l'allemand par les docteurs DOYON et SPILMANN. 1 vol. in-8. 6 fr.

D. — Anatomie. Physiologie. Histologie.

ALEZAIS. **Étude anatomique sur le cobaye.** 1 vol. in-4°, avec 58 gravures. 8 fr.

BELZUNG. **Anatomie et physiologie végétales.** 1 fort volume in-8, avec 1700 gravures. 20 fr.

— **Anatomie et physiologie animales.** 9e édition revue. 1 fort volume in-8, avec 522 gravures dans le texte, broché, 6 fr.; cart. 7 fr.

BÉRAUD (B.-J.). **Atlas complet d'anatomie chirurgicale topographique**, pouvant servir de complément à tous les ouvrages d'anatomie chirurgicale, composé de 109 planches représentant plus de 200 figures gravées sur acier, avec texte explicatif. 1 fort vol. in-4.

Prix : Fig. noires, relié, 60 fr. — Fig. coloriées, relié, 120 fr.

BURDON-SANDERSON, FOSTER ET BRUNTON. **Manuel du laboratoire de physiologie.** Traduit de l'anglais par M. MOQUIN-TANDON. 1 vol. in-8, avec 184 figures dans le texte. 7 fr.

CORNIL, RANVIER, BRAULT ET LETULLE. **Manuel d'histologie pathologique.** 3e édition entièrement remaniée.

TOME I, par MM. RANVIER, CORNIL, BRAULT, F. BEZANÇON et M. CAZIN. — *Histologie normale. — Cellules et tissus normaux. — Généralités sur l'histologie pathologique. — Altération des cellules et des tissus. — Inflammations. — Tumeurs. — Notions sur les bactéries. — Maladies des systèmes et des tissus. — Altérations du tissu conjonctif.* 1 vol. in-8, avec 387 gravures en noir et en couleurs. 25 fr.

TOME II, par MM. DURANTE, JOLLY, DOMINICI, GOMBAULT et PHILLIPE. — *Muscles. — Sang et hématopoièse. — Généralités sur le système nerveux.* 1 vol. in-8, avec 278 grav. en noir et en couleurs. 25 fr.

TOME III, par MM. GOMBAULT, NAGEOTTE, RICHE, MARIE, DURANTE, MILIAN, BEZANÇON. — *Cerveau. — Moelle. — Nerfs. — Cœur. — Poumon. — Ganglion lymphatique. — Rate.* 1 vol. in-8, avec gravures en noir et en couleurs. 25 fr.

L'ouvrage complet comprendra 4 volumes.

DEBIERRE. **Traité élémentaire d'anatomie de l'homme.** Anatomie descriptive et dissection, avec notions d'organogénie et d'embryologie générales. Ouvrage complet en 2 volumes. 40 fr.

TOME I. *Manuel de l'amphithéâtre.* 1 vol. in-8 de 950 pages, avec 450 figures en noir et en couleurs dans le texte. 20 fr.

TOME II ET DERNIER. 1 vol. in-8, avec 515 figures en noir et en couleurs dans le texte. 20 fr.

(*Couronné par l'Académie des Sciences.*)

DEBIERRE. **Les Centres nerveux** (Moelle épinière et encéphale), avec applications physiologiques et médico-chirurgicales. 1 vol. in-8, avec grav. en noir et en couleurs. 12 fr.

— **Atlas d'ostéologie,** comprenant les articulations des os et les insertions musculaires. 1 vol. in-4, avec 253 grav. en noir et en couleurs, cart. toile dorée. 12 fr.

— **Leçons sur le péritoine.** 1 vol. in-8, avec 58 figures. 4 fr.

— **L'embryologie en quelques leçons.** 1 vol. in-8, avec 144 fig. 4 fr.

G. DEMENY. **Mécanisme et éducation des mouvements.** 1 vol. in-8, avec 565 figures. 9 fr.

DUVAL (Mathias). **Le placenta des rongeurs.** 1 vol. in-4, avec 106 fig. dans le texte et un atlas de 22 planches en taille-douce hors texte. 40 fr.

— **Le placenta des carnassiers.** 1 beau vol. in-4, avec 46 figures dans le texte et un atlas de 13 planches en taille-douce. 25 fr.

— **Études sur l'embryologie des chéiroptères.** *L'ovule, la gastrula, le blastoderme et l'origine des annexes chez le murin.* 1 fort vol., avec 29 fig. dans le texte et 5 planches en taille-douce. 15 fr.

FAU. **Anatomie des formes du corps humain,** à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1 atlas in-folio de 25 planches. Prix : Figures noires, 15 fr. — Figures coloriées 30 fr.

FÉRÉ. **Travail et plaisir.** *Études de psycho-mécanique.* 1 vol. gr. in-8, avec 200 fig. 12 fr.

LE DANTEC. **Traité de Biologie.** 1 vol. grand in-8, avec fig. 15 fr.

PREYER. **Éléments de physiologie générale.** Traduit de l'allemand par M. J. Soury. 1 vol. in-8. 5 fr.

— **Physiologie spéciale de l'embryon.** 1 vol. in-8, avec figures et 9 planches hors texte. 7 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE DES SCIENCES SOCIALES

Secrétaire de la rédaction : DICK MAY, Secr. gén. de l'Éc. des Hautes Études sociales.

Volumes in-8 carré de 300 pages environ, cart. à l'anglaise. Chaque volume, 6 fr.

L'individualisation de la peine, par R. Saleilles, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris.

L'idéalisme social, par Eugène Fournière.

Ouvriers du temps passé (xve et xvie siècles), par H. Hauser, professeur à l'Université de Dijon.

Les transformations du pouvoir, par G. Tarde, de l'Institut, professeur au Collège de France.

Morale sociale, par MM. G. Belot, Marcel Bernès, Brunschvicg, F. Buisson, Darlu, Dauriac, Delbet, Ch. Gide, M. Kovalevsky, Malapert, le R. P. Maumus, de Roberty, G. Sorel, le Pasteur Wagner. Préface de M. Émile Boutroux, de l'Institut.

Les enquêtes, *pratique et théorie*, par P. du Maroussem. (*Ouvrage couronné par l'Institut.*)

Questions de morale, par MM. Belot, Bernès, F. Buisson, A. Croiset, Darlu, Delbos, Fournière, Malapert, Moch, D. Parodi, G. Sorel.

Le développement du catholicisme social, depuis l'encyclique *Rerum Novarum*, par MAX TURMANN.
Le socialisme sans doctrines, par A. MÉTIN.
L'éducation morale dans l'Université (*Enseignement secondaire*). Conférences et discussions, sous la présidence de M. A. CROISET, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris.
La méthode historique appliquée aux sciences sociales, par CH. SEIGNOBOS, maître de conf. à l'Univ. de Paris.
Assistance sociale. *Pauvres et mendiants*, par PAUL STRAUSS, sénateur.
L'hygiène sociale, par E. DUCLAUX, de l'Institut, directeur de l'Institut Pasteur.
Le contrat de travail. *Le rôle des syndicats professionnels*, par P. BUREAU, professeur à la Faculté libre de droit de Paris.
Essai d'une philosophie de la solidarité. Conférences et discussions, sous la présidence de MM. LÉON BOURGEOIS, député, ancien président du Conseil des ministres, et A. CROISET, de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Paris.
L'éducation de la démocratie. Leçons professées à l'École des Hautes Études sociales, par MM. E. LAVISSE, A. CROISET, SEIGNOBOS, MALAPERT, LANSON, HADAMARD.
L'exode rural et le retour aux champs, par E. VANDERVELDE, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles.
La lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés, par J.-L. DE LANESSAN, député, ancien ministre de la Marine.
La concurrence sociale et les devoirs sociaux, par LE MÊME.
La démocratie devant la science, par C. BOUGLÉ, professeur à l'Université de Toulouse.
L'individualisme anarchiste. *Max Stirner*, par V. BASCH, professeur à l'Université de Rennes.
Les applications sociales de la solidarité, par MM. P. BUDIN, CH. GIDE, H. MONOD, PAULET, ROBIN, SIEGFRIED, BROUARDEL. Préface de M. LÉON BOURGEOIS.
La paix et l'enseignement pacifiste, par MM. FR. PASSY, CH. RICHET, D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, E. BOURGEOIS, A. WEISS, H. LA FONTAINE, G. LYON.
Études sur la philosophie morale au XIXe siècle, par MM. BELOT, A. DARLU, M. BERNÈS, A. LANDRY, CH. GIDE, E. ROBERTY, R. ALLIER, H. LICHTENBERGER, L. BRUNSCHVICG.
Enseignement et démocratie, par MM. CROISET, DEVINAT, BOITEL, MILLERAND, APPELL, SEIGNOBOS, LANSON, CH.-V. LANGLOIS.

MINISTRES ET HOMMES D'ÉTAT

Volumes in-16, à 2 fr. 50

Bismarck, par HENRI WELSCHINGER.
Prim, par H. LÉONARDON.
Disraeli, par M. COURCELLE.
Mac Kinley, par A. VIALLATE.
Ôkoubo, ministre japonais, par M. COURANT.

BIBLIOTHÈQUE
D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 et in-8

EUROPE

HISTOIRE DE L'EUROPE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *H. de Sybel*. Traduit de l'allemand par Mlle Dosquet. 6 vol. in-8. Chacun séparément. . . . . 7 fr.

HISTOIRE DIPLOMATIQUE DE L'EUROPE, DE 1815 A 1878, par *Debidour*. 2 vol. in-8. . . . . 18 fr.

LA QUESTION D'ORIENT, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par *E. Driault*; préface de *G. Monod*. 1 vol. in-8. 3e édit. . . . . 7 fr.

LA PAPAUTÉ, par *I. de Dœllenger*. Traduit de l'allemand par *A. Giraud-Teulon*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

FRANCE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *H. Carnot*. 1 vol. in-18. Nouv. éd. 3 fr. 50

LA THÉOPHILANTHROPIE ET LE CULTE DÉCADAIRE, par *A. Mathiez*. 1 vol. in-8. . . . . 12 fr.

CONDORCET ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *L. Cahen*. 1 vol. in-8. 10 fr.

LE CULTE DE LA RAISON ET LE CULTE DE L'ÉTRE SUPRÊME (1793-1794). Étude historique, par *A. Aulard*. 2e éd. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

ÉTUDES ET LEÇONS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *A. Aulard*. 4 vol. in-18. Chacun . . . . . 3 fr. 50

VARIÉTÉS RÉVOLUTIONNAIRES, par *M. Pellet*. 3 vol. in-18. Chacun 3 fr. 50

HOMMES ET CHOSES DE LA RÉVOLUTION, par *Eug. Spuller*. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

LES CAMPAGNES DES ARMÉES FRANÇAISES (1792-1815), par *C. Vallaux*. 1 vol. in-18, avec 17 cartes. . . . . 3 fr. 50

LA POLITIQUE ORIENTALE DE NAPOLÉON (1806-1808), par *E. Driault*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

NAPOLÉON ET LA SOCIÉTÉ DE SON TEMPS, par *P. Bondois*. 1 vol. in-8. 7 fr.

DE WATERLOO A SAINTE-HÉLÈNE (20 juin. 16 oct. 1815), par *J. Silvestre*. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA RESTAURATION, par *de Rochau*. 1 vol. in-18. . 3 fr. 50

HISTOIRE DE DIX ANS (1830-1840), par *Louis Blanc*. 5 vol. in-8. Chacun. 5 fr.

HISTOIRE DU SECOND EMPIRE (1848-1870), par *Taxile Delord*. 6 vol. in-8. Chacun . . . . . 7 fr.

HISTOIRE DU PARTI RÉPUBLICAIN (1814-1870), par *G. Weill*. 1 v. in-8. 10 fr.

HISTOIRE DU MOUVEMENT SOCIAL (1852-1902), par *le même*. 1 v. in-8. 7 fr.

LA CAMPAGNE DE L'EST (1870-71), par *Poullet*. 1 vol. in-8 avec cartes. 7 fr.

HISTOIRE DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE, par *E. Zevort* :

I. *Présidence de M. Thiers*. 1 vol. in-8. 2e édit. . . . . 7 fr.
II. *Présidence du Maréchal*. 1 vol. in-8. 2e édit. . . . . 7 fr.
III. *Présidence de Jules Grévy*. 1 vol. in-8. 2e édit. . . . 7 fr.
IV. *Présidence de Sadi-Carnot*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE, par *Marius-Ary Leblond*. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

HISTOIRE DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE EN FRANCE (1595-1870), par *G. Bonet-Maury*. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

LES CIVILISATIONS TUNISIENNES (Musulmans, Israélites, Européens), par *Paul Lapie*. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

LA FRANCE POLITIQUE ET SOCIALE, par *Aug. Laugel*. 1 vol. in-8. 5 fr.

HISTOIRE DES RAPPORTS DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT EN FRANCE (1789-1870), par *A. Debidour*. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Institut*). . . 12 fr.

LES COLONIES FRANÇAISES, par *P. Gaffarel*. 1 vol. in-8. 6e éd. . . 5 fr.

LA FRANCE HORS DE FRANCE. *Notre émigration, sa nécessité, ses conditions*, par *J.-B. Piolet*. 1 vol. in-8 . . . . . 10 fr.

L'INDO-CHINE FRANÇAISE, étude économique, politique et administrative sur *la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam* et *le Tonkin* (Médaille Du-

pleix de la Société de Géographie commerciale), par *J.-L. de Lanessan*. 1 vol. in-8, avec 5 cartes en couleurs. . . . . 15 fr.
L'ALGÉRIE, par *M. Wahl*. 1 vol. in-8. 4e édition, revue par *A. Bernard*. (Ouvrage couronné par l'Institut). . . . . 5 fr.

ANGLETERRE

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE L'ANGLETERRE, depuis la mort de la reine Anne jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-18. 2e éd. 3 fr. 50
LORD PALMERSTON ET LORD RUSSELL, par *Aug. Laugel*. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
LE SOCIALISME EN ANGLETERRE, par *Albert Métin*. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
HISTOIRE GOUVERNEMENTALE DE L'ANGLETERRE (1770-1830), par *Cornewal Lewis*. 1 vol. in-8 . . . . . 7 fr.

ALLEMAGNE

HISTOIRE DE LA PRUSSE, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18. 6e éd., revue par *Paul Bondois* . . . . . 3 fr. 50
HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE, depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18. 3e éd., continuée jusqu'en 1892, par *Paul Bondois* . . . . . 3 fr. 50
LE SOCIALISME ALLEMAND ET LE NIHILISME RUSSE, par *J. Bourdeau*. 1 vol. in-18. 2e édition. . . . . 3 fr. 50
LES ORIGINES DU SOCIALISME D'ÉTAT EN ALLEMAGNE, par *Ch. Andler*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
L'ALLEMAGNE NOUVELLE ET SES HISTORIENS (*Niebuhr, Ranke, Mommsen, Sybel, Treitschke*), par *A. Guilland*. 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr.
LA DÉMOCRATIE SOCIALISTE ALLEMANDE, par *Edg. Milhaud*. 1 vol. in-8 . . . . . 10 fr.
LA PRUSSE ET LA RÉVOLUTION DE 1848, par *P. Matter*. 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50

AUTRICHE-HONGRIE

LES TCHÈQUES ET LA BOHÊME CONTEMPORAINE, par *J. Bourlier*. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
LES RACES ET LES NATIONALITÉS EN AUTRICHE-HONGRIE, par *B. Auerbach*, 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr.
HISTOIRE DES HONGROIS ET DE LEUR LITTÉRATURE POLITIQUE (1790-1815), par *Ed. Sayous*. 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50
LE PAYS MAGYAR, par *R. Recouly*. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

ESPAGNE

HISTOIRE DE L'ESPAGNE, depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50

SUISSE

HISTOIRE DU PEUPLE SUISSE, par *Daendliker*; précédée d'une Introduction par *Jules Favre*. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

AMÉRIQUE

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE DU SUD, par *Alf. Deberle*. 1 vol. in-18. 3e éd., revue par *A. Milhaud*. . . . . 3 fr. 50

ITALIE

HISTOIRE DE L'UNITÉ ITALIENNE (1814-1871), par *Bolton King*. Traduit de l'anglais par *Macquart*; introduction de *Yves Guyot*. 2 vol. in-8. 15 fr.
HISTOIRE DE L'ITALIE, depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel, par *E. Sorin*. 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50
BONAPARTE ET LES RÉPUBLIQUES ITALIENNES (1796-1799), par *P. Gaffarel*. 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr.

ROUMANIE

HISTOIRE DE LA ROUMANIE CONTEMPORAINE (1822-1900), par *F. Damé*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

GRÈCE et TURQUIE

La Turquie et l'hellénisme contemporain, par *V. Bérard*. 1 vol. in-18. 4e éd. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) . . . . 3 fr. 50
Bonaparte et les îles Ioniennes (1797-1816), par *E. Rodocanachi*. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

CHINE

Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales (1861-1902), par *H. Cordier*. 3 vol. in-8, avec cartes. . . . . 30 fr.
L'expédition de Chine de 1857-58, par *le même*. 1 vol. in-8. . . 7 fr.
En Chine. *Mœurs et institutions. Hommes et faits*, par *Maurice Courant*. 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50

ÉGYPTE

La transformation de l'Égypte, par *Alb. Métin*. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Paul Louis. L'ouvrier devant l'État. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
E. Driault. Les problèmes politiques et sociaux a la fin du XIXe siècle. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
Louis Blanc. Discours politiques (1848-1881). 1 vol. in-8. 7 fr. 50
Jules Barni. Histoire des idées morales et politiques en France au XVIIIe siècle. 2 vol. in-18, chaque volume . . . . . 3 fr. 50
Jules Barni. Les moralistes français au XVIIIe siècle. 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50
Deschanel (E.). Le peuple et la bourgeoisie. 1 vol. in-8. 2e éd. 5 fr.
E. de Laveleye. Le socialisme contemporain. 1 volume in-18. 11e édition, augmentée. . . . . 3 fr. 50
E. Despois. Le vandalisme révolutionnaire. 1 vol. in-18. 4e éd. 3 fr. 50
Du Casse. Les rois frères de Napoléon Ier. 1 vol. in-8. . 10 fr.
Eug. Spuller. Figures disparues, portraits contemporains, littéraires et politiques. 3 vol. in-18, chaque volume. . . . . 3 fr. 50
Eug. Spuller. L'éducation de la démocratie. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
Eug. Spuller. L'évolution politique et sociale de l'église. 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50
J. Reinach. La France et l'Italie devant l'histoire. 1 vol. in-8. 5 fr.
J. Reinach. Pages républicaines. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
G. Schefer. Bernadotte roi (1810-1818-1844). 1 vol. in-8. . 5 fr.
G. Guéroult. Le centenaire de 1789. Évolution politique, philos., artistique et scientifique de l'Europe depuis cent ans. In-18. 3 fr. 50
Henrard. Henri IV et la princesse de Condé. 1 vol. in-8. . 6 fr.
Hector Depasse. Transformations sociales. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
Hector Depasse. Du travail et de ses conditions. 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50
Eug. d'Eichthal. Souveraineté du peuple et gouvernement. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
G. Isambert. La vie a Paris pendant une année de la révolution (1791-1792). 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
Novicow. La politique internationale. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
G. Weill. L'école saint-simonienne. 1 vol. in-18 . . 3 fr. 50
A. Lichtenberger. Le socialisme utopique. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
A. Lichtenberger. Le socialisme et la Révolution française. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.
Paul Matter. La dissolution des assemblées parlementaires. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.
J. Bourdeau. L'évolution du socialisme. 1 vol. in-18. . . 3 fr. 50
Em. Beaussire. La guerre étrangère et la guerre civile. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE UTILE

Élégants volumes in-32, de 192 pages chacun.

Le volume broché, **60** centimes; en cartonnage anglais, **1** franc.

1. **Morand.** Introduction à l'étude des sciences physiques. 6e éd.
2. **Cruveilhier.** Hygiène générale. 9e édit.
3. **Corbon.** De l'enseignement professionnel. 4e édit.
4. **L. Pichat.** L'art et les artistes en France. 5e édit.
5. **Buchez.** Les Mérovingiens. 6e éd.
6. **Buchez.** Les Carlovingiens. 2e éd.
7. **F. Morin.** La France au moyen âge. 5e édit.
8. **Bastide.** Luttes religieuses des premiers siècles. 5e édit.
9. **Bastide.** Les guerres de la Réforme. 5e édit.
10. **Pelletan.** Décadence de la monarchie française. 5e édit.
11. **Brothier.** Histoire de la terre. 8e éd.
12. **Bouant.** Les principaux faits de la chimie (avec fig.).
13. **Turck.** Médecine populaire. 6e édit.
14. **Morin.** La loi civile en France. 5e édit.
15. **Paul Louis.** Les lois ouvrières.
16. (*Épuisé.*)
17. **Catalan.** Notions d'astronomie. 6e édit.
18. **Cristal.** Les délassements du travail. 4e édit.
19. **V. Meunier.** Philosophie zoologique. 3e édit.
20. **J. Jourdan.** La justice criminelle en France. 4e édit.
21. **Ch. Rolland.** Histoire de la maison d'Autriche. 4e édit.
22. **Eug. Despois.** Révolution d'Angleterre. 4e édit.
23. **B. Gastineau.** Les génies de la science et de l'industrie. 2e éd.
24. **Leneveux.** Le budget du foyer. Economie domestique. 3e édit.
25. **L. Combes.** La Grèce ancienne. 4e édit.
26. **F. Lock.** Histoire de la Restauration. 5e édit.
27. **Brothier.** Histoire populaire de la philosophie. (*Épuisé.*)
28. **Elie Margollé.** Les phénomènes de la mer. 7e édit.
29. **L. Collas.** Histoire de l'empire ottoman. 3e édit.
30. **F. Zurcher.** Les phénomènes de l'atmosphère. 7e édit.
31. **E. Raymond.** L'Espagne et le Portugal. 3e édit.
32. **Eugène Noël.** Voltaire et Rousseau. 4e édit.
33. **A. Ott.** L'Asie occidentale et l'Egypte. 3e édit.
34. **Ch. Richard.** Origine et fin des mondes. (*Épuisé.*)
35. **Enfantin.** La vie éternelle. 5e éd.
36. **Brothier.** Causeries sur la mécanique. 5e édit.
37. **Alfred Doneaud.** Histoire de la marine française. 4e édit.
38. **F. Lock.** Jeanne d'Arc. 3e édit.
39-40. **Carnot.** Révolution française, 2 vol. 7e édit.
41. **Zurcher et Margollé.** Télescope et microscope. 2e édit.
42. **Bierzy.** Torrents, fleuves et canaux de la France. 3e édit.
43. **Secchi, Wolf, Briot et Delaunay.** Le soleil et les étoiles. 5e édit.
44. **Stanley Jevons.** L'économie politique. 9e édit.
45. **Ferrière.** Le darwinisme. 8e éd.
46. **Leneveux.** Paris municipal. 2e édit.
47. **Boillot.** Les entretiens de Fontenelle sur la pluralité des mondes.
48. **Zevort (Edg.).** Histoire de Louis-Philippe. 4e édit.
49. **Geikie.** Géographie physique (avec fig.). 4e édit.
50. **Zaborowski.** L'origine du langage. 5e édit.
51. **H. Bierzy.** Les colonies anglaises.
52. **Albert Lévy.** Histoire de l'air (avec fig.). 4e édit.
53. **Geikie.** La géologie (avec fig.). 4e édit.
54. **Zaborowski.** Les migrations des animaux. 3e édit.
55. **F. Paulhan.** La physiologie de l'esprit. 5e édit.
56. **Zurcher et Margollé.** Les phénomènes célestes. 3e édit.
57. **Girard de Rialle.** Les peuples de l'Afrique et de l'Amérique. 2e éd.
58. **Jacques Bertillon.** La statistique humaine de la France.

59. **Paul Gaffarel.** La défense nationale en 1792. 2e édit.
60. **Herbert Spencer.** De l'éducation. 8e édit.
61. **Jules Barni.** Napoléon Ier. 3e édit.
62. **Huxley.** Premières notions sur les sciences. 4e édit.
63. **P. Bondois.** L'Europe contemporaine (1789-1879). 2e édit.
64. **Grove.** Continents et océans. 3e éd.
65. **Jouan.** Les îles du Pacifique.
66. **Robinet.** La philosophie positive. 4e édit.
67. **Renard.** L'homme est-il libre? 5e édit.
68. **Zaborowski.** Les grands singes.
69. **Hatin.** Le Journal.
70. **Girard de Rialle.** Les peuples de l'Asie et de l'Europe.
71. **Doneaud.** Histoire contemporaine de la Prusse. 2e édit.
72. **Dufour.** Petit dictionnaire des falsifications. 4e édit.
73. **Henneguy.** Histoire de l'Italie depuis 1815.
74. **Leneveux.** Le travail manuel en France. 2e édit.
75. **Jouan.** La chasse et la pêche des animaux marins.
76. **Regnard.** Histoire contemporaine de l'Angleterre.
77. **Bouant.** Hist. de l'eau (avec fig.).
78. **Jourdy.** Le patriotisme à l'école.
79. **Mongredien.** Le libre-échange en Angleterre.
80. **Creighton.** Histoire romaine (avec fig.)
81-82. **P. Bondois.** Mœurs et institutions de la France. 2 vol. 2e éd.
83. **Zaborowski.** Les mondes disparus (avec fig.). 3e édit.
84. **Debidour.** Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat en France (1789-1871). Abrégé par Dubois et Sarthou.
85. **H. Beauregard.** Zoologie générale (avec fig.).
86. **Wilkins.** L'antiquité romaine (avec fig.). 2e édit.
87. **Maigne.** Les mines de la France et de ses colonies.
88. **Broquère.** Médecine des accidents.
89. **E. Amigues.** A travers le ciel.
90. **H. Gossin.** La machine à vapeur (avec fig.).
91. **Gaffarel.** Les frontières françaises. 2e édit.
92. **Dallet.** La navigation aérienne (avec fig.).
93. **Collier.** Premiers principes des beaux-arts (avec fig.).
94. **A. Larbalétrier.** L'agriculture française (avec fig.).
95. **Gossin.** La photographie (fig.).
96. **F. Genevoix.** Les matières premières.
97. **Faque.** L'Indo-Chine française.
98. **Monin.** Les maladies épidémiques (avec fig.).
99. **Petit.** Economie rurale et agricole.
100. **Mahaffy.** L'antiquité grecque (avec fig.).
101. **Bère.** Hist. de l'armée française.
102. **F. Genevoix.** Les procédés industriels.
103. **Quesnel.** Histoire de la conquête de l'Algérie.
104. **A. Coste.** Richesse et bonheur.
105. **Joyeux.** L'Afrique française (avec fig.).
106. **G. Mayer.** Les chemins de fer (avec fig.).
107. **Ad. Coste.** Alcoolisme ou Epargne. 4e édit.
108. **Ch. de Larivière.** Les origines de la guerre de 1870.
109. **Gérardin.** Botanique générale (avec fig.).
110. **D. Bellet.** Les grands ports maritimes de commerce (avec fig.).
111. **H. Coupin.** La vie dans les mers (avec fig.).
112. **A. Larbalétrier.** Les plantes d'appartement (avec fig.).
113. **A. Milhaud.** Madagascar. 2e éd.
114. **Sérieux et Mathieu.** L'Alcool et l'alcoolisme. 2e édit.
115. **Dr J. Laumonier.** L'hygiène de la cuisine.
116. **Adrien Berget.** La viticulture nouvelle. 2e éd.
117. **A. Acloque.** Les insectes nuisibles (avec fig.).
118. **G. Meunier.** Histoire de la littérature française. 2e éd.
119. **P. Merklen.** La Tuberculose; son traitement hygiénique.
120. **G. Meunier.** Histoire de l'art (avec fig.).
121. **Larrivé.** L'assistance publique.
122. **Adrien Berget.** La pratique des vins.
123. **A. Berget.** Les vins de France. (*Guide du consommateur.*)
124. **Vaillant.** Petite chimie de l'agriculteur.
125. **S. Zaborowski.** L'homme préhistorique. 7e édit.

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

VOLUMES IN-12.

Br., 2 fr. 50; cart. à l'angl., 3 fr.; reliés, 4 fr.

Alaux.
Philosophie de Victor Cousin.

R. Allier.
Philosophie d'Ernest Renan. 2e éd.

L. Arréat.
La morale dans le drame, l'épopée et le roman. 2e édition.
Mémoire et imagination (peintres, musiciens, poètes et orateurs).
Les croyances de demain.
Dix ans de philosophie (1890-1900).
Le sentiment religieux en France.

G. Ballet.
Langage intérieur et aphasie. 2e éd.

Beaussire.
Antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française.

Bergson.
Le rire. 3e édit.

Ernest Bersot.
Libre philosophie.

Bertauld.
De la philosophie sociale.

Binet.
Psychologie du raisonnement. 3e éd.

Hervé Blondel.
Les approximations de la vérité.

C. Bos.
Psychologie de la croyance. 2e éd.

M. Boucher.
Essai sur l'hyperespace, le temps, la matière et l'énergie.

C. Bouglé.
Les sciences sociales en Allemagne. 2e édit.

J. Bourdeau.
Les maîtres de la pensée contemporaine. 3e éd.

E. Boutroux.
Conting. des lois de la nature. 4e éd.

Brunschvicg.
Introduction à la vie de l'esprit.

Carus.
La conscience du moi.

Coste.
Dieu et l'âme. 2e édit.

G. Danville.
Psychologie de l'amour. 3e édit.

L. Dauriac.
La psychol. dans l'Opéra français.

Delbœuf.
Matière brute et matière vivante.

L. Dugas.
Le psittacisme et la pensée symbolique.
La timidité. 3e édit.
Psychologie du rire.
L'absolu.

Dunan.
Théorie psychologique de l'espace.

Duprat.
Les causes sociales de la folie.
Le mensonge.

Durand (de Gros).
Questions de philosophie morale et sociale.

E. Durkheim.
Les règles de la méthode sociologique. 3e édit.

E. d'Eichthal.
Correspondance inédite de J. Stuart Mill avec G. d'Eichthal.
Les probl. sociaux et le socialisme.

Encausse (Papus).
L'occultisme et le spiritualisme. 2e édit.

A. Espinas.
La philosophie expérimentale en Italie.

E. Faivre.
De la variabilité des espèces.

Ch. Féré.
Sensation et mouvement. 2e édit.
Dégénérescence et criminalité. 3e éd.

E. Ferri.
Les criminels dans l'art et la littérature. 2e édit.

Fierens-Gevaert.
Essai sur l'art contemporain. 2e éd.
La tristesse contemporaine. 4e éd.
Psychologie d'une ville. Essai sur Bruges. 2e édit.
Nouveaux essais sur l'art contemporain.

M. de Fleury.
L'âme du criminel.

Fonsegrive.
La causalité efficiente.

A. Fouillée.
La propriété sociale et la démocratie. Nouv. éd.

E. Fournière.
Essai sur l'individualisme.

Ad. Franck.
Philosophie du droit pénal. 5e édit.
Des rapports de la religion et de l'État. 2e édit.
La philosophie mystique en France au XVIIIe siècle.

Gauckler.
Le beau et son histoire.

E. Goblot.
Justice et liberté.

J. Grasset.
Les limites de la biologie. 2e édit.

G. de Greef.
Les lois sociologiques. 3e édit.

Guyau.
La genèse de l'idée de temps. 2e éd.

E. de Hartmann.
La Religion de l'avenir. 5e édition.
Le Darwinisme. 7e édition.

R. C. Herckenrath.
Probl. d'esthétique et de morale.

Marie Jaëll.
La musique et la psycho-physiologie.

W. James.
La théorie de l'émotion.

Paul Janet.
La philosophie de Lamennais.

J. Lachelier.
Du fondement de l'induction. 4e éd.

Mme Lampérière.
Le rôle social de la femme.

A. Landry.
La responsabilité pénale.

J.-L. de Lanessan.
Morale des philosophes chinois.

Lange.
Les émotions. 2e édit.

Lapie.
La justice par l'État.

Auguste Laugel.
L'Optique et les Arts.

Gustave Le Bon.
Lois psychologiques de l'évolution des peuples. 7e éd.
Psychologie des foules. 9e éd.

Lechalas.
Étude sur l'espace et le temps.

F. Le Dantec.
Le déterminisme biologique. 2e éd.
L'individualité et l'erreur individualiste.
Lamarckiens et darwiniens. 2e éd.

G. Lefèvre.
Obligation morale et idéalisme.

Liard.
Les Logiciens anglais contemporains. 4e édition.
Définitions géométriques. 3e édit.

H. Lichtenberger.
La philosophie de Nietzsche. 8e éd.
Aphorismes et fragments choisis de Nietzsche. 2e édit.

Lombroso.
L'anthropologie criminelle. 5e éd.
Nouvelles recherches de psychiatrie et d'anthropologie criminelle.
Les applications de l'anthropologie criminelle.

John Lubbock.
Le bonheur de vivre. 2 vol. 8e éd.
L'emploi de la vie. 5e édit.

G. Lyon.
La philosophie de Hobbes.

E. Marguery.
L'œuvre d'art et l'évolution.

Mariano.
La Philosophie contemp. en Italie.

Marion.
J. Locke, sa vie, son œuvre. 2e édit.

Maus.
La justice pénale.

Mauxion.
L'éducation par l'instruction.
Nature et éléments de la moralité.

G. Milhaud.
Essai sur les conditions et les limites de la certitude logique. 2e édit.
Le Rationnel.

Mosso.
La peur. 2e éd.
La fatigue intellect. et phys. 3e éd.

E. Murisier.
Les maladies du sentiment religieux. 2e édit.

A. Naville.
Nouvelle classification des sciences. 2e édit.

Max Nordau.
Paradoxes psychologiques. 5e éd
Paradoxes sociologiques. 4e édit.
Psycho-physiologie du génie et du talent. 3e édit.

Novicow.
L'avenir de la race blanche.

Ossip-Lourié.
Pensées de Tolstoï. 2e édit.
Philosophie de Tolstoï. 2e édit
La philos. soc. dans le théât. d'Ibsen.
Nouvelles pensées de Tolstoï.
Le bonheur et l'intelligence.

G. Palante.
Précis de sociologie. 2e édit.

Paulhan.
Les phénomènes affectifs. 2e édit.
J. de Maistre, sa philosophie.
Psychologie de l'invention.
Analystes et esprits synthétiques.

J. Philippe.
L'image mentale.

F. Pillon.
La philosophie de Charles Secrétan.

Mario Pilo.
La psychologie du beau et de l'art.

Pioger.
Le monde physique.

Queyrat.
L'imagination chez l'enfant. 3e édit.
L'abstraction, son rôle dans l'éducation intellectuelle.
Les caractères et l'éducation morale.
La logique chez l'enfant et sa culture. 2e éd.

P. Regnaud.
Précis de logique évolutionniste.
Comment naissent les mythes.

Charles de Rémusat.
Philosophie religieuse.

G. Renard.
Le régime socialiste. 4e édit.

A. Réville
Dogme de la divinité de Jésus-Christ. 3e éd.

Th. Ribot.
La philos. de Schopenhauer. 9e éd.
Les maladies de la mémoire. 17e éd.
Les maladies de la volonté. 19e éd.
Les maladies de la personnalité. 11e édit.
La psychologie de l'attention. 7e éd.

G. Richard.
Socialisme et science sociale. 2e éd.

Ch. Richet.
Psychologie générale. 5e éd.

De Roberty.
L'inconnaissable.
L'agnosticisme. 2e édit.
La recherche de l'Unité.
Auguste Comte et H. Spencer. 2e éd.
Le bien et le mal.
Psychisme social.
Fondements de l'éthique.
Constitution de l'éthique.
Frédéric Nietzsche.

Roisel.
De la substance.
L'idée spiritualiste. 2e édit.

Roussel-Despierres
L'idéal esthétique.

Émile Saisset.
L'âme et la vie.

Schopenhauer.
Le libre arbitre. 9e édition.
Le fondement de la morale. 8e édit.
Pensées et fragments. 18e édition.

Camille Selden.
La Musique en Allemagne.

P. Sollier
Les phénomènes d'autoscopie.

Herbert Spencer.
Classification des sciences. 7e édit.
L'individu contre l'Etat. 5e éd.

Stuart Mill.
Auguste Comte et la philosophie positive. 6e édition.
L'Utilitarisme. 3e édition.

Sully Prudhomme et Ch. Richet.
Le probl. des causes finales. 2e éd.

Tanon.
L'évol. du droit et la conscience soc.

Tarde.
La criminalité comparée. 5e éd.
Les transformations du droit. 2e éd.
Les lois sociales. 2e édit.

Thamin.
Éducation et positivisme. 2e éd.

P.-F. Thomas.
La suggestion, son rôle dans l'éducation intellectuelle. 2e édit.
Morale et éducation.

Tissié.
Les rêves. 2e édit.

Vianna de Lima.
L'homme selon le transformisme.

T. Wechniakoff.
Savants, penseurs et artistes.

Wundt.
Hypnotisme et suggestion.

Zeller.
Christ. Baur et l'école de Tubingue.

Th. Ziegler.
La question sociale est une question morale. 3e éd.

Derniers volumes publiés :

A. Bayet.
La morale scientifique.

A. Cresson.
La morale de Kant. 2e éd.

Marie Jaëll.
L'intelligence et le rythme dans les mouvements artistiques.

C.-A. Laisant.
L'éduc. fondée sur la science. 2e éd.

W.-R. Paterson (Swift)
L'éternel conflit.

Paulhan.
La fonction de la mémoire.

Queyrat.
Les jeux des enfants.

VOLUMES IN-8.

Brochés, à 5, 7 50 et 10 fr.; cart. angl., 1 fr. de plus par vol.; reliure, 2 fr.

Ch. Adam.
La philosophie en France (première moitié du XIXe siècle). 7 fr. 50

Agassiz.
De l'espèce et des classifications. 5 fr.

Alengry.
La sociologie chez Aug. Comte. 10 fr.

Matthew Arnold.
La crise religieuse. 7 fr. 50

Arréat.
Psychologie du peintre. 5 fr.

P. Aubry.
La contag. du meurtre. 3e éd. 5 fr.

Alex. Bain.
La logique inductive et déductive. 3e édit. 2 vol. 20 fr.
Les sens et l'intell. 3e édit. 10 fr.

J.-M. Baldwin.
Le développement mental chez l'enfant et dans la race. 7 fr. 50

Barthélemy Saint-Hilaire.
La philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion. 5 fr.

Barzellotti.
La philosophie de H. Taine. 7 fr. 50

Bergson.
Essai sur les données immédiates de la conscience. 3e édit. 3 fr. 75
Matière et mémoire. 3e édit. 5 fr.

A. Bertrand.
L'enseigement intégral. 5 fr.
Les études dans la démocratie. 5 fr.

Em. Boirac.
L'idée du phénomène. 5 fr.

Bouglé.
Les idées égalitaires. 3 fr. 75

L. Bourdeau.
Le problème de la mort. 3e éd. 5 fr.
Le problème de la vie. 7 fr. 50

Bourdon.
L'expression des émotions et des tendances dans le langage. 7 fr. 50

Em. Boutroux.
Études d'histoire de la philosophie. 2e édit. 7 fr. 50

L. Bray.
Du beau. 5 fr.

Brochard.
De l'erreur. 2e éd. 5 fr.

Brunschvicg.
Spinoza. 3 fr. 75
La modalité du jugement 5 fr.

Ludovic Carrau.
La philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke. 5 fr.

Ch. Chabot.
Nature et moralité. 5 fr.

Clay.
L'alternative. 2e éd. 10 fr.

Collins.
Résumé de la phil. de H. Spencer. 4e éd. 10 fr.

Aug. Comte.
La sociologie. 7 fr. 50

A. Coste.
Principes d'une sociol. obj. 3 fr. 75
L'expérience des peuples. 10 fr.

Crépieux-Jamin.
L'écriture et le caractère. 4e éd. 7 fr. 50

A. Cresson.
La morale de la raison théorique. 5 fr.

Devaule.
Condillac et la psychologie anglaise contemporaine. 5 fr.

G. Dumas.
La tristesse et la joie. 7 fr. 50

G.-L. Duprat.
L'instabilité mentale. 5 fr.

Duproix.
Kant et Fichte et le problème de l'éducation. 2e édit. 5 fr.

Durand (DE GROS).
Taxinomie générale. 5 fr.
Esthétique et morale. 5 fr.
Variétés philosophiques. 2e éd. 5 fr.

Durkheim.
De la div. du trav. soc. 2e éd. 7 fr. 50
Le suicide, étude sociolog. 7 fr. 50
L'année sociologique. 7 volumes : 1896-97, 1897-98, 1898-99, 1899-1900, 1900-1901. Chacune. 10 fr.
1901-1902, 1902-1903. Chac. 12 fr. 50

V. Egger.
La parole intérieure. 2e éd. 5 fr.

A. Espinas.
La philosophie sociale au XVIIIe siècle et la Révolution. 7 fr. 50

G. Ferrero.
Les lois psychologiques du symbolisme. 5 fr.

Louis Ferri.
La psychologie de l'association, depuis Hobbes. 7 fr. 50

Flint.
La philosophie de l'histoire en Allemagne. 7 fr. 50

Fonsegrive.
Le libre arbitre. 2e éd. 10 fr.

M. Foucault.
La psychophysique. 7 fr. 50

Alf. Fouillée.
La liberté et le déterminisme. 4e édit. 7 fr. 50
Critique des systèmes de morale contemporains. 4e éd. 7 fr. 50
La morale, l'art et la religion, d'après Guyau. 5e éd. 3 fr. 75
L'avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience. 5 fr.
L'évolutionnisme des idées-forces. 7 fr. 50
La psychologie des idées-forces. 2 vol. 15 fr.
Tempérament et caractère. 3e édit. 7 fr. 50
Le mouvement idéaliste. 2e éd. 7 fr. 50
Le mouvement positiviste. 2e édit. 7 fr. 50
Psychologie du peuple français. 3e édit. 7 fr. 50
La France au point de vue moral. 2e édit. 7 fr. 50
Esquisse psychologique des peuples européens. 3e édit. 10 fr.
Nietzsche et l'immoralisme. 5 fr.

Ad. Franck.
La philosophie du droit civil. 5 fr.

G. Fulliquet.
Sur l'obligation morale. 7 fr. 50

Garofalo.
La criminologie. 5e édit. 7 fr. 50
La superstition socialiste. 5 fr.

L. Gérard-Varet.
L'ignorance et l'irréflexion. 5 fr.

E. Goblot.
La classific. des sciences. 5 fr.

A. Godfernaux.
Le sentiment et la pensée. 5 fr.

G. Gory.
L'immanence de la raison dans la connaissance sensible. 5 fr.

R. de la Grasserie.
De la psychologie des religions. 5 fr.

G. de Greef.
Le transformisme social. 2e éd. 7 fr. 50
La sociologie économique. 3 fr. 75

K. Groos.
Les jeux des animaux. 7 fr. 50

Gurney, Myers et Podmore
Les hallucin. télépath. 4e éd. 7 fr. 50

Guyau.
La morale angl. cont. 5e éd. 7 fr. 50
Les problèmes de l'esthétique contemporaine. 5e éd. 5 fr.
Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction. 6e éd. 5 fr.
L'irréligion de l'avenir. 9e éd. 7 fr. 50
L'art au point de vue sociologique. 6e éd. 7 fr. 50
Hérédité et éducation. 7e éd. 5 fr.

E. Halévy.
La form. du radicalisme philos.
I. *La jeunesse de Bentham*. 7 fr. 50
II. *Evol. de la doctr. utilitaire*, 1789-1815. 7 fr. 50
III. *Le radicalisme philos*. 3 fr. 50

Hannequin.
L'hypoth. des atomes. 2e éd. 7 fr. 50

P. Hartenberg.
Les timides et la timidité. 2e éd. 5 fr.

G. Hirth.
Physiologie de l'art. 5 fr.

H. Hoffding.
Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience. 2e édit. 7 fr. 50

J. Izoulet.
La cité moderne. 6e éd. 10 fr.

Paul Janet.
Les causes finales. 4e édit. 10 fr.
Œuvres phil. de Leibniz. 2e édition. 2 vol. 20 fr.
Victor Cousin et son œuvre. 3e édit. 7 fr. 50

Pierre Janet.
L'automatisme psychol. 4e éd. 7 fr. 50

J. Jaurès.
De la réalité du monde sensible. 2e édition. 7 fr. 50

Karppe.
Études d'histoire de philosophie. 3 fr. 75

A. Lalande.
La dissolution opposée à l'évolution, dans les sciences phys. et mor. 7 fr. 50

Lang.
Mythes, cultes et religions. 10 fr.

P. Lapie.
Logique de la volonté. 7 fr. 50

E. de Laveleye.
De la propriété et de ses formes primitives. 5e édit. 10 fr.
Le gouvernement dans la démocratie. 3e éd. 2 vol. 15 fr.

Gustave Le Bon.
Psych. du socialisme. 3e éd. 7 fr. 50

G. Lechalas.
Études esthétiques. 5 fr.

Lechartier.
David Hume, moraliste et sociologue. 5 fr.

Leclère.
Le droit d'affirmer. 5 fr.

F. Le Dantec.
L'unité dans l'être vivant. 7 fr. 50
Les limites du connaissable. 2e éd. 3 fr. 75

X. Léon.

La philosophie de Fichte. 10 fr.

L. Lévy-Bruhl.

La philosophie de Jacobi. 5 fr.
Lettres inédites de J. Stuart Mill à Auguste Comte. 10 fr.
La philos. d'Aug. Comte. 2e éd. 7 fr. 50
La morale et la science des mœurs. 2e éd. 5 fr.

Liard.

La science positive et la métaphysique. 4e édit. 7 fr. 50
Descartes. 2e édit. 5 fr.

H. Lichtenberger.

Richard Wagner, poète et penseur. 3e édit. 10 fr.

Lombroso.

La femme criminelle et la prostituée (en collab. avec M. Ferrero). 1 vol., avec planches. 15 fr.
Le crime polit. et les révol. (en collab. avec M. Laschi). 2 vol. 15 fr.
L'homme criminel. 3e édit. 2 vol., avec atlas. 36 fr.

É Lubac.

Esquisse d'un système de psychol. rationnelle. 3 fr. 75

G. Lyon.

L'idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle. 7 fr. 50

P. Malapert.

Les éléments du caractère. 5 fr.

Marion.

La solidarité morale. 5e édit. 5 fr.

Fr. Martin.

La perception extérieure et la science positive. 5 fr.

J. Maxwell.

Les phénomènes psych. 2e éd. 5 fr.

Max Muller.

Nouv. études de Mythol. 12 fr. 50

Myers.

La personnalité humaine. 7 fr. 50

E. Naville.

La logique de l'hypothèse. 2e éd. 5 fr.
La physique moderne. 2e édit. 5 fr.
La définition de la philosophie. 5 fr.
Les philosophies négatives. 5 fr.
Le libre arbitre. 2e édition. 5 fr.

Max Nordau.

Dégénérescence. 2 v. 6e éd. 17 fr. 50
Les mensonges conventionnels de notre civilisation. 8e éd. 5 fr.
Vus du dehors. 5 fr.

Novicow.

Les luttes entre sociétés humaines. 2e édit. 10 fr.
Les gaspillages des sociétés modernes. 2e édit. 5 fr.

H. Oldenberg.

Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté. 2e éd. 7 fr. 50
La religion du Véda. 10 fr.

Ossip-Lourié.

La philosophie russe contemp. 5 fr.

Ouvré.

Form. littér. de la pensée grecq. 10 fr.

G. Palante.

Combat pour l'individu. 3 fr. 75

Fr. Paulhan.

L'activité mentale et les éléments de l'esprit. 10 fr.
Esprits logiques et esprits faux. 7 fr. 50
Les caractères. 2e édition. 5 fr.

Payot.

L'éducation de la volonté. 20e éd. 5 fr.
La croyance. 2e éd. 5 fr.

Jean Pérès.

L'art et le réel. 3 fr. 75

Bernard Perez.

Les trois premières années de l'enfant. 5e édit. 5 fr.
L'éd. mor. dès le berceau. 4e éd. 5 fr.
L'éd. intell. dès le berceau. 2e éd. 5 fr.

C. Piat.

La personne humaine. 7 fr. 50
Destinée de l'homme. 5 fr.

Picavet.

Les idéologues. 10 fr.

Piderit.

La mimique et la physiognomonie, avec 95 fig. 5 fr.

Pillon.

L'année philosophique. 12 vol. : 1890, 1891, 1892, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898, 1899, 1900, 1901, 1902. Séparément 5 fr.

J. Pioger.

La vie et la pensée. 5 fr.
La vie sociale, la morale et le progrès. 5 fr.

Preyer.

Éléments de physiologie. 5 fr.
L'âme de l'enfant. 10 fr.

L. Proal.

Le crime et la peine. 3e éd. 10 fr.
La criminalité politique. 5 fr.
Le crime et le suicide passionnels. 10 fr.

F. Rauh.

De la méthode dans la psychologie des sentiments. 5 fr.
L'expérience morale. 3 fr. 75

Récéjac.

La connaissance mystique. 5 fr.

Renard.

La méthode scientifique de l'histoire littéraire. 10 fr.

Renouvier.
Les dilem. de la métaph. pure. 5 fr.
Hist. et solut. des problèmes métaphysiques. 7 fr. 50
Le personnalisme. 10 fr.

Th. Ribot.
L'hérédité psycholog. 5e éd. 7 fr. 50
La psychologie anglaise contemporaine. 3e éd. 7 fr. 50
La psychologie allemande contemporaine. 4e éd. 7 fr. 50
La psych. des sentim. 4e éd. 7 fr. 50
L'évol. des idées générales. 2e éd. 5 fr.
L'imagination créatrice. 2e éd. 5 fr.

Ricardou.
De l'idéal. 5 fr.

G. Richard.
L'idée d'évolution dans la nature et dans l'histoire. 7 fr. 50

E. de Roberty
Ancienne et nouvelle philos. 7 fr. 50
La philosophie du siècle. 5 fr.
Nouveau programme de sociol. 5 fr.

Romanes.
L'évol. ment. chez l'homme. 7 fr. 50

Ruyssen.
Évolut. psychol. du jugement. 5 fr.

A. Sabatier.
Philosophie de l'effort. 7 fr. 50

Emile Saigey.
Les sciences au XVIIIe siècle. La physique de Voltaire. 5 fr.

E. Sanz y Escartin.
L'individu et la réforme sociale. 7 fr. 50

Schopenhauer.
Aphorisme sur la sagesse dans la vie. 7e éd. 5 fr.
Le monde comme volonté et représentation. 3e éd. 3 vol. 22 fr. 50

Séailles.
Ess. sur le génie dans l'art. 2e éd. 5 fr.

Sergi.
La psychologie physiolog. 7 fr. 50

Sighele.
La foule criminelle. 2e édit. 5 fr.

Sollier.
Psychologie de l'idiot et de l'imbécile. 2e éd. 5 fr.
Le problème de la mémoire. 3 fr. 75

Sourian.
L'esthétique du mouvement. 5 fr.
La suggestion dans l'art. 5 fr.
La beauté rationnelle 10 fr.

Herbert Spencer.
Les premiers principes. 9e éd. 10 fr.
Principes de psychologie. 2 vol. 20 fr.
Princip. de biologie. 5e éd. 2 v. 20 fr.
Princip. de sociol. 4 vol. 36 fr. 25
Essais sur le progrès. 5e éd. 7 fr. 50
Essais de politique. 4e éd. 7 fr. 50
Essais scientifiques. 3e éd. 7 fr. 50
De l'éducation physique, intellectuelle et morale. 11e édit. 5 fr.

Stein.
La question sociale au point de vue philosophique. 10 fr.

Stuart Mill.
Mes mémoires. 3e éd. 5 fr.
Système de logique déductive et inductive. 4e édit. 2 vol. 20 fr.
Essais sur la Religion. 4e édit. 5 fr.

James Sully.
Le pessimisme. 2e éd. 7 fr. 50
Études sur l'enfance. 10 fr.

G. Tarde.
La logique sociale. 2e édit. 7 fr. 50
Les lois de l'imitation. 4e éd. 7 fr. 50
L'opposition universelle. 7 fr. 50
L'opinion et la foule. 2e édit. 5 fr.
Psychologie économique. 2 vol. 15 fr.

Em. Tardieu.
L'ennui. 5 fr.

P.-Félix Thomas.
L'éduc. des sentiments. 2e éd. 5 fr.
Pierre Leroux. Sa philosophie. 5 fr.

Thouverez.
Réalisme métaphysique. 5 fr.

Et. Vacherot.
Essais de philosophie critique. 7 fr. 50
La religion. 7 fr. 50

L. Weber.
Vers le positivisme absolu par l'idéalisme. 7 fr. 50

Derniers volumes publiés :

Dauriac.
Essai sur l'esprit musical. 5 fr.

Draghicesco
Rôle de l'individu dans le déterminisme social. 7 fr. 50

E. Fournière.
Théories social. au XIXe siècle. 7 fr. 50

E. Gley.
Études de psycho-physiologie. 5 fr.

Jacoby.
La sélect. chez l'homme. 2e éd. 10 fr.

Lauvrière.
Edgar Poë. Sa vie. Son œuvre. 10 fr.

A. Lévy
La philosophie de Feuerbach. 10 fr.

Th. Ribot.
La logique des sentiments. 3 fr. 75

G. Saint-Paul.
Le langage intérieur et les paraphasies. 5 fr.

James Sully.
Essai sur le rire. 7 fr. 50

1081-04. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-04.

56 198SU
BR
4670
5/00 31150-91 NULE

Stanford University Libraries
3 6105 029 152 142

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

JUN 2 3 2003
JUN 2 9 2003
OCT 1 5 2003
JAN 0 5 2004
DEC 1 0 2003
APR - 6 2004
MAR 3 1 2004

56 198SU
BR
4670
5/00 31150-91 HULE